

No. 641 — LE CAIRE (EGYPTE) 22 DECEMBRE 1941

NOEL 1941

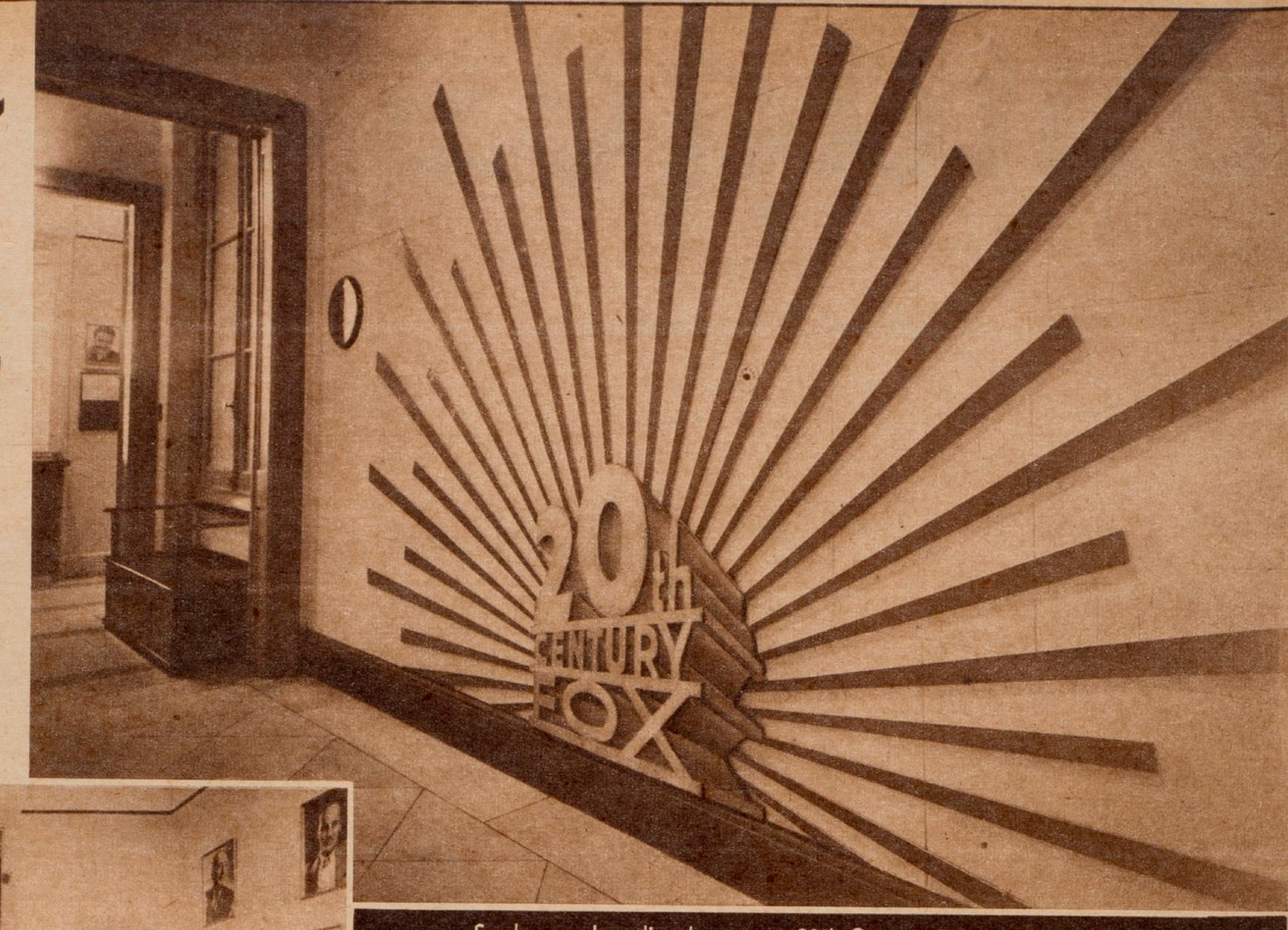


20 mills
25 mils en PALESTINE
25 piastres en SYRIE & LIBAN

Photo HASSIA

Le Cinéma va de l'Avant

La Twentieth Century Fox. Imp. Co. Inc. installe sa Direction pour le Proche Orient au Caire. Cinquante chefs-d'œuvre sont importés et distribués annuellement par ce colosse de la cinématographie américaine.



Sur le mur du palier, la marque 20th Century Fox irradie ses rayons rouges, signalant l'entrée du Siège de la Société au Caire.

La Salle des Locations de la Twentieth Century Fox Imp. Co. Inc. C'est dans cette pièce claire qu'on procède à la distribution des films.

Les milieux cinématographiques de la capitale seront heureux d'apprendre que la Direction pour l'Orient de l'importante firme américaine qu'est la Twentieth Century Fox, vient de transférer ses Bureaux au Caire.

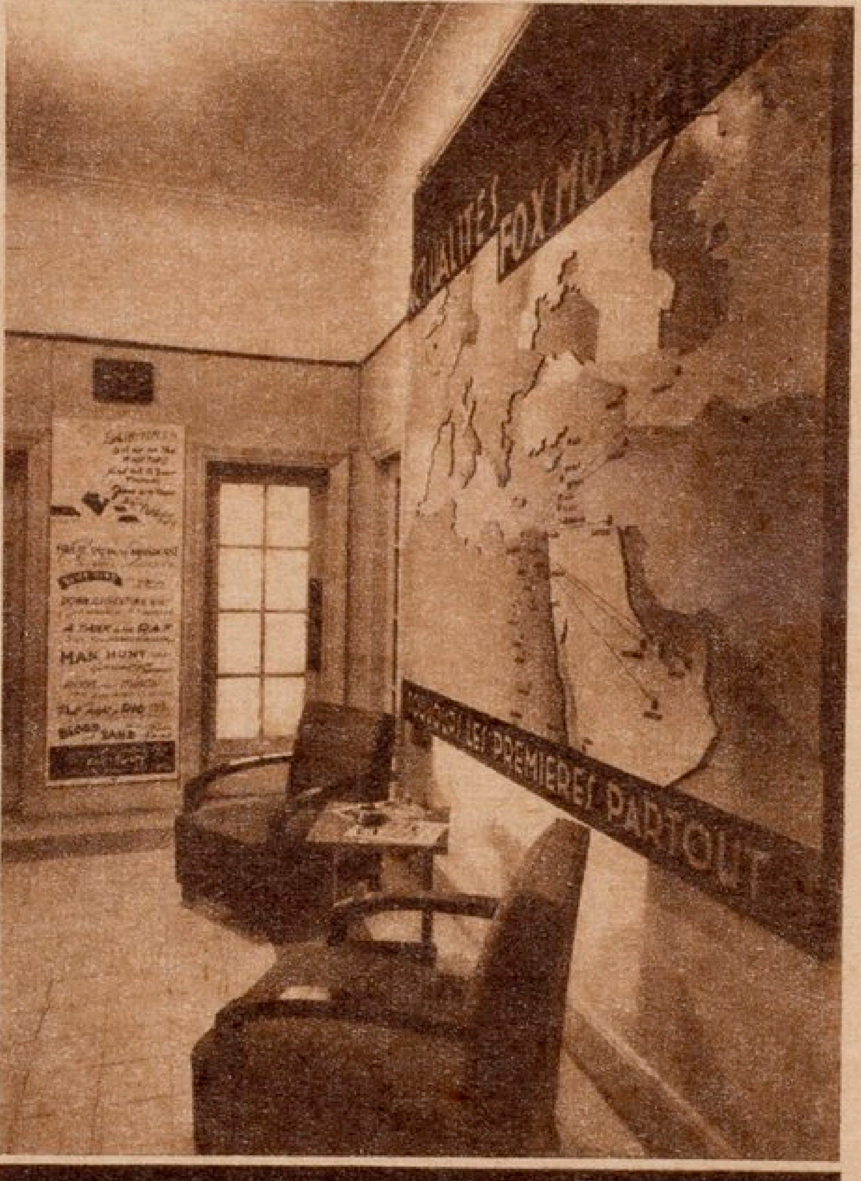
L'activité de cette puissante Société en Egypte est un exemple frappant des résultats incroyables qui peuvent être obtenus en très peu de temps en développant avec constance des principes qui, seuls peuvent assurer un succès stable et mérité. Il y a quelques années encore, la Twentieth Century Fox ouvrait une branche égyptienne, qui s'est étendue par la suite à tout le Proche Orient.

Durant la première année, quelques films seulement furent importés et distribués par la Société, qui avait installé son Siège à Alexandrie. La moyenne actuelle d'importation et de distribution a atteint le chiffre impressionnant de cinquante films. Les Directeurs de nos salles de spectacle sont toujours très heureux de pouvoir projeter une bande qui porte la marque Twentieth Century Fox. Les meilleurs artistes, les meilleurs metteurs en scène travaillent pour cette firme.

La tâche n'était pas facile au début. La T.C.F. dirigée par l'inlassable M. Louis Giordano, fut une des premières à s'installer sur notre marché. A partir de l'Egypte elle développa son activité dans le Proche Orient, jusqu'aux limites de l'Asie Mineure, effectuant une œuvre de véritable pionnier.

Les petits bureaux installés à la Rue El Falaki à Alexandrie, sont devenus une administration à la Rue Fouad et aujourd'hui un local spacieux qui occupe deux appartements dans l'Immeuble de l'Union de Paris, à la Rue Fouad 1er, au Caire.

Nous avons eu l'occasion de visiter les nouveaux Bureaux de la Twentieth Century Fox. Nous avons noté, tant dans la décoration que le mobilier, une élégance sobre, dûe à un goût dont a fait preuve le Dirigeant de la Branche du Proche Orient.



L'entrée des bureaux de la Twentieth Century Fox Imp. Co. Inc. A droite, une grande carte en couleurs, découpée sur bois, montre les routes aériennes par lesquelles les actualités Fox Movietone sont expédiées en Egypte.

Le secret du succès de cette Firme en Egypte ? Evidemment, en premier lieu il faut considérer la qualité de la production dont Hollywood alimente régulièrement nos écrans. Mais aussi il ne faut pas perdre de vue, que même les choses de qualité exigent des aptitudes particulières de la part des distributeurs pour rencontrer la faveur d'un public qui n'est pas des plus faciles à contenter.

Le directeur et le personnel de la Twentieth Century Fox ont toujours fait preuve, dans toutes leurs relations avec leurs clients, d'une correction exemplaire, et d'un profond désir de servir sincèrement la cause du Cinéma en Egypte. C'est cette loyauté, jointe à une affabilité constante, qui leur a permis d'obtenir un succès pourtant si difficile à atteindre dans les circonstances actuelles.

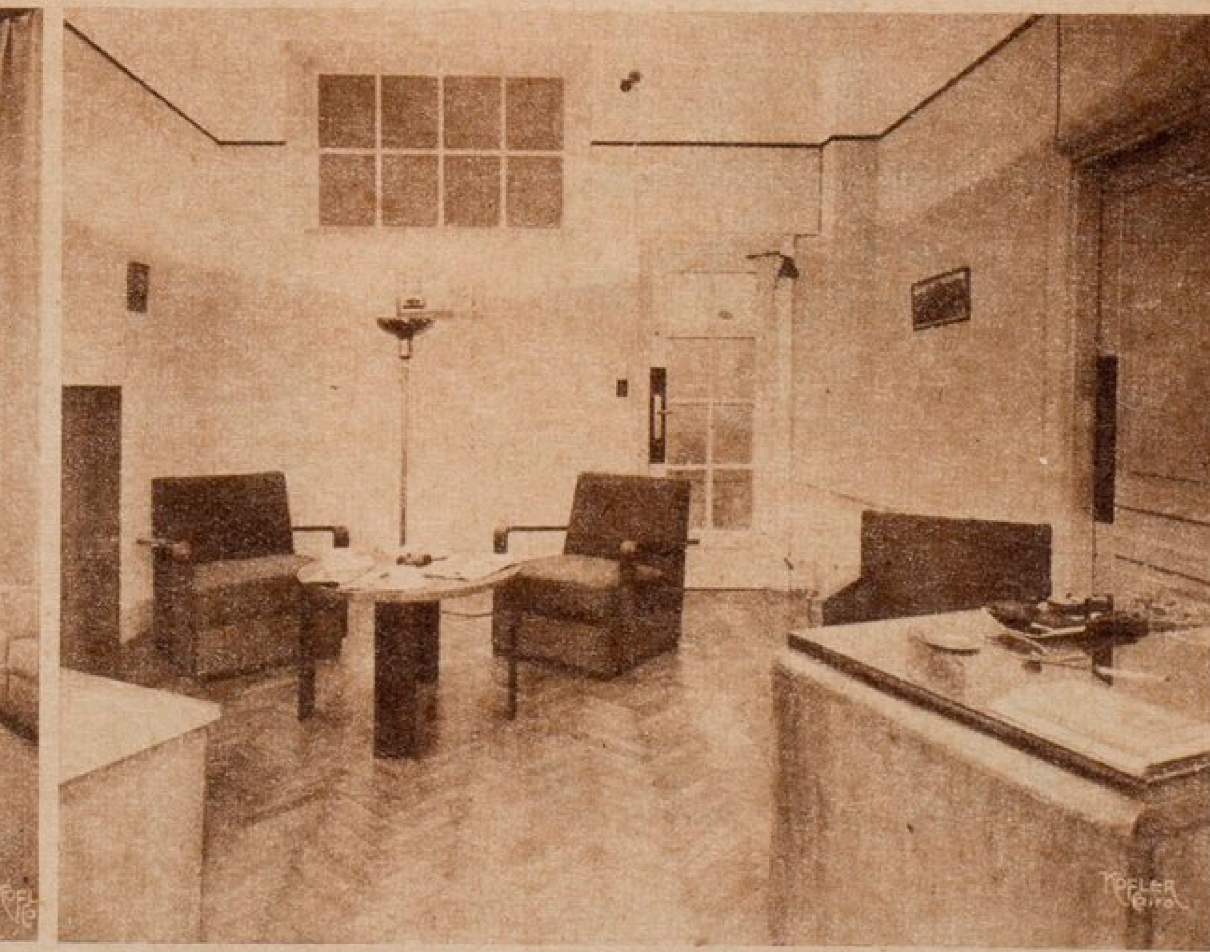
Dans notre propre intérêt, car de nos jours le cinéma a pris une place prépondérante dans notre vie quotidienne, nous souhaitons donc à la Twentieth Century Fox un succès toujours grandissant, qui nous permettra de plus en plus de goûter à la joie d'assister à des spectacles choisis, sans oublier les actualités de premier ordre qui nous sont présentées dans les grandes salles de notre ville, et qui nous permettent, avec un réalisme saisissant de suivre la grande tragédie que vit le monde actuellement.



La Caisse et l'Antichambre de la Twentieth Century Fox. A droite, le Comptoir qui donne accès au bureau de Locations.



Le Bureau du Directeur. Sobrement, mais élégamment décoré et meublé, en harmonie parfaite avec l'ambiance générale.



Le Secrétariat des Bureaux de la Twentieth Century Fox Imp. Co. Inc.

L'ÉCRAN DE LA SEMAINE

Le Portugal et la garantie alliée

Les troupes australiennes et néerlandaises ont occupé l'île portugaise de Timor, située au nord de l'Australie, entre Bornéo et la Nouvelle-Guinée. Fondée au XVIe siècle, par d'audacieux navigateurs portugais, elle fut partagée le siècle suivant, entre la Hollande et le Portugal, qui a su, par une habile politique de conciliation, se ménager des accords qui lui garantissaient la libre exploitation de son domaine. Par un accord commercial avec le Japon, le Portugal avait obtenu une promesse de neutralité ; Macao, l'île située devant le sud de la Chine, et Timor devaient demeurer libres. Les Alliés, par le traité de Winsdon, avaient réitéré au Portugal l'assurance de la garantie de ses possessions coloniales.

Ce petit pays, au domaine éparpillé sur la carte, avait réussi, malgré plusieurs alertes, à demeurer neutre dans le conflit mondial. Ses navires sillonnaient les océans dans une sécurité relative, et la vie de la métropole, refuge de tous les Européens émigrés, avait conservé un brillant et une activité curieux.

Mais il est difficile de marcher sur la corde raide. Le Japon avait établi à Timor des firmes « commerciales » qui devaient relier par mer et par air Dili, la capitale, avec l'archipel Palaos. La place forte s'infestait d'agents axistes qui minaient les préparatifs alliés dans les colonies néerlandaises et anglaises. Un consulat général japonais venait de s'y installer. Les Alliés, qui ont maintenu leur sympathie traditionnelle envers le Portugal, ont dû investir le territoire. Le Portugal, conscient des lois de la guerre, s'est contenté d'une «protestation» formelle. Mais il comprend que si les Alliés n'avaient pas occupé la colonie, elle serait tombée entre les mains des puissances de l'Axe. Le fait de posséder peut coûter au Portugal, malgré lui, la suspension de son trafic maritime. Un navire portugais a été torpillé par un sous-marin « inconnu », et il est à craindre que l'incident se répète. L'état d'alerte, mondial, ne saurait épargner personne. La crise se videra en présence des nations du monde.

L'importance stratégique de l'île ne pouvait être méconnue des Alliés, qui, en ménageant les susceptibilités portugaises, ont dû préparer leur défense avec décision et clarté.

Pas de menace sur les Indes

« Il n'y a pour le moment aucune cause de grande alarme », a dit le général Wavell à une conférence de presse tenue à New-Delhi, avec une modération toute britannique. Il rapporte que les Japonais ont obtenu quelques succès dans la péninsule malaise, mais que ceux-ci ne mettent pas en danger le territoire anglais principal : les Indes.

C'est en effet vers la Birmanie que les Japonais ont dirigé leur effort principal, au cours de la seconde semaine de la guerre.

Les Philippines sont moins éprouvées qu'on ne le craignait au début. Les débarquements japonais effectués aux îles Luzon, à Vigan, Aparri, Legaspi, sont gênés par l'aviation américaine, et dans le Pacifique, la flotte des Etats-Unis monte bonne garde.

Les Japonais semblent avoir concentré leur effort sur Hong-Kong, la Malaisie, l'Etat de Sarawak, dans le Bornéo. Ils espèrent encercler Singapour et, en pénétrant profondément en Birmanie, toucher les Indes. Ils ont opéré leurs attaques par terre, sur un sol difficile et malsain. Les succès réalisés ont commandé l'évacuation de l'île de Penang, située au nord-ouest de la péninsule malaise. Ils ont dépassé Victoria, dans la partie birmane de la péninsule. La nature du terrain empêche de se faire une idée précise du cours des opérations. Les Nippons attaquent par petites colonnes, qui surprennent des postes anglais mineurs et avancent par surprise. Le but essentiel, la prise de Singapour, est loin d'être atteint, car elle se trouve sur une île solidement fortifiée, pourvue d'un effectif considérable, couvert par une flotte puissante.

La Birmanie serait plus menacée, car les aérodromes échelonnés sur la chaîne de collines qui suivent sa frontière ont été attaqués à de nombreuses reprises. L'on craint que les renforts ne soient insuffisants pour enrayer l'attaque nippone. Mais le général Wavell soulignait que le danger n'est pas pressant. Le terrain difficile empêche toute descente rapide, et les Anglais feront face à toute éventualité sérieuse.

Dans le Bornéo britannique et l'Etat de Sarawak, les autorités ont incendié les puits de pétrole, objectif principal de l'ennemi. Ce sont les communications maritimes qui décideront de la valeur des efforts nippons. Mais le triangle constitué par les Philippines, Singapour et Hong-Kong enferme des eaux sillonnées par les navires de guerre alliés. Les Japonais devront envoyer leurs convois sur les longues distances de la mer de Chine, et il est probable que la guerre dans le Sud perdra son caractère d'acuité pendant quelques semaines.

A Hong-Kong, les Japonais ont pris pied dans l'île, qui avait refusé de se rendre. M. Winston Churchill a envoyé aux défenseurs un message de félicitations pour leur résistance héroïque, auquel le gouverneur répondit avec modestie: « Nous avons l'intention de faire de notre mieux. » La poussée des Chinois à Canton allégera la pression de la concession britannique, qui pourra prolonger sa mission de résistance que les plans alliés lui assignent.

On pourrait appeler cette semaine, celle de la stabilisation. Les Japonais ont révélé, après la surprise de leurs attaques diverses, que leur intérêt se concentre sur la péninsule malaise, clé de la route birmane, de l'Inde et de Singapour. Leur flotte, malgré les premiers succès, n'a pas la maîtrise, comme ils l'escomptaient. Le conflit durera longtemps, à leur grand péril, car les experts estiment leurs réserves de pétrole à 15 mois de guerre.

« La situation est bien en mains », si l'on peut se permettre une locution utilisée dans les communiqués.

Le repli du front oriental

Les Allemands craignent la famine, les épidémies et le gel de leurs transports sur le front russe. La sévérité de leurs pertes fait l'objet de longues plaintes dans les discours d'Hit-



La Grande-Bretagne intensifie chaque jour ses envois en armes et munitions pour la Russie. Voici, dans un port britannique, des tanks prêts à être expédiés vers la Russie.

ler. Le froid, qui devait les servir, les tue. Pour lés Russes, au contraire, le froid semble multiplier leurs initiatives. Toutes les heures, un chaînon de la dangereuse pince qui enserrait Moscou jusqu'à Riazan au sud-est; et Klin au nord, tombe entre leurs mains. Klin, Kalinine, Novopetrovsk sont repris et mettent en danger le gros des troupes nazies. Dans le nord, Tikhvin dégage la ligne de chemin de fer Léningrad-Moscou, et les Russes poussent leurs attaques entre le lac Onéga et le lac Ladoga, pour relever l'encerclement de Léningrad. Dans le Sud, les nazis se retirent de la Crimée. La grande retraite de Russie a commencé. Il semble curieux, qu'à cinquante kilomètres d'un objectif aussi important à leurs yeux que Moscou, les Allemands soient contraints à reculer. Mais leurs meilleures troupes sont détruites, les réserves leur font défaut, le climat est trop dur. L'espoir d'une nouvelle offensive au printemps semble diminuer de semaine en semaine, car le terrain perdu ne sera pas repris aisément. Les Allemands subissent l'application de leur propre tactique: mettre toutes leurs forces dans la lutte pour obtenir un objectif coûte que coûte. Le résultat ne souffre pas de discussion. L'on emporte son but ou l'on périt dans la lutte. Ils sont près de tomber dans la seconde alternative. La retraite ressemble beaucoup à celle de 1812, harcelée par les guerilleros, épuisante dans le pays hostile.

La prochaine conférence interalliée

Une conférence interalliée devient nécessaire. Les journaux mondiaux discutent du lieu de réunion. Moscou ou Washington sont tour à tour préconisés. Cette hésitation rend bien compte de l'étroitesse de l'alliance des trois grandes nations, qui ne font aucune distinction de priorité dans la poursuite de leur ennemi commun. Partout il est mis en échec, avec des armes alliées, des contingents qui pourraient provenir des forces communes. Partout la détermination, la certitude empreignent la politique suivie. Un seul souci: le meilleur aménagement, la distribution équitable de l'effort et du matériel.

A notre avis, une réunion à Washington, malgré les déplacements lointains qu'elle suppose, des membres de la Commission, aurait un prestige solennel. Un fait fascine les Allemands: ils croyaient terminer la guerre en 1941. Ils s'aperçoivent qu'elle tourne à la guerre des continents. Ils en ont peur. Longuement, Hitler dans ses discours poursuit le fantôme du cataclysme universel. Une réunion à Washington accuserait ses craintes les plus pessimistes. Par ailleurs, les Américains pourraient conférer étroitement avec les chefs alliés. Ils mettraient en évidence l'augmentation de la production des moyens de transport. M. Stimson, ministre de la Guerre, assurait les Alliés que les envois de matériel ne baisseront pas. Il le prouverait en s'appuyant de la présence de M. Knudsen, président de la General Motors, qui transforma la production industrielle en une production de guerre intégrale.

Les Américains verraient chez eux les maîtres du conflit mondial, et le peuple en recevrait une profonde impression.

L'écartèlement des forces libyennes

Autour de Gazala se sont développés des combats successifs entre les tanks allemands et les unités anglaises. Le but majeur de l'offensive était atteint, et Tobrouk, la forteresse dégagée, est le centre d'un axe partant d'Egypte, qui divise les forces allemandes en deux groupes distincts: celui de Halfaya et Solloum cède constamment à la pression britannique, et celui, pourchassé, de la région Gazala-Tmimi-Trigh-El-Abd a essayé de prendre l'offensive, mais a été réduit au silence, et cherche une issue.

La situation est très favorable, comme l'a souligné récemment le général Auchinleck.

Incertitudes des pays occupés

Les échecs allemands appellent une réaction, que les pays occupés prévoient avec anxiété. L'on signale des mouvements de troupes qu'on ne sait interpréter: serait-ce une agression contre la Turquie, ou un passage par l'Espagne, que les dirigeants nazis organisent ?

Il est probable que l'incertitude demeurera quelques mois, donnant à l'Allemagne le temps de panser ses plaies, de préparer les classes amoindries qu'elle enverra au front. Voulant réunir un matériel suffisant, elle essaiera, malgré l'arrêt d'importations de toutes sortes, de tirer les possibilités des pays conquis. Leur misère en est accrue, la situation alimentaire empire et les troubles se répètent. Tour à tour, les « Quislings » allemands, les chefs des gouvernements fantoches, récussent les honneurs qu'on leur impose. Tsolakoghlou, Premier Ministre du gouvernement grec, aurait démissionné sur la question religieuse de l'autonomie traditionnelle de la sainte montagne Athos.

Les ordres deviennent plus brefs, plus incompatibles avec le tempérament des nations conquises. En France, le gouvernement Pétain est parvenu à éviter l'exécution de 100 Français. L'avenir dira si la réussite est définitive. Les Allemands sont dans la position du triomphateur, qui, à la première alerte, voit tous les malheurs l'assaillir ensemble.

Problèmes de l'approvisionnement

Le gouvernement égyptien, comme tous les gouvernements du monde, abandonne la préoccupation politique pour s'attacher aux problèmes techniques de l'heure. Particulièrement grave est pour l'Egypte, celui de l'approvisionnement. L'on ne craint pas un manque total des denrées alimentaires, mais une mauvaise utilisation et répartition de celles-ci.

Les couveuses travailleront à plein rendement, le nouveau pain contiendra du maïs, les industries de la pêche seront encouragées, telles sont les lignes principales des études gouvernementales. La surveillance des prix fait pendant à la rationalisation de la production. Les salaires des ouvriers agricoles seront aménagés pour suivre les nouvelles conditions de vie.

Le rationnement que l'on préconise est une arme à double tranchant. Sans servir tout le monde, il embarrassera le pays des complications administratives infinies. Les denrées disparaîtront du marché, un marché noir, ou marché sans facture, fleurira. Pour éviter ce mal, le gouvernement favorise les tentatives d'assainir le marché. Un effort commun y parviendra aisément. Le pain, croit-on, sera mélangé de 25 % de maïs, 25 % de riz et 50 % de farine pure.

Notre pays souffre du manque de coordination de sa paysannerie. La guerre a mis le défaut en et les gênes momentanées ne évidence. Les réformes en ce sens auront des effets salutaires, et les gênes momentanées ne méritent pas que l'on s'arrête dans une si heureuse voie.

NOEL 1941

Ce Noël 1941 comment le fêterons-nous ? Mais avons-nous même le désir de le fêter ? En ces jours où coulent des fleuves de sang, où le meilleur de la jeunesse est livré en holocauste à la fureur d'une poignée d'assassins, le cœur n'est pas à la joie ni l'esprit au plaisir. Pourtant, si j'écoute le silence j'entends les voix invisibles de l'espérance, j'entends la musique qui vient du ciel et verse sur nous sa bénédiction. Jamais mieux qu'en cet anniversaire de la naissance du Christ nous ne comprenons que l'humanité ne puisse pas s'enfoncer à perpétuité dans les ténèbres « où le sang d'Abel n'a pas fini d'être répandu ». Il y a pour les hommes une échelle toujours offerte qui monte vers les sommets, là où brille la pure lumière que nos péchés nous font perdre de vue, mais que nos repentirs nous aident à retrouver. Chaque année, depuis l'étable où est né l'Enfant venu sauver le monde, nous arrive le rappel du meilleur amour, le plus pur et le plus dépouillé. La certitude du salut est là. Et nous savons que l'homme n'est pas abandonné de Dieu. Je dis : l'homme, et non le chrétien seulement. Le Christ est venu sauver l'humanité, non un groupe d'hommes ou une secte, et la défendre contre la barbarie païenne, en nous élevant à la condition qui néglige les éphémères avantages de la vanité et confirme la vraie grandeur.

Voici que ce Noël 1941 incline tous les fronts devant le Dieu unique. Les hommes soumis à sa volonté fraternisent contre le même ennemi et se retrouvent — chrétiens, juifs ou musulmans — si naturellement unis dans leur éternel élan vers les hauteurs que les croyances se confondent et les sensibilités se mêlent. Las nous-mêmes de nos doutes et honteux de nos craintes, nous pressentons que tant de morts qui jonchent la terre lavée par le sang du Christ ne seront pas morts en vain. Un si cruel sacrifice mérite une récompense qui apportera à l'humanité torturée sa seconde rédemption. C'est la leçon permanente de la pauvre étable de Bethléem qui accueillit, un soir, Marie et Joseph et entendit les premiers vagissements de l'étonnant enfant dans son berceau improvisé. C'est-à-dire la plus haute leçon d'espérance et d'optimisme.

Dans les jours pacifiques, lorsqu'à la surface des heures les âmes s'accrochaient, éblouies par l'éclat des apparences, nous pensions que la vie était belle et que les hommes méritaient leur pauvre bonheur fragile. Nous marchions dans le mensonge comme des aveugles pleins de fausse lumière. Doux ou déprimant mensonge ! L'humanité paie cher son erreur et son oubli de la simplicité. Que nous l'acceptions comme une vérité ou comme un symbole, la leçon de Bethléem s'impose à nous et nous entraîne vers les régions que notre bassesse nous avait fait déserter. Les hommes avaient creusé eux-mêmes l'abîme qui les sépare les uns des autres. Pourquoi d'un côté tout, et de l'autre rien ? Pourquoi ici le rire et là les larmes ? Pourquoi des éternels sacrifiés et des éternels privilégiés ? Si nous méditons avec sincérité sur cet anniversaire, nous réaliserons sans peine que l'injustice est notre œuvre et que le Christ nous avait apporté la seule sage solution.

Il nous avait donné aussi avec l'espérance, le sentiment d'une joie accessible, de la vraie joie qui ne déçoit pas. Mais nous avons fait de la vie un prétexte à mille réjouissances puériles ou absurdes. Or nous voici, comme interdits, au seuil d'un insondable mystère : celui de la méchanceté qui a tué la joie et la confiance. Une soudaine, une impérieuse gravité nous tient haletants, en quête d'une délectation, même austère, de l'esprit apaisé. Renouer la chaîne des souvenirs tranquilles, c'est pour l'homme mûr, particulièrement blessé par la vision de ses multiples errements, de ses insipides légèretés, même de ses tourments stériles, reconnaître à la trace les fantômes de sa vie. Pourtant, et jusque sous les cheveux grisonnants, et jusque dans l'âpreté des jours sans charme, une espérance luit au secret du cœur. Petite veilleuse, que ta flamme ne s'éteigne pas et que s'éloignent la nuit et ses ombres funèbres !

Noël ! Noël ! A cette heure tardive, la ville est déserte et les rues sont envahies par le silence. La guerre présente et invisible accumule partout ses ravages et nous interdit de goûter la beauté de la nuit douce et lumineuse. Je ne sais plus si la joie est dans le ciel, mais je sais que la paix n'est pas sur la terre, même chez les hommes de bonne volonté. Il y a mille neuf cent quarante et un ans, un enfant est venu nous apporter dans ses petits bras une promesse de bonheur et le salut du monde. Mille neuf cent quarante et un ans après, l'humanité cherche son bonheur perdu et court après un nouveau rédempteur.

Dans un univers où peut-être rien ne demeurera de ce que nous avons connu et aimé, il est encore possible de se retrouver. Il n'y a rien d'indéchiffrable pour le cœur toujours plus subtil que l'esprit, lequel ne peut, quoi qu'il fasse, franchir les limites du mystère. Mais en cette nuit qui appartient à la Divinité, faisons qu'à nos enfants qui n'ont rien à voir à toutes nos raisons d'être malheureux, Noël, l'authentique Noël de naguère, apporte la trêve d'une nuit ou d'un jour, et qu'aux branches du petit sapin miniature chaque jouet ait le visage d'une illusion, de toutes les illusions dont se berce l'enfance au seuil d'une vie qui ne manquera pas de les décevoir.

Et faisons surtout qu'aux magnifiques soldats si simplement héroïques que le combat attend, et surtout à ceux d'entre eux qui ne sont appelés à connaître de l'existence qu'un bref éclair, Noël, une dernière fois, apporte un peu de rêve, un peu de bonheur, la légitime ivresse des heures sans lendemain.

GEORGES DUMANI



L'exquise star, Joan Leslie, montée sur un renne, revient de chez Papa Noël. Heureux les enfants qui recevront ses riches présents !

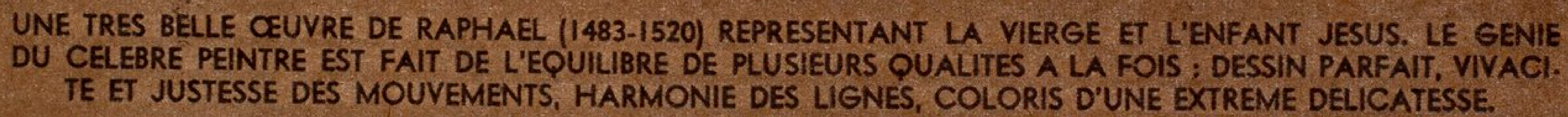
A NOS LECTEURS

Depuis que la guerre a fait d'« Images » le seul illustré de langue française du Proche-Orient, nous nous sommes assigné pour tâche d'en faire la revue vivante de l'actualité et du reportage.

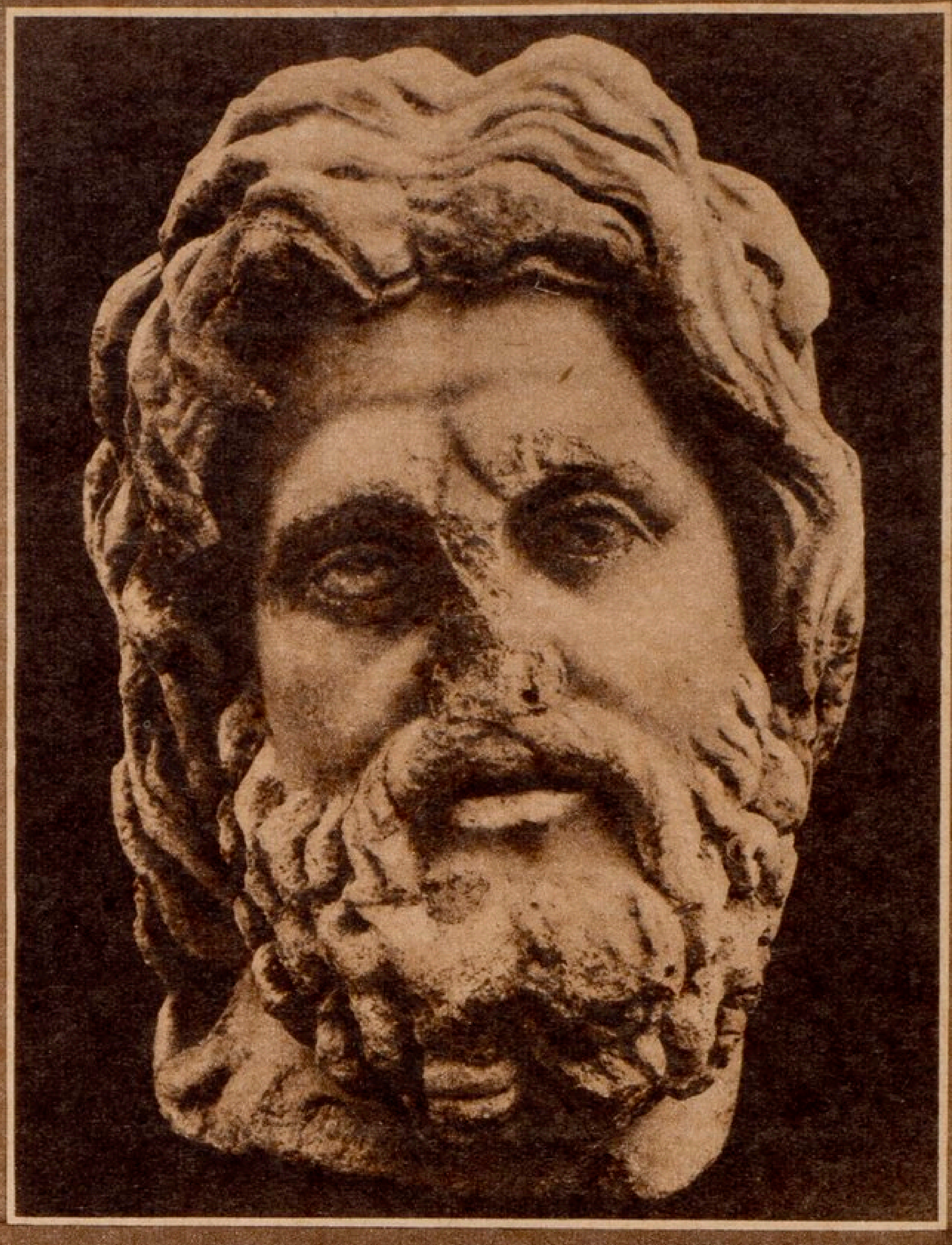
Durant les six derniers mois, nos lecteurs ont pu suivre l'évolution qui accentuait le nouveau caractère d'« Images » et marquait de plus en plus sa physionomie.

A partir de la semaine prochaine, « Images » sera transformé.

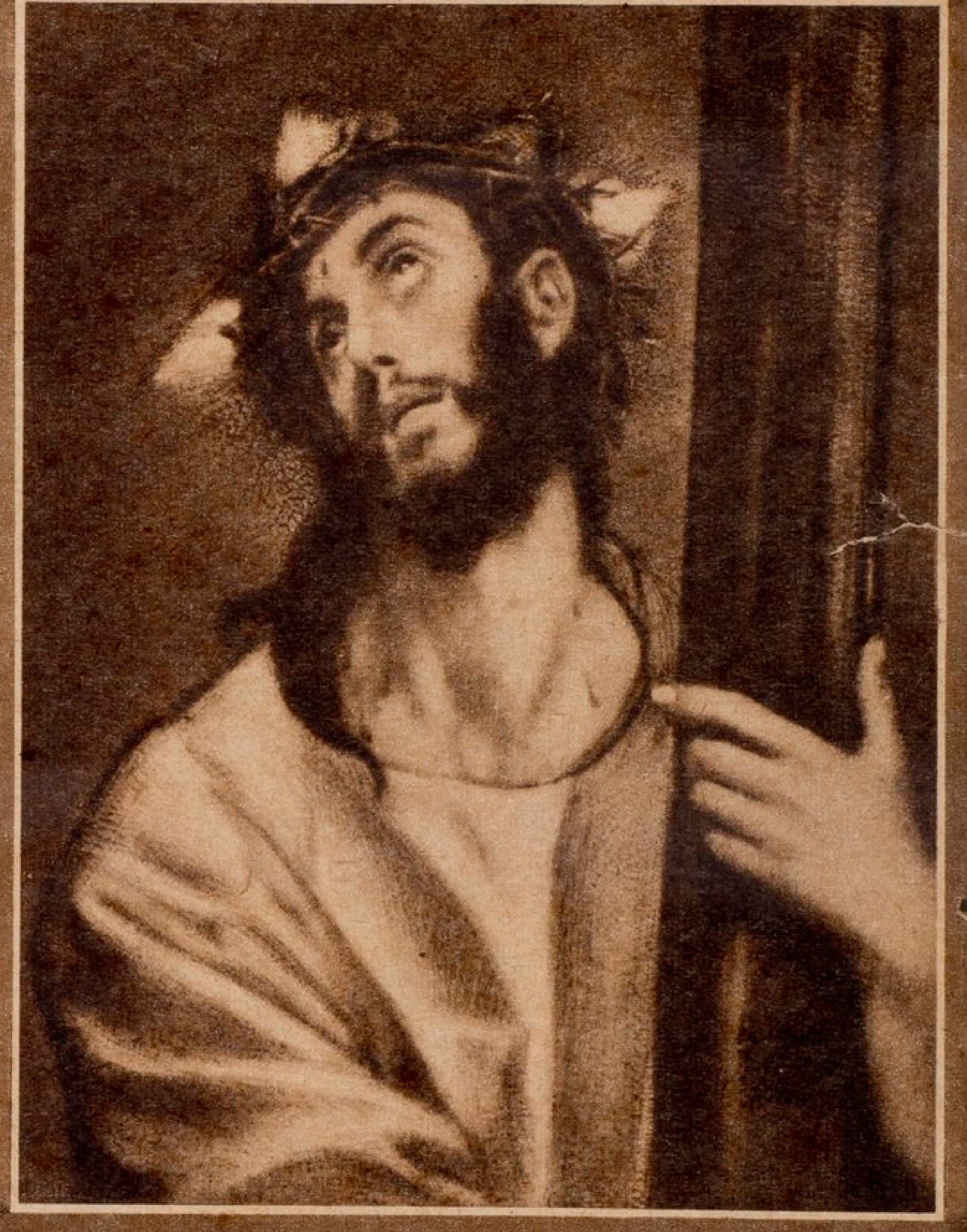
Chacun de nos numéros sera un véritable **numéro spécial**. Il contiendra un choix d'articles et d'illustrations de premier ordre. « Images » paraîtra sur **24 pages** et sera vendu en Egypte à **20 millièmes.**



UNE TRES BELLE ŒUVRE DE RAPHAEL (1483-1520) REPRESENTANT LA VIERGE ET L'ENFANT JESUS. LE GENIE DU CELEBRE PEINTRE EST FAIT DE L'EQUILIBRE DE PLUSIEURS QUALITES A LA FOIS : DESSIN PARFAIT, VIVACITE ET JUSTESSE DES MOUVEMENTS, HARMONIE DES LIGNES, COLORIS D'UNE EXTREME DELICATESSE.



UNE REPRESENTATION PRIMITIVE DU CHRIST. CE BUSTE REMONTE VRAISEMBLABLEMENT AU IIe SIECLE DE L'ERE CHRETIENNE.



LE CHRIST D'EL GRECO (1541-1614), PEINT EN 1580, MONTRE LA TRANSFORMATION SURVENUE EN UN DEMI-SIECLE DANS L'IMAGE DU CHRIST.

Visages du

Nous nous faisons tous une idée approximative du visage du Christ et il serait naturel de supposer qu'il existe un portrait authentique qui aurait inspiré les peintres des différents pays. Mais si nous jetons un regard en arrière, nous constatons que l'image du Sauveur a changé à travers les siècles. Il n'y a donc certainement pas de portrait authentique du Christ, mais une image que les hommes se sont faite de Lui et qu'ils ont reproduite d'après leur imagination. Et c'est précisément ce qui offre un magnifique sujet d'études, car comment une représentation imaginaire à l'origine a-t-elle pu avoir tous les honneurs d'un portrait authentique ?

Il fut un temps où les chrétiens ne témoignaient d'aucun intérêt pour la physionomie du Christ. Ce n'est que trois ou quatre siècles après sa naissance que l'on commença à réaliser que le Christ avait un visage et que, l'imagination aidant, on essaya de se le représenter. Il fallait que de ses traits se dégageât une émanation divine. Saint Jérôme n'a-t-il pas dit : « S'Il n'avait pas quelque chose de céleste, même dans le visage et dans les yeux, les apôtres ne l'auraient pas suivi aussitôt, et ceux qui étaient venus l'arrêter ne se seraient pas prosternés devant Lui » ?

Vers le troisième siècle, peintres et sculpteurs offrirent des images de Jésus issues de leur imagination. Les païens convertis, accoutumés à ce que l'objet de leur vénération soit rendu visible par des œuvres de peinture ou de sculpture, avaient besoin de se faire une idée concrète du Sauveur. Les portraits idéalisés d'Alexandre le Grand, les images du dieu-soleil, qui était adoré dans les derniers temps du paganisme, les statues d'Antinoüs, l'immortel favori de l'empereur Adrien, servirent de modèles aux premières images du Christ... Dans la période naissante de l'art chrétien, le Sauveur apparut sous les traits d'un jeune homme imberbe, d'une extrême beauté, portant une courte chevelure, ou une toison abondante. Les catacombes romaines contiennent d'innombrables spécimens de cette image.

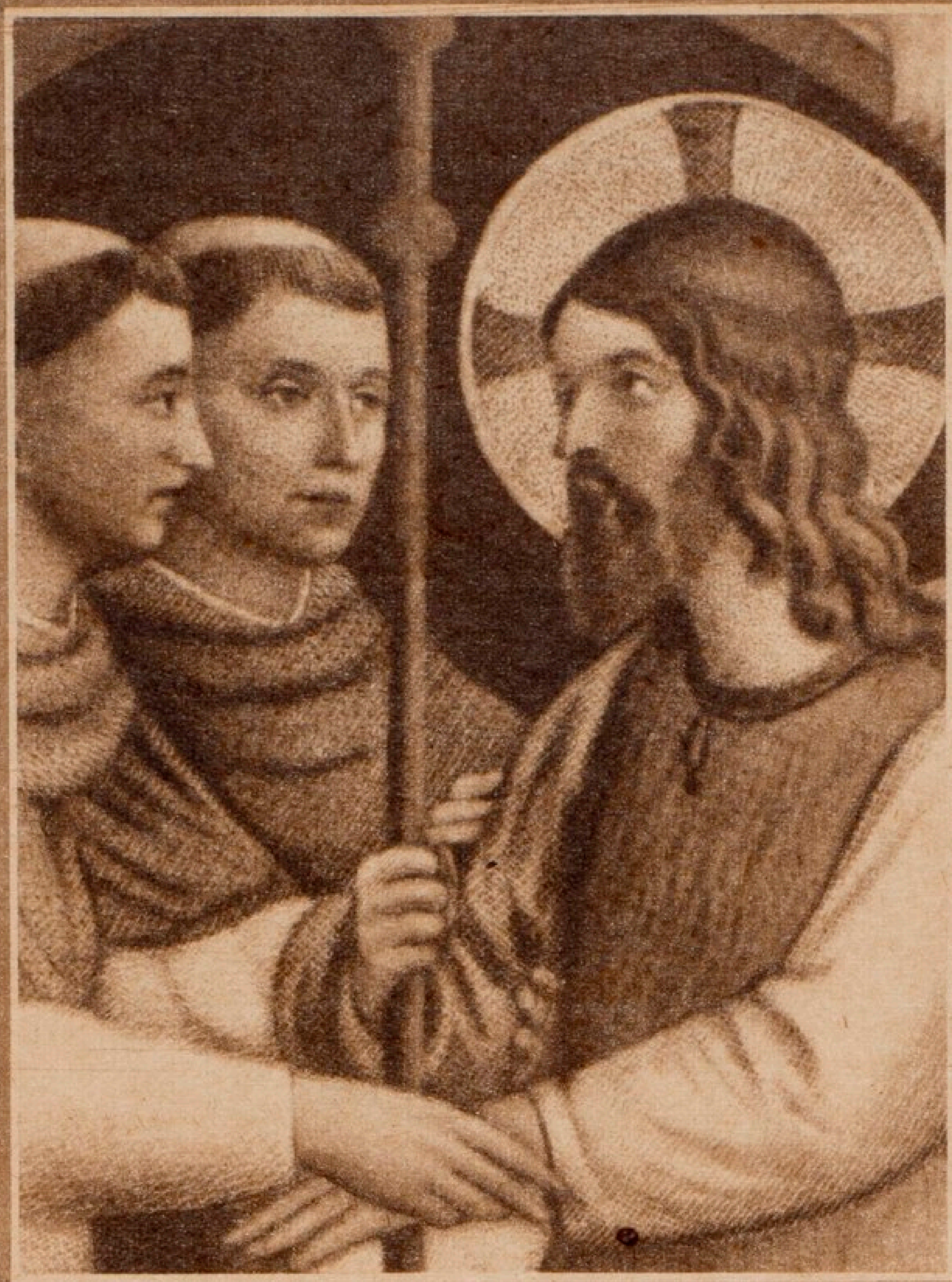
Mais cette représentation du Christ ne tarda pas à disparaître sous le règne de l'empereur Constantin, quand la chrétienté obtint rang de religion d'Etat. Les périodes de persécution avaient vécu. Les conversions se succédaient à un rythme prodigieux et l'image du Christ, protecteur des humbles et des déshérités, apparaissait dans toute sa splendeur. Nous le voyons, dès le quatrième siècle, représenté comme le Maître, assis parmi ses apôtres, et leur enseignant sa doctrine. Mais là encore, il était représenté sous la forme d'un jeune éphèbe, et ce n'est que plus tard qu'on lui donna une vénérable apparence. On le voit alors portant une longue barbe bouclée avec un front largement découvert.

Les œuvres des premiers temps de la chrétienté servirent de modèle à l'art religieux du moyen âge, mais, à cette époque, on persista à enlever à l'image du Christ son caractère humain. On le « déshumanisa », pour ainsi dire, afin de lui donner une essence purement divine. Ses portraits d'alors paraissent à nos yeux trop rudes et sans expression. En effet, nous nous représentons le Christ comme le Fils de l'homme, souffrant comme nous aurions souffert nous-mêmes si nous étions à sa place, et déployant ces sentiments d'amour et de clémence auxquels nous aspirons. L'art médiéval nous donna exactement le contraire. Il nous représenta un Christ aussi éloigné que possible de toute conception humaine, voulant nous offrir avant tout une image d'un Dieu au-dessus des contingences humaines. Cette représentation du Christ prévalut dans l'art byzantin qui était alors en plein essor. Une peinture religieuse n'était pas seulement une illustration devant servir à un texte de l'Evangile, mais pour ainsi dire l'incarnation même de Dieu dont l'image ne variait presque pas. Un personnage à barbe brune, présenté de face, sur un trône richement décoré, tenant dans sa main gauche l'Evangile et faisant de sa main droite le signe de la bénédiction, est l'image typique du Christ byzantin. Un calme absolu règne dans le visage ainsi qu'un parfait détachement, en tous points semblable à une classique statue grecque. En Europe, l'image du Christ prit un aspect différent. Les premiers chrétiens nordiques qui pratiquèrent l'art de la peinture étaient des moines irlandais. Les gens, parmi lesquels ils vivaient et prêchaient leur doctrine, ne connaissaient que des représentations d'animaux fantastiques façonnées de manière géométrique. Les lignes en spirale étaient aussi en faveur chez les Celtes et autres peuples nordiques. L'art, proprement dit, leur était tout à fait étranger. Aussi quand les moines commencèrent à illustrer leurs évangiles manuscrits, à l'instar de ce qui se faisait dans les régions méditerranéennes, donnèrent-ils à l'image du Christ l'aspect d'une figure de géométrie. Les cheveux étaient en spirale et les yeux en dessins parfaitement symétriques. Aussi leurs œuvres demeurent-elles comme les images les moins humaines du Christ.

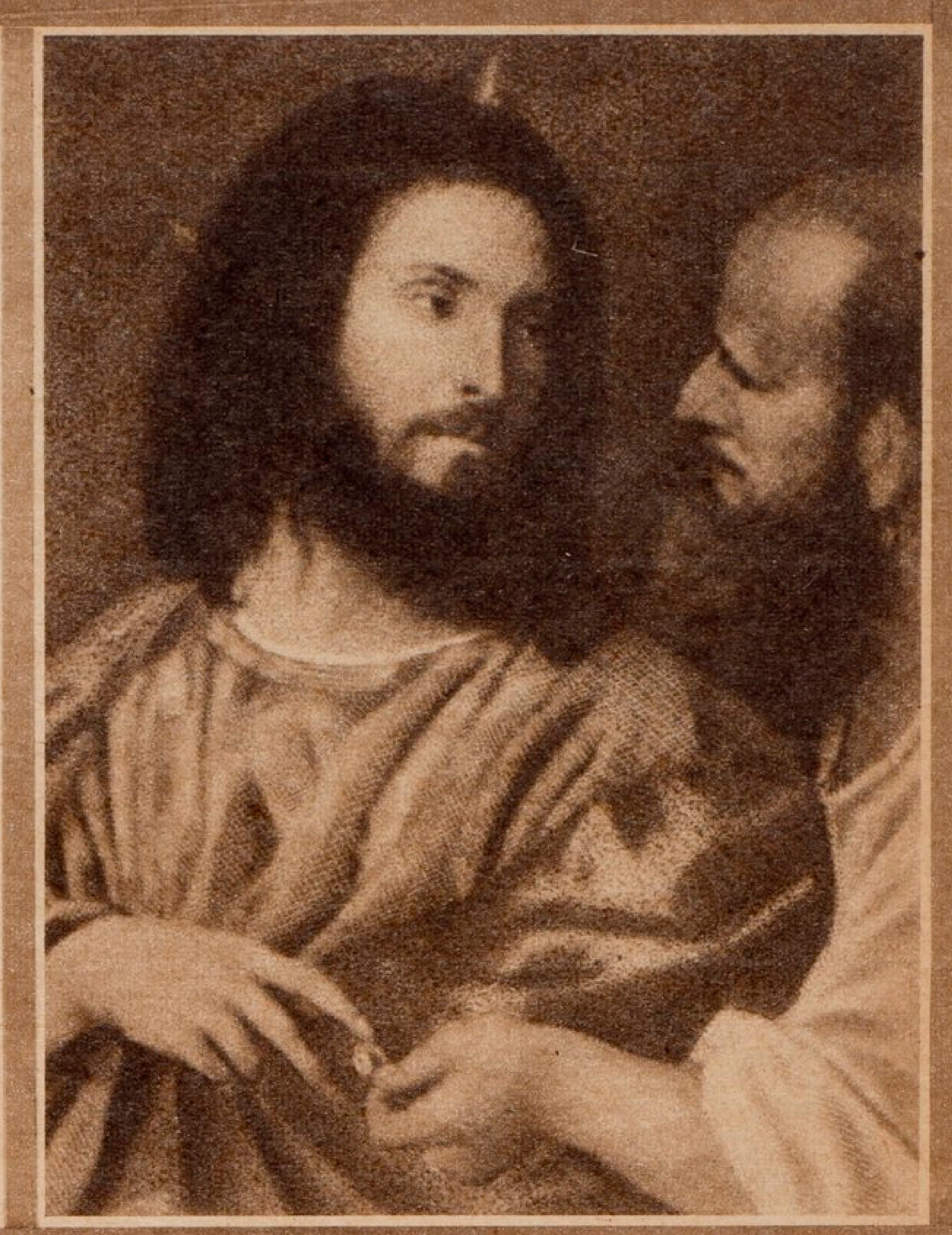
Mais une vive réaction ne tarda pas à se produire quand Charlemagne fonda son empire. Il rêva de ressusciter la



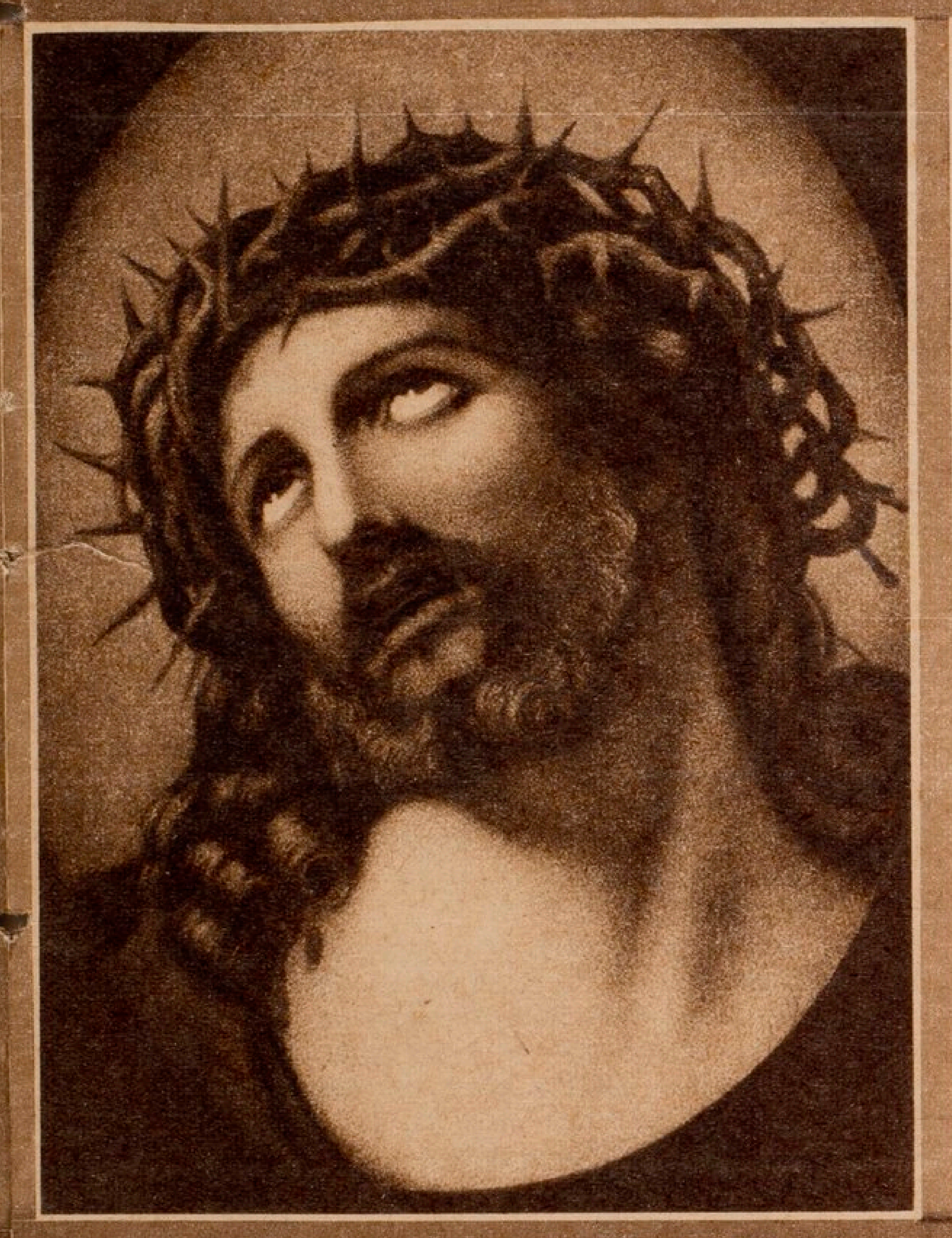
BENEDICTION SACRAMENTELLE. VOICI COMMENT AU DIXIEME SIECLE ON SE REPRESENTAIT LE CHRIST.



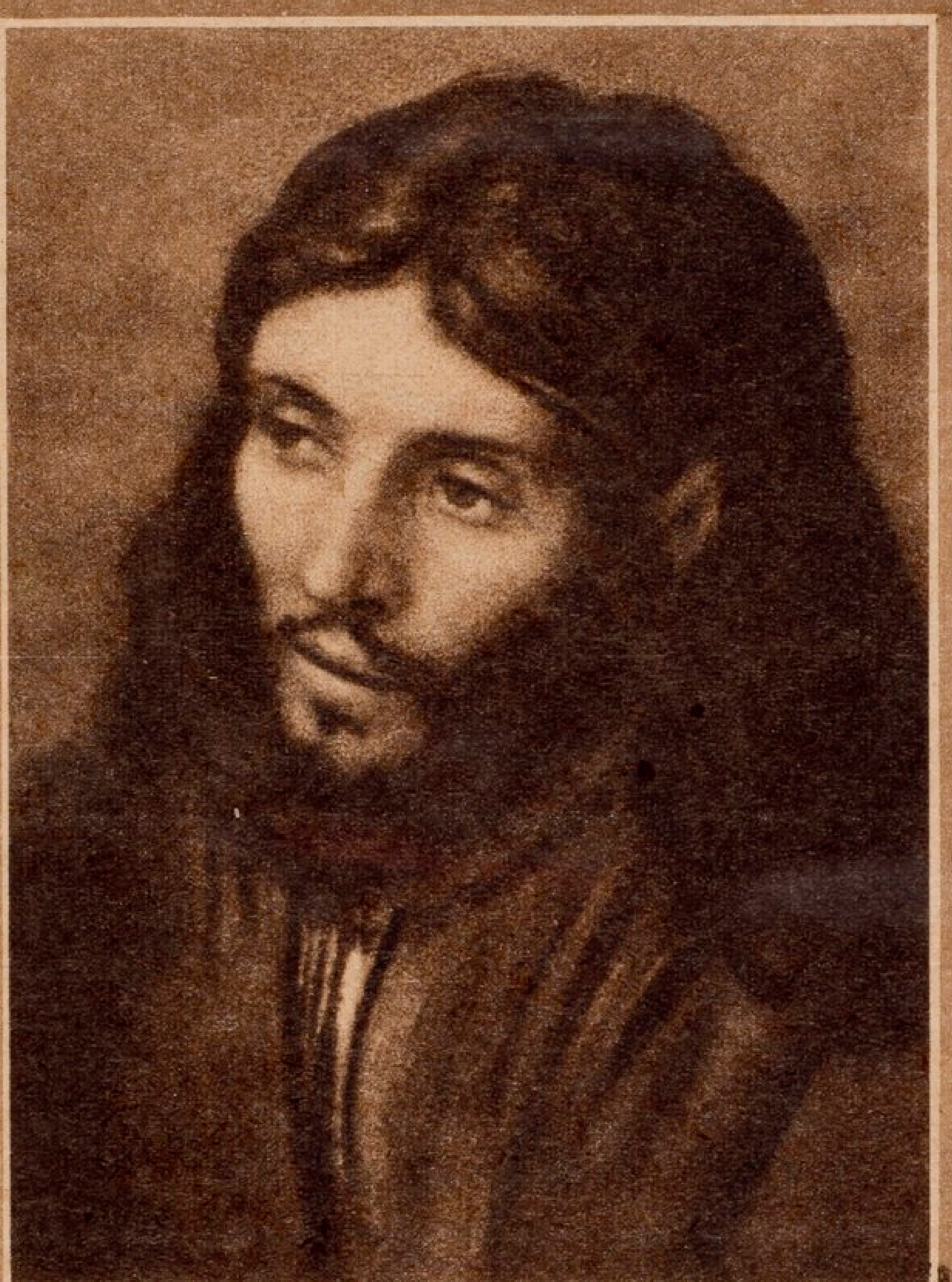
LE « CHRIST PELERIN », ŒUVRE EXECUTEE PAR FRA ANGELICO (1387-1455), PEINTRE TOSCAN, CELEBRE PAR LA RICHESSE DE SES COLORIS.



LE CHRIST, VU PAR LE TITIEN (1477-1576) DANS UNE ŒUVRE INTITULEE « LES PELERINS D'EMMAUS ».



« TETE DE CHRIST » DE GUIDO RENI (1575-1642), PEINTRE ITALIEN QUI BRILLAIT PAR LA GRACE ET L'ELEGANCE DE SA TOUCHE.



REMBRANDT (1606-1669) NOUS A LAISSE DU CHRIST UNE IMAGE EMOUVANTE ET HUMAINE.



UN PORTRAIT DE JESUS-CHRIST EXECUTE PAR LE PEINTRE POMPEO BATONI (1708-1785).

Christ

gloire romaine et jugea digne d'imitation tout ce qui avait fleuri sur les rives méditerranéennes. Le résultat en fut la réapparition du jeune homme au visage doux et imberbe, sans force et presque sans expression. Mais l'influence byzantine n'avait pas disparu et nous trouvons dans les siècles qui suivent le visage du Christ entouré d'une barbe florissante. Le onzième et le douzième siècles nous laissent une image du Christ, d'aspect humain, mais d'élévation divine. Ce n'est qu'à la fin du douzième siècle, à l'apparition du style gothique, que le visage de Jésus parut plus allongé, ses traits plus affinés, son expression plus purement spirituelle.

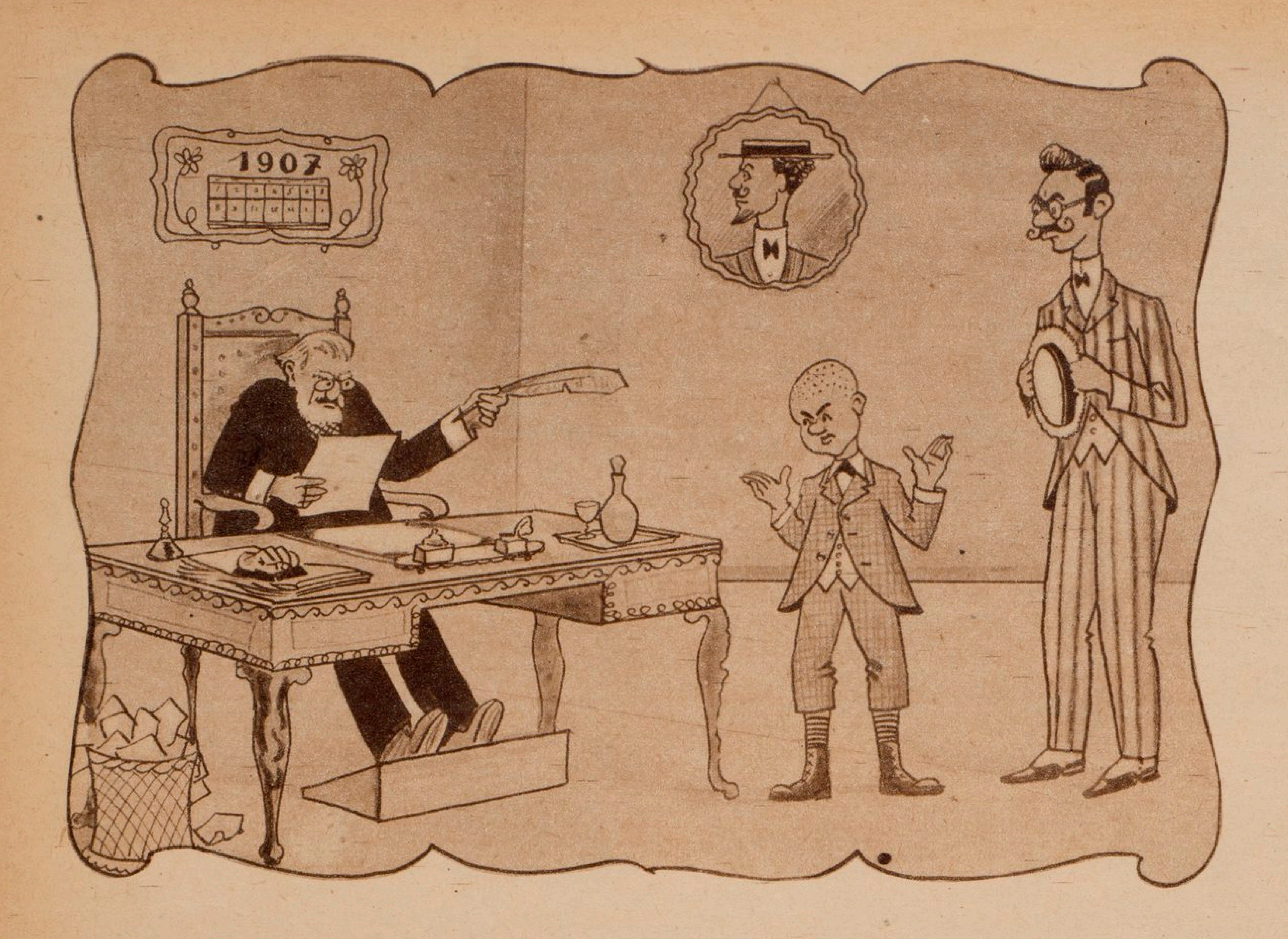
Mais à travers toutes ces successions, le Christ médiéval garde son caractère d'œuvre purement imaginaire. Il représente un idéal sans avoir la prétention de personnifier l'image réelle du Christ. Nous en trouvons de magnifiques spécimens à la cathédrale Saint-Pierre de Rome, à Lucca et à Turin.

Avec le quatorzième siècle, un changement s'opère dans le domaine de la religion et dans celui des arts. La hiérarchie de l'Eglise-Etat, gouvernée tant par le pape que par l'empereur, diminue d'importance. Un esprit d'indépendance individuelle commence à se faire jour. De plus en plus, on se fait du Christ une conception plus humaine. La décoration de l'église de Saint François d'Assises, élevée dans sa ville natale et exécutée par le fameux artiste florentin Giotto, bien que d'inspiration médiévale, est plus personnelle et ses illustrations de la vie de Jésus se rapprochent davantage de notre conception du Christ, fils de l'Homme. L'attention des artistes est attirée davantage vers les souffrances du Christ que vers sa divine émanation et les œuvres de cette époque nous montrent Jésus, après son agonie sur la croix ou couché dans les bras de la Vierge, la tête saignante de sa couronne d'épines et son corps couvert de blessures. Le réalisme exagéré d'une pareille image, exécutée par un sculpteur allemand, est terrifiante. Au quinzième siècle, non seulement les représentations du Christ ou de la Vierge s'humanisent davantage, mais il n'est pas rare de voir un artiste, peintre ou sculpteur, prendre pour modèle sa femme ou une simple inspiratrice pour représenter la mère de Dieu. De plus en plus s'ancre dans l'esprit l'idée qu'une haute civilisation avait précédé la venue du Christ, et c'est ce qui amène les artistes de la période de la Renaissance à nous léguer des tableaux d'une grande finesse et d'une parfaite beauté humaine. Nous en avons un parfait exemple par l'œuvre de Fra Angelico nous montrant un Christ, vêtu en pèlerin, celui du sculpteur Donatello représentant un Christ sur la croix, et une magnifique image de Jésus après sa résurrection d'Andrea del Castagno.

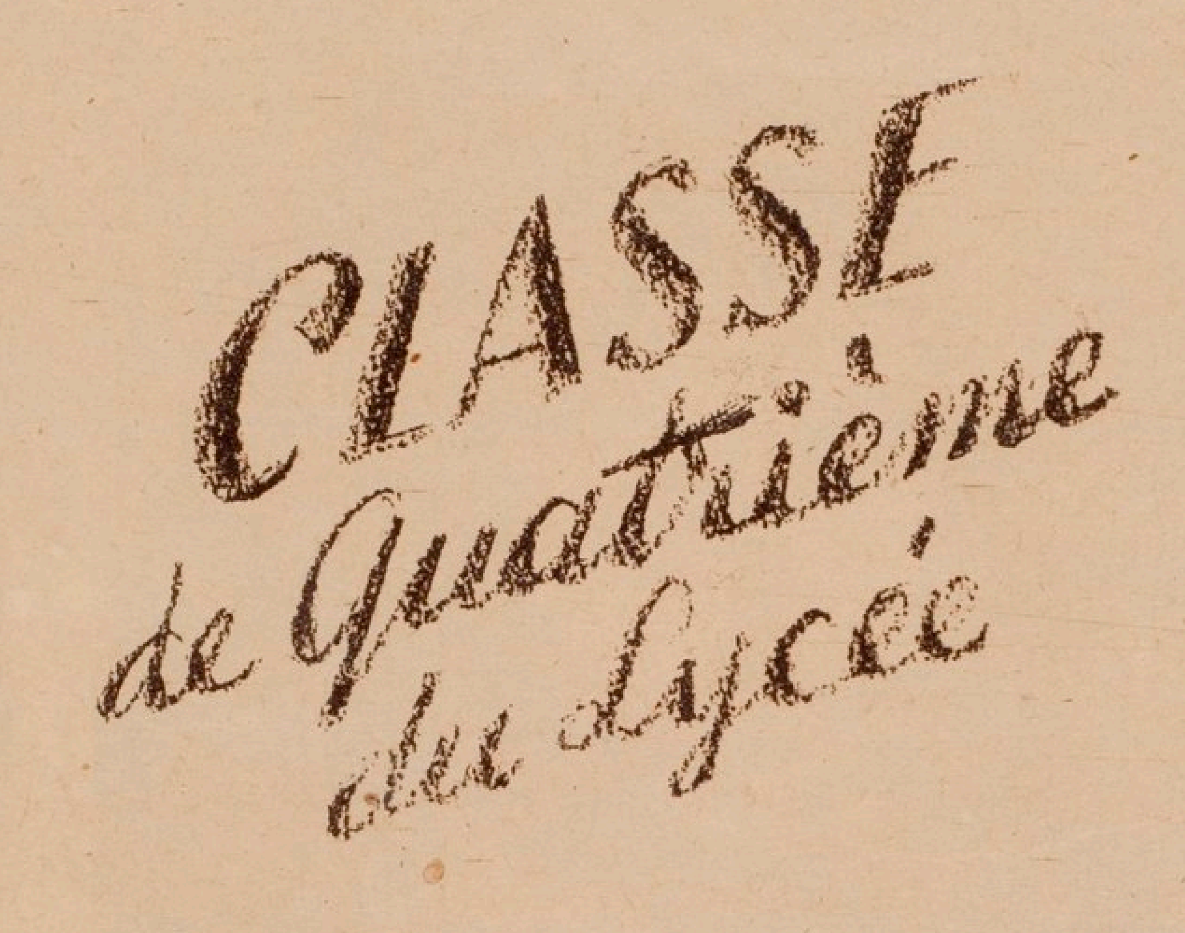
Dans les premiers temps du seizième siècle, l'idéalisme prévaut sur le réalisme. La puissance de la facture, la richesse et l'harmonie du coloris distinguent d'une façon particulière les peintres et les sculpteurs de cette époque. Léonard de Vinci, Raphaël et le Titien font école et leurs oeuvres géniales influent sur les générations futures. Par contre Michel-Ange, dont on ne peut contester la puissance, le grandiose et parfois le sublime de ses œuvres, se distingue aussi par son originalité. Ainsi son Christ du Jugement dernier se rapproche beaucoup plus d'un dieu grec que de la représentation qu'on se faisait à cette époque de Jésus-Christ.

Mais les Jésuites, dont l'influence grandit de jour en jour, s'élèvent contre cette idéalisation trop poussée de l'image de Jésus. Ils font appel à des peintres, à des sculpteurs, à des architectes, pour les aider à un plus juste retour des choses. Les œuvres d'art figurant dans les églises doivent être un instrument pour amener le paroissien à une foi plus ardente. Une sorte de censure est établie à Rome où l'on fonde l'Académie de Saint Luc dont font partie les peintres catholiques, et le pape va jusqu'à ordonner que certaines fresques de Michel-Ange à la chapelle Sixtine soient voilées, tout au moins en partie. Une comparaison entre le Christ du Titien exécuté en 1514 et celui du Greco peint en 1580 montre le changement qui s'est effectué entre ces deux périodes.

Voici l'arrivée de Rembrandt, un artiste-né dont la puissance et la richesse d'expression, la vigueur du pinceau le mettent au premier rang des peintres de son époque. Le Christ qu'il nous représente est une image très humaine, très simple et très émouvante à la fois. L'œuvre reflète la vigueur et la chaleur de l'artiste, sa sobriété en même temps que la hardiesse de son style. Puis c'est vers la fin du dix-septième siècle, et au cours du dix-huitième, que nous assistons à une réaction dans l'art de la peinture. L'intérêt à cette époque se porte surtout vers la science et le progrès matériel et l'on se détourne de plus en plus de l'art qui devient une simple parure dont s'entourent parfois les riches de l'époque. La Révolution française a aussi sa part dans le désintéressement des choses de l'art. L'aristocratie disparaît, faisant place à une aristocratie de l'argent qui s'occupe surtout de commerce et d'industrie. Un poète tel que William Blake produit des images visionnaires. Sa tête du Christ est une interprétation poétique et personnelle et n'est pas du tout la réflexion de l'esprit de son temps. De nos jours, la peinture religieuse a presque complètement disparu et les rares ouvrages que l'on nous représente parfois n'ont rien à voir avec les magnifiques chefs-d'œuvre des temps passés.



Un conte de Pittigrilli



Désireux d'aérer les rayons de ma bibliothèque, je pris un jour la décision d'envoyer à la cave tous les poètes en bloc. La bibliothèque n'est pas un meuble d'ornement. C'est un instrument d'usage quotidien, dont la consultation serait plus facile si les interminables rangées de volumes reliés en marocain, renfermant notre poésie nationale, ne venaient pas créer un embouteillage à tous les étages. Nous avons tous lu les poètes quand nous étions jeunes, comme nous avons tous goûté aux joies de la bicyclette. Mais il faudrait vraiment ne pas avoir compris le sens pratique de l'existence pour continuer, dans l'âge mûr, à se servir de ces moyens surannés de la pensée et de la locomotion. Arrivée à un certain âge, une personne comme il faut doit remiser à la cave, avec leurs accessoires respectifs, le vélo et Joachim du Bellay.

Pendant que j'exécutais cette opération antiréthorique, mon regard tomba sur une feuille de papier ministre, échappée d'un recueil d'Alexandrins, couverte d'une écriture serrée et signée : Théodore Delavague.

Théodore Delavague!

Je me rappelle, oui! Théodore Delavague, 1907, classe de quatrième, nez camus, dentition irrégulière, type du syphilitique héréditaire, premier du classement général. Abondamment pourvu de furoncles et d'érudition, il était toujours prêt à répondre aux questions du professeur sur le calcul du plus grand commun diviseur, l'énoncé du principe de Lavoisier sur la conservation de la matière, la date à laquelle Louis XI contracta les hémorroïdes, ou le nom du galopin qui avait introduit de la glu dans l'encrier du professeur.

Théodore Delavague, 1907! Je me rappelle ce nom, je me rappelle cette année qui fut une des plus tristes de mon enfance. La faute en était à cette composition de Théodore Delavague qu'après vingt-cinq ans je retrouvais entre les pages d'un vieux livre.

Le professeur nous avait donné le sujet de composition suivant : « Vous recevez une lettre d'Amérique; du moment que vous ne connaissez pas l'anglais, vous écrivez à un ami, en le priant de bien vouloir vous la traduire. »

La composition ne m'avait pas semblé très difficile. Rentré chez moi, je me mis à l'œuvre et j'écrivis :

« DEVELOPPEMENT : *Cher ami, je te prie de bien vouloir me traduire cette lettre en français. Merci et bien à toi.* »

Le lendemain, je remis mon devoir.

Le professeur m'appela au tableau et me dit :

— Pour la composition qui n'en est pas une, je vous donne quatre. En conduite, vous aurez zéro. De plus, vous êtes suspendu des cours pour une semaine et vous reviendrez accompagné par votre père.

Mon retour à l'école, huit jours plus tard, s'accomplit sous le signe d'une solennité funèbre. Je crois que le patronat pour les délinquants qui sortent de prison aurait été plus accueillant envers ses pensionnaires. Mon père et moi fûmes reçus par le proviseur qui m'examina en silence comme un objet rare.

— Au cours de quarante ans d'enseignement, dit-il, j'ai peu de fois rencontré des sujets de votre espèce. Vous savez sans doute — et il s'adressa à mon père — que le professeur avait donné cette composition...

— Je sais, je sais, admit mon père, levant les bras au ciel et dessinant ainsi un Y majuscule.

— Et vous savez aussi, continua implacable le directeur de l'école, que votre fils s'en est tiré avec deux lignes?

— Je sais, je sais, admit mon père, en adoptant de nouveau la position ipsilonoïde et en laissant ensuite retomber les bras, oppressé par la honte qui s'abattait soudain sur sa malheureuse famille.

— Mais vous n'avez donc pas compris, me demanda le proviseur, que votre composition est plus courte que le sujet?

— Je croyais avoir tout dit en quelques mots, hasardai-je timidement.

— Mais vous n'avez rien dit, malheureux! cria le proviseur. Vous n'avez même pas mentionné, pour ne dire que cela, le dérangement que vous causiez à votre ami.

— Si j'avais cru le déranger outre mesure, je ne lui aurais pas écrit.

— Vous entendez cette réponse? dit le proviseur à mon père.

Et mon père :

— Sois plus respectueux envers Monsieur le Proviseur! Ici nous ne sommes pas à la maison où ta mère te permet tout.

Le proviseur continua :

— Dans votre lettre, vous n'avez fait aucune allusion à la connaissance de votre ami de la langue anglaise.

— Cela m'a semblé inutile — je m'excusai — si mon ami n'avait pas connu l'anglais, je ne me serais pas adressé à lui.

— Vous entendez? hurla le pédagogue.

— Encore une fois, je t'ordonne, dit mon père, d'être plus respectueux envers tes supérieurs qui te parlent pour ton bien.

— Et vous n'avez même pas dit que vous ne connaissiez pas l'anglais.

— Si je connaissais cette langue, j'aurais traduit la lettre tout seul. Il me semble que cela est évident.

— Vous avez entendu? Il a dit évident! cria le proviseur d'une voix outrée. Attention, jeune homme, vous êtes sur le mauvais chemin! Un jour vous direz : c'est ma faute, mais ce sera trop tard.

Mon père était effondré. Plus pour lui que pour moi, le proviseur chercha au fond de son âme une lueur d'indulgence et, du ton résigné de celui qui se trouve impuissant devant un cas inguérissable :

— Rentrez en classe. Et tâchez de vous retrouver. Il est encore temps. Autrement, je ne sais pas où vous finirez. Allez...

A midi, ma mère savait déjà que j'avais dit : « C'est évident » au proviseur. Deux jours plus tard, tous mes parents, jusqu'aux plus éloignés, savaient que j'avais dit : « C'est évident ».

— Pour lui, tout est évident! s'exclamait mon père sarcastique.

Je fus moi-même convaincu que le fait d'avoir dit « évident » devant le proviseur constituait une faute impardonnable. A tout hasard, je cherchai dans le dictionnaire pour savoir si « évident » n'était pas un gros mot ou une maladie vénérienne.

Quelques jours après ma rentrée en classe, le professeur m'ordonna :

— Maintenant, vous lirez à haute voix la composition de Théodore Delavague.

Théodore Delavague, le premier de la classe.

Je me levai, tenant en main la feuille de Delavague, cette même feuille que j'ai retrouvée en remettant de l'ordre dans ma bibliothèque.

Pendant que je lisais ce chef-d'œuvre de style, Théodore Delavague, justement orgueilleux, mais sympathiquement modeste, se livrait à une inspection détaillée de ses fosses nasales, à l'aide de son porte-plume.

— Faites bien attention! reprit le professeur. Et il m'ordonna de recommencer.

Et je recommençai, en m'efforçant de trouver dans ma voix des accents mélodieux :

« DEVELOPPEMENT : *Cher ami, à toi que le sort des dieux a désigné pour venir au monde sur les falaises crayeuses des îles d'Albion...* »

Et ainsi de suite tout au long de quatre pages.

* * *

Cette composition fit une grande impression dans ma famille. Si j'avais apporté à la maison le tombeau en or massif de Gengis-Khan, on en aurait moins parlé. Ma mère l'apprit par cœur; mon père voulut la garder en poche pendant quelques jours, pour en relire des passages chez le coiffeur; et du moment que je ne comprenais pas la beauté de cette prose vibrante, et que dans mon inconscience cynique je n'arrivais pas à évaluer la gravité de ma faute, on me considérait, en famille, comme un sujet qu'il aurait fallu enfermer. Quelqu'un proposa de me faire examiner par un psychiâtre criminaliste; d'autres, plus indulgents, firent allusion à la nécessité de me retirer de l'école et de m'initier aux mystères de la profession de savetier.

Finalement, mon père eut un geste de pardon. Ne sachant pas s'il devait me faire enrôler comme mousse dans la marine marchande, ou m'enfermer jusqu'à l'âge de vingt et un ans dans un pénitentiaire pour adolescents, il me permit de terminer l'année scolaire.

Mes erreurs furent oubliées, et la honte de ma composition synthétique et expéditive fut diluée par le temps, jusqu'au jour où, à l'occasion d'une gastro-entérite, je fus amnistié définitivement.

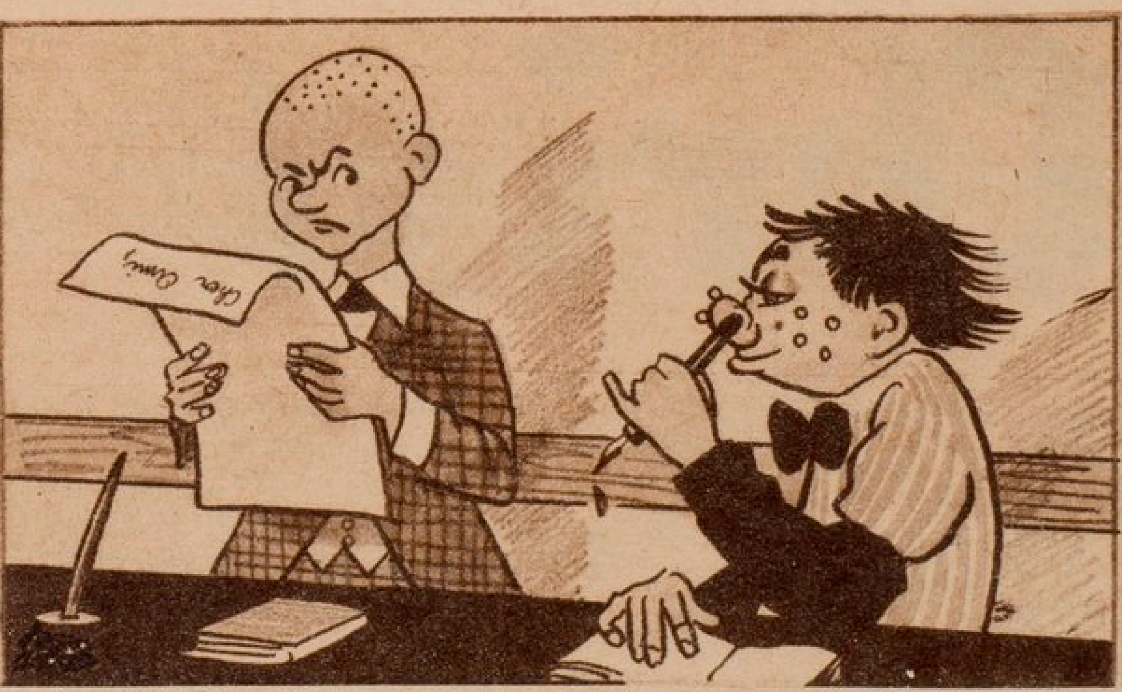
Ensuite, je perdis de vue Théodore Delavague, premier de la classe. Plusieurs années plus tard, j'appris que cette intelligence d'élite avait fini au tribunal civil et pénal. Dernièrement, il fut promu à la Cour d'Appel : il est huissier.

* * *

La jeune femme d'un grand producteur de jambons de Chicago, que j'avais connue dans une ville d'eau l'année dernière, à peine rentrée chez elle, m'écrivit une longue lettre en anglais.

Il est vraiment triste d'avoir entre les mains le message énigmatique et parfumé de la jeune femme d'un célèbre industriel d'outre-Atlantique, et de ne pas être à même de comprendre si ces lignes contiennent le regret ou le désir, l'adieu ou la promesse, l'espoir que là-bas en Amérique m'attend un cœur de femme ou ici à la douane un jambon fumé.

Je fis un rapide inventaire des personnes qui auraient pu me traduire cette lettre : j'ai beaucoup d'amis polyglottes, mais les amis polyglottes connaissent toutes les langues, excepté celle sur laquelle on les interroge. Le seul à qui je pouvais m'adresser était Pradier, un industriel, qui était né et avait séjourné longtemps en Angleterre.



Je lui envoyai donc la lettre de mon amie américaine et joignis un billet :

« Cher ami, je te prie de me traduire cette lettre. Bien à toi. »

On dit qu'il existe des phrases magiques pour évoquer les fantômes.

Sans le vouloir, j'avais trouvé une formule cabalistique.

Le fantôme de mon professeur de quatrième était là, entouré d'une foule de personnes : le proviseur, mon père, ma mère, mes voisins, les amies idiotes de ma mère, les abonnés du coiffeur de mon père.

Le spectre du professeur déclamait :

— Ce n'est pas une lettre!

(Lire la suite en page 17)

Poésies d'Amour

de l'Egypte ancienne

La poésie de l'Egypte antique était presque inconnue jusqu'à nos jours. Une traduction récente (1) nous a permis de reproduire quelques poèmes où le choix des images, les thèmes, le parallélisme des membres que les Egyptiens utilisaient souvent, la fraîcheur des sentiments pourront toucher le lecteur moderne.

La poésie d'amour nous est parvenue d'une période particulière, le IIe siècle avant J.-C., sous la XIXe dynastie, époque de l'impérialisme égyptien. Le peuple, largement ouvert aux influences étrangères, au goût de luxe et de plaisirs empruntés aux Asiatiques, exprime son euphorie dans les vers d'auteurs inconnus. Les chanteuses de tavernes et les musiciennes professionnelles, engagées par les riches pour égayer leurs banquets, les récitaient comme au moyen âge, les troubadours allaient chanter leurs poésies de manoir en manoir.



Maladie d'amour

Voici sept jours depuis hier
Que je n'ai revu ma sœur ! (2)
La douleur s'abat sur moi,
Mes membres sont lourds
Et mon corps s'ignore lui-même.

Si les maîtres médecins accouraient à moi,
Leurs remèdes ne me soulageraient guère.
Et les magiciens non plus,
Je ne trouverais point de salut auprès d'eux.

Ils ne reconnaîtront pas mon mal.
Seul, en la voyant serais-je ranimé,
Seul son nom me relèverait,
Et la venue de ses messagers.

Seule, ranimerait mon âme.
Plus salutaire que tout remède
M'est ma sœur,
Plus précieuse que la Somme médicale.

Son retour sera mon salut.
Je guérirai à sa vue,
Un regard rajeunira mes membres,
Un mot retrouvera mes forces.
Quand je déposerai un baiser sur ses lèvres,
Les maux seront loin de moi.

Là ! elle m'a quitté depuis sept jours.



L'encensoir

C'est jour de fête quand je te revois, ô mon frère !
C'est heureuse rencontre quand je t'aperçois
Et tu entres chez moi avec de la bière.
Les musiciens apprêtent leurs instruments
Et leurs bouches nous chanteront de joyeux chants d'amour.

Ta chaude humeur s'éloignera de toi.
Comblé de charges :
Parle et tu seras servi,
Et que périsse ton calomniateur !

C'est ta bonne sœur qui te salue,
Qui se penche vers le sol à ta vue :
Elle te reçoit avec de la bière
Et des résines odorantes,
Comme un encensoir.

(1) En préparation : Bernhard Grdseloff, « Les Chants d'Amour des Egyptiens », traduits et commentés d'après les sources (Le Caire).
(2) Ainsi appelait-on l'objet de son amour.



L'incantation marine

L'amour est là-bas sur l'autre rive :
Le fleuve nous sépare.
Un crocodile vorace se dresse sur un banc de sable.

Mais je plonge et brave le courant,
Et mon cœur reprend courage sur la berge.
L'eau était terre ferme à mes jambes,
Mon amour m'a donné des forces.
Elle a opéré un charme contre le crocodile.
Ma sœur vient à moi et
Je saute d'allégresse, mes bras l'accueillent et l'étreignent,
J'éclate de bonheur.
Et je chanterai ma joie jusqu'à l'éternité !
Ma sœur est venue à moi.

Inséparable

Je ne m'éloignerai jamais de ton amour, de ton cœur, mon louveteau voluptueux.
L'ivresse que tu me donnes, je ne peux m'en détacher et ne l'abandonnerai pas ;
Si l'on me liait, l'on me battait et m'insultait,
Me poursuivant en Palestine avec des bâtons et des cannes,
Jusqu'en Nubie avec des branches de palmiers,
Jusqu'à la colline de mon village
Et jusqu'aux terres basses avec des gourdins,
Je n'écouterai pas le conseil d'abandonner mon désir...



Le bain

O mon Dieu, ô mon frère, qu'il est doux d'aller à ta rencontre !
Je désire me baigner à tes pieds :
Je te révélerai ma beauté à travers ma chemise de byssus mouillé.
Je descendrai à l'eau avec toi et je viendrai à toi avec un poisson rouge
Si beau que tu le croiras né de mes doigts,
Ou, par Ammon ! commandé chez mon forgeron.
O mon frère, viens me voir !

Souhaits

Si j'étais la petite esclave nubienne qui la sert fidèle,
Je connaîtrais la grâce de ses membres ;
Si j'étais le blanchisseur qu'elle appelle tous les mois,
Je laverais les taches de parfum sur sa robe ;
Si j'étais l'anneau à son doigt,
Je passerais toute ma vie auprès d'elle.
Si l'on m'engageait comme portier,
Elle me gronderait et j'entendrais sa voix furieuse
Avec le respect d'un enfant apeuré.



Le messager

Si tu allais vers ta sœur, rapide
Comme un messager royal,
Dont la mission est chère à son maître ;
Les écuries sont requises : il trouve des
Chevaux frais à chaque étape.
Le char est attelé en un instant et il court sans répit sur la route.
Lorsqu'il atteint la maison de la sœur, seulement son cœur se livre à la réjouissance.
Si tu allais à ta sœur comme
Le coursier du Roi trié parmi les meilleurs pur-sangs,
A qui l'on sert une nourriture choisie
Et dont le Maître connaît la fougue :
Quand il entend le sifflement de la cravache, il n'obéit
Plus à l'ordre d'arrêter, et il n'est
Conducteur de char qui puisse le dépasser.
Il sait que l'amante ne l'aime pas loin d'elle.

Cette poésie du IIe siècle, par le naturel et la nouveauté de ses thèmes, eut une influence profonde à l'étranger, manifestée en Palestine et en Syrie. Un messager royal envoyé en mission auprès des roitelets de la Palestine, à cette époque vassaux de l'Egypte, rapporte qu'il vit à ces cours des musiciennes égyptiennes qui chantaient ces poèmes et que les gens du pays les appréciaient beaucoup. Il ne faut pas s'étonner que le « Cantique des Cantiques » imite parfois de très près cette poésie égyptienne.

Elle puise aux sources des sentiments de l'amour sa vivacité et sa fraîcheur.



Au printemps 1940, un petit garçon de 12 ans, Dirk Van der Heide, habitait aux portes de Rotterdam avec son père, sa mère et sa petite sœur Keetje. Le 9 mai, il préparait sa version latine qu'il devait remettre le lendemain. Mais le 10 mai, les écoles hollandaises n'ouvrirent pas leurs portes. Pendant 5 jours, le jeune Dirk vécut des heures d'angoisse. La machine de guerre allemande s'abattait avec fracas sur son pays.

Avec l'aide de leur oncle Pieter, les deux enfants réussirent à passer à Vlissingen, d'où ils s'embarquèrent pour l'Angleterre. Quelque temps après, les deux enfants partaient pour les Etats-Unis où un oncle les attendait.

Au cours de la traversée, Dirk devint un grad ami du capitaine. Il lui montra quelques pages de son journal, que sa mère lui avait appris à tenir régulièrement. Le commandant, qui comprenait le hollandais, fut frappé par le réalisme de ce journal d'enfant. Il engagea vivement Dirk à mettre au point le récit des heures vécues au printemps 1940.

L'idée sourit à Dirk, qui profita des loisirs de la traversée pour mettre à jour ses notes et rédiger son journal poignant de réalisme qu'il a intitulé « Ma sœur et moi », et dont nous reproduisons quelques extraits.

VENDREDI 10 MAI 1940

Une chose terrible est arrivée cette nuit: la guerre. Avant l'aube, je fus réveillé par des détonations. Ma mère est entrée en courant dans ma chambre. Elle était à peine vêtue. Elle me dit de m'habiller au plus vite. C'est en descendant les escaliers qu'elle m'apprit que le vacarme était dû à l'explosion des bombes. Mais, ajouta-t-elle, cela ne voulait pas dire que c'était la guerre. Le bruit se rapprochait. Papa portait ma petite sœur Keetje dans ses bras. Nous nous hâtions dans la demeure du baron, où un grand abri avait été aménagé. Nos domestiques, Betje, Brenda et Grietje, nous y ont déjà précédés. A l'horizon, la ville semblait en fête. Des fusées rouges montaient vers le ciel, traversant les rayons blancs des projecteurs qui fouillaient l'espace.

L'abri du baron était plein à craquer. Nombreuses étaient les personnes que nous ne connaissions pas. Tous parlaient à haute voix, avec animation. Tous étaient vêtus sommairement. Keetje commença à pleurer, mais papa la dorlota si bien qu'elle s'endormit. Continuellement, des hommes quittaient l'abri et partaient à la recherche des nouvelles. Quelques-uns revinrent. Oui, c'était la guerre! La radio invitait tous les hommes valides à rejoindre au plus tôt leurs centres de mobilisation. Les bombes éclataient à proximité presque sans interruption. Papa déposa Keetje entre les bras de maman et partit. Il revint quelques minutes plus tard chargé d'un masque à gaz et d'une besace. Il nous embrassa tous trois très fort et partit. C'était pour de bon. Avant de franchir le seuil de l'abri, il s'arrêta et nous cria quelques mots qui se perdirent dans le brouhaha des exclamations qui fusaient de toutes parts. Maman lui recommanda de prendre bien soin de lui-même. Il fit « oui » de la tête et disparut dans le cadre noir de la porte.

A six heures trente, nous entendîmes le signal de fin d'alerte. Au dehors, le soleil dardait ses premiers rayons sur un paysage familier, qui ne semblait pas avoir changé d'aspect.

A la maison, maman s'accrocha au téléphone pendant que nous essayions de manger quelque chose. Lorsqu'elle revint dans la salle à manger, elle paraissait très triste. Oui, les Allemands nous attaquent, lui avait dit l'oncle Pieter, mais nous les arrêterons. Elle ajouta: « Vous serez sages. Je dois me rendre à l'hôpital. Habillez-vous et allez chez le baron avec Brenda et Betje. » Keetje demanda s'il ne fallait pas aller à l'école aujourd'hui. Maman dit non.

Nous arrivâmes chez le baron; il y avait déjà beaucoup de monde. Dans l'abri, personne. Tous, hommes et femmes, s'affairaient à l'extérieur, creusant des tranchées et élevant des barrières de sacs de sable. Soudain, on annonça que la reine parlait à la radio. Nous écoutâmes avec recueillement. Sa Majesté prononça seulement quelques phrases. « Moi et mon gouvernement ferons notre devoir », dit-elle, et elle demanda à tout son peuple de conserver le calme. Les Allemands avaient tort d'envahir ainsi un pays paisible. Avec l'aide de Dieu, ils seraient repoussés.

Peu après, Mijnheer Van Helst arriva en courant, et annonça l'arrivée d'une nouvelle vague de Heinkels. Les sirènes lancèrent leur mugissement pendant que les premières bombes éclataient. Nous nous réfugiâmes tous dans la cave du baron. Le bruit était très fort. Je tenais dans ma main la menotte de Keetje et je sentais qu'elle serrait très fort ses petits doigts. Soudain, les voûtes de la cave furent secouées, pendant qu'un souffle géant nous ébranlait. Le baron dit que cette bombe avait dû tomber très près de nous. Le bombardement dura une heure. Après l'alerte, nous nous précipitâmes au dehors. La maison d'un certain Schaepman n'existait plus. Une bombe l'avait atteinte en plein. Nous voulions courir chez nous, mais un cordon de police nous empêcha de passer. On dit que Mijnheer Schaepman avait été tué et sa fille blessée. A perte de vue, tout autour de nous, des pans de murs délabrés dressaient leur désespoir vers le ciel. On pouvait apercevoir des appartements aux meubles démolis. Quelques portraits étaient restés miraculeusement accrochés à des parois aux trois quarts écroulées. La radio nous tira de notre contemplation. Les nouvelles étaient mauvaises, tristes. Presque tout le pays avait été bombardé. La Haye, Amsterdam, le grand aéroport Schiphol, Sliedrecht, Haarlem, Maëstricht, Arnhem, Hook, Delft, partout les bombes étaient tombées. Je pensais avec angoisse à papa et maman. Le speaker nous mit en garde contre les parachutistes, recommandant aux civils de s'armer. Le pasteur Opzoomer nous appela de l'extérieur. Nous le rejoignîmes et regardâmes dans la direction qu'il indiquait de son bras tendu. Le ciel, au-dessus de l'aérodrome de Waalhaven, était moucheté de petites taches blanches. « Parachutistes », dit le pasteur. Autour de nous, des gens commencèrent à parler de départ.

Bientôt, les routes furent encombrées de véhicules, de bicyclettes, qu'une foule grouillante de femmes et de vieillards poussait en avant. Brenda secoua la tête: Mevrouw Van der Heide devrait être là. Elle parlait de maman. Keetje frappa du pied et dit que les Allemands étaient bien méchants.

Vers 10 heures, maman téléphona de l'hôpital. Elle voulait savoir si nous étions sains et saufs. Je lui demandai si tout allait bien pour elle. « Oui, me répondit maman, mais je ne pourrai pas revenir avant quelque temps. Nous devons nous occuper de l'évacuation des enfants malades. Oncle Pieter est en route. Il fera tout son possible pour vous rejoindre. »

Le bombardement n'avait pas recommencé jusqu'à midi, mais du côté de Rotterdam, le ciel était plein d'avions et de parachutes.

De Waalhaven nous parvint la nouvelle que l'aérodrome était aux mains des Allemands, mais, quelques minutes plus tard, la radio démentit cette information. Néanmoins, les parachutistes atterrissaient un peu partout. Par radio, le gouvernement donnait des ordres. Il recommandait aux militaires et aux civils de surveiller les routes et les ponts, et de tirer sans hésiter sur l'ennemi venant du ciel. Au fur et à mesure que les nouvelles nous parvenaient, une colère toujours croissante se dessinait sur les visages. 1.500 personnes ont été tuées à Rotterdam depuis 3 heures du matin, dit la radio. Le bombardement qui avait duré 27 minutes nous avait semblé se prolonger pendant des heures.

Nous absorbâmes à grand'peine un repas sommaire. Le cuisinier du baron avait distribué de la nourriture, mais personne n'avait faim. Pendant toute l'après-midi, nous demeurâmes inactifs, à côté de la radio qui transmettait de temps en temps des nouvelles. A cinq heures, la moitié des personnes qui étaient venues chez le baron était partie.

A la tombée de la nuit, le bombardement recommença. Maman arriva, montée sur une bicyclette qu'on lui avait prêtée. Nous l'assaillîmes de questions, mais elle demeura silencieuse. Elle était pâle, et semblait harassée de fatigue. Le baron, aidé des voisins, avait transporté des matelas dans l'abri. Sur un fourneau électrique, on pouvait faire du café. Quelques conversations sont entamées, dans un coin, mais bientôt le silence absolu s'empare de tous.

PLUS TARD

L'alerte dura 30 minutes. La radio s'anima peu après et nous transmit un message du Premier Ministre. « L'aide des Alliés ne saurait pas tarder, nous dit-il. De forts contingents tiennent le pont de Hoogezwaluwe qui relie la Hollande du Sud à la Hollande Septentrionale. »

Après un dîner rapide, nous nous apprêtâmes à passer la nuit. Toutes les lumières de la maison étaient éteintes. Nous nous éclairions, dans l'abri, à l'aide de bougies et de lanternes. Maman téléphona à l'hôpital. Les communications téléphoniques étaient interrompues pendant les raids.

L'oncle Pieter arriva finalement. Il était très abattu. « Rotterdam est en ruines, dit-il. Incendies, mort et dévastation partout. » Oncle Pieter nous raconta qu'il avait vu des centaines de parachutes descendant à la fois sur l'aérodrome de Waalhaven.

Le vieux Mijnheer Van Helst se fâcha: « Où est notre armée? Où sont nos aviateurs? Qu'est-il arrivé aux ouvrages de défense, aux canaux, aux ponts minés? » L'oncle Pieter lui rétorqua que tout cela ne pouvait pas servir contre les Allemands. Il ajouta que dans Rotterdam même, des ennemis barricadés dans des maisons tiraient sans arrêt sur les passants. C'est terrible, terrible, incroyable, dit oncle Pieter.

A neuf heures, Keetje venait de s'endormir, lorsque les sirènes mugirent de nouveau. La défense antiaérienne commença à tonner, si près, si fort, que je sentis un violent mal de tête, pendant que mon estomac donnait des signes de rébellion. Je n'avais pas peur, et pourtant je me sentais en proie à une sensation indéfinissable. Le raid dura seulement quelques minutes. Une bombe tomba si près, que nous fûmes tous projetés vers les parois de l'abri. D'en haut nous parvint le bruit des vitres qui volaient en éclats.

Je tombe de sommeil, mais l'idée de manquer quelque chose d'intéressant me tient réveillé. Maman insiste pour que je me couche au moins. Tout le monde parle maintenant. L'oncle Pieter dit que les Anglais et les Français devraient arriver au plus tôt. Maman semble fatiguée et abattue. Elle pense sans doute à papa, mais elle n'a rien dit, sauf que nous devons nous montrer courageux devant les autres.

SAMEDI 11 MAI 1940

Encore une journée pénible. La guerre fait rage partout. Maman dit que les Allemands occupaient toute la Hollande du Nord, là où habitaient nos grands-parents. Mais il est impossible d'avoir des nouvelles. Il fait nuit et je m'apprête à écrire ce qui se passa aujourd'hui. Nous sommes dans l'abri. Tout le monde est pensif et se tait. Nous avons travaillé dur toute la journée. La radio nous a recommandé de prendre des mesures protectives. Nous avons accumulé des sacs de sable contre les murs des maisons et creusé des tranchées. Dans les caves, nous avons accumulé des réserves de vivres. Maman est allée à la banque ce matin pour retirer un peu d'argent. Elle dut faire la queue, derrière quelques centaines de personnes. Chacun avait le droit de retirer 2.000 guilders au maximum.



Les soldats sillonnent les rues. Ils veillent aux parachutistes. Parmi la population civile, quelques-uns portent des casques en acier, semblables à ceux des soldats. D'autres se sont couvert la tête d'une casserole. Ils sont très drôles, et amusent particulièrement Keetje. L'eau potable manque. Une bombe a crevé les conduites à proximité. Le couvre-feu a été décrété. Personne n'est autorisé à sortir après 8 h. 30 du soir, à moins d'avoir un permis spécial.

Sept fois aujourd'hui, le signal d'alarme a retenti entre 9 heures du matin et le soir.

Cette après-midi, nous vîmes un premier parachutiste. Nous étions en train de coller des bandes de papier aux vitres de la maison du baron, lorsque nous aperçûmes une cinquantaine de parachutistes atterrir à proximité. Keetje nous signala un qui tombait tout près de chez nous. Mijnheer Van Helst ordonna à tout le monde de ne pas bouger, et se précipita à l'extérieur. De loin, nous le vîmes faire feu trois fois de son pistolet. Il revint à petits pas. Il avait l'air très triste en nous annonçant qu'il avait tué l'Allemand. Tout le monde se précipita pour voir l'ennemi de près, mais Brenda me retint. Mijnheer Van Helst était très malheureux: il n'était pas habitué à tuer.

Le parachutiste, dit Heintje, portait une combinaison verte et des pantalons de skieur. Le baron rapporta son casque, orné d'un aigle en métal. Mijnvrouw Klaes alla voir le parachutiste et revint très agitée. Elle jura qu'elle le connaissait. C'était un certain Friederich Buehler qui avait été élevé en Hollande après l'autre guerre. Cette révélation causa une grande sensation parmi nous. Quelques soldats, survenus entretemps, emportèrent le cadavre.



Dans un petit village de frontière, des tirailleurs hollandais, tapis dans une tranchée, attendent l'ennemi...

Maman est partie depuis ce matin. Les Allemands n'ont pas arrêté les bombardements de toute la journée. Nous avons assisté à des batailles aériennes. Les bombardiers en piqué ont opéré assez loin de nous, mais nous avons entendu leur mugissement pendant qu'ils plongeaient. Quelques avions ont lâché des morceaux de papier. Max Blok rapporta un de ces tracts. On y lisait que les Allemands étaient nos amis et qu'ils regrettaient d'avoir été dans l'obligation de nous faire du mal, mais que leur action avait été rendue nécessaire pour nous protéger contre les Anglais et les Français. Ils ajoutaient aussi que toute résistance de notre part était inutile. Pourquoi combattre contre des amis?

La radio annonça qu'une grande partie de la Hollande occidentale avait été inondée, mais que l'ennemi avançait quand même sur des bateaux en caoutchouc. Plusieurs ponts avaient été pris par des parachutistes avant que nos soldats eussent pu les faire sauter. L'hôpital Bethlehem, à Amsterdam, avait été ravagé par les bombes. La radio recommandait aux civils d'éviter de rester dans les rues et de signaler les maisons d'où on tirait. Des traîtres hollandais nazis venaient ainsi en aide aux Allemands.

PLUS TARD, LE MEME JOUR

Nous venons de subir un raid terrible. La moitié des maisons qui bordent notre rue a été détruite. Heintje Klaes a été tué! Il a quitté l'abri pour contempler le spectacle des réflecteurs et des fusées, et il n'est pas revenu. Heintje n'avait peur de rien, mais les bombes l'ont tué. Toute la maison a été ébranlée lorsque des projectiles ont explosé à proximité. Nous nous bouchions les oreilles, mais sans grand résultat. Tout le monde, y compris l'oncle Pieter, a quitté l'abri. J'ai voulu sortir à mon tour. Dehors, des hommes dégageaient des cadavres des décombres. L'oncle Pieter me dit de rester auprès de ma sœur. L'air est âcre, chargé de relents de chair brûlée, et tout le pays est envahi par la lumière jaunâtre des bombes incendiaires. Trois hommes qui essayaient de transporter une bombe non explosée reçurent la déflagration à bout portant. Il est triste de regarder des gens auprès de leurs maisons détruites. Ils regardent avec mélancolie les ruines de leurs foyers et ne disent rien. Je pense que c'est tout ce qu'ils peuvent faire.

J'ai prié pour mon père, et j'espère que le Bon Dieu, malgré le vacarme, m'a entendu. Oncle Pieter est allé chercher maman à l'hôpital. Il est tard et nous sommes soucieux. Je sais qu'il la trouvera. Keetje s'est endormie, mais elle parle pendant son sommeil. Elle demande si la guerre est finie. Pauvre Keetje, si petite! Le va-et-vient des ambulances est ininterrompu.

PLUS TARD

L'oncle Pieter est revenu. Il n'a pas trouvé maman parce qu'elle est morte. Je n'arrive pas à le croire, mais l'oncle Pieter ne ment jamais. Nous ne dirons rien à Keetje. Les sirènes des ambulances déchirent lugubrement l'air. Je ne peux plus dormir, ni écrire...

DIMANCHE 12 MAI 1940

J'écris ce matin pendant qu'avec Keetje j'attends l'oncle Pieter. Il a décidé de nous emmener en Zélande, si c'est possible. Je n'arrive pas à croire que maman est morte et que nous ne la verrons plus. Maman fut tuée au cours du bombardement de l'hôpital. J'ai pleuré pendant presque toute la nuit. Je suis honteux de ce que j'ai fait hier. Je voulais absolument sortir dans les rues pour combattre les Allemands, qui avaient tué maman. L'oncle Pieter m'a retenu. Je me suis débattu comme un fou. Je l'ai mordu à la main. Pendant ce temps, les bombes avaient recommencé à pleuvoir. Plus tard, très tard, je m'endormis.

Ce matin, je suis très fatigué. Tout le monde est gentil avec moi. Keetje a l'air fatiguée aussi. Elle a rendu deux fois au cours du bombardement. L'oncle Pieter a dit qu'il faut partir. En Angleterre et peut-être en Amérique.

L'oncle Pieter est parti très tôt pour tâcher d'obtenir notre visa de départ. J'espère qu'il va bien.

Les incendies brûlent toujours. L'air est rempli de fumée. Deux vieillards sont morts la nuit dernière dans l'abri, pendant les bombardements. Ils n'ont pas été atteints. Ils sont morts, tout simplement. La radio nous a annoncé que les Allemands ont pénétré profondément dans le territoire hollandais et occupé plusieurs fronts. Personne ne comprend comment nous perdons si rapidement la guerre. Des bruits se répandent sur les armes fantastiques employées par les Allemands. Gaz soporifiques, lance-flammes à longue portée, bombes ultra-puissantes. Mais l'oncle Pieter n'y croit rien. Il affirme que les Allemands sont plus abondamment armés que nous. C'est tout. Brenda nous a apporté nos valises. Nous attendons.

PLUS TARD

Nous sommes à Dordrecth. C'est le soir. Nous avons eu des difficultés terribles pour arriver ici. Nous attendons dans un café. Nous attendrons peut-être longtemps. Mais nous avons de la chance d'avoir pu arriver jusqu'ici. Dordrecht est à quelques milles de chez nous, mais il nous a fallu six heures pour y parvenir dans l'auto de l'oncle Pieter, une Buick.

Nous quittâmes la maison à 10 heures ce matin. Plusieurs personnes nous embrassèrent en nous souhaitant bon voyage. J'espère que notre absence ne sera pas trop longue. Betje et Grietje sont parties hier vers le Sud. La route de Rotterdam était pleine de fuyards, à pied ou à bicyclette. Tous semblaient très malheureux. Parmi eux, beaucoup d'enfants. Pauvres et riches se côtoyaient dans ce cortège de misère.

L'oncle Pieter conduisait lentement à travers ce flot humain. Il cornait sans relâche, mais personne ne faisait attention au son du klaxon. La journée était magnifique et un soleil triomphant brillait dans un ciel presque pur. Dans la plaine, les moulins tendaient tristement leurs ailes immobiles. Les meuniers sont tous à la guerre. La route était bordée de larges crevasses dues au terrible bombardement d'hier. Plusieurs personnes nous demandèrent de les charger dans la voiture et l'oncle Pieter en accepta quatre.

A trois heures, des avions allemands firent une apparition. C'étaient des hydravions. Ils ne lâchèrent pas de bombes, mais nous arrosèrent de mitraille. Blottis sous la voiture, nous entendions le chapelet des détonations et le tac-tac des balles qui ricochaient sur les pavés. Les avions effectuèrent des évolutions, très bas, au-dessus de nos têtes, puis s'éloignèrent vers le Sud. Sur la route, il y eut une grande confusion. Une femme, juste devant nous, était assise tenant entre ses mains sa tête ensanglantée. Elle était jeune. Je me sentis défaillir.

Nous poursuivîmes la route, après que l'oncle Pieter eût essayé de secourir les blessés. Le chemin était bordé tout au long de corps étendus. L'oncle Pieter dut déplacer trois cadavres qui bloquaient la route. C'était affreux. Beaucoup d'enfants pleuraient. Je souhaite que les aviateurs qui ont agi si lâchement soient abattus et tués. Ils ne méritent pas de rentrer chez eux.

Nous quittâmes la grande route. Juste comme nous tournions, l'oncle Pieter aperçut deux petits enfants assis par terre, l'air malheureux. Ils ne voulurent pas parler tout d'abord. Ils se tenaient fortement par la main. Finalement, après leur avoir donné du chocolat, l'oncle Pieter put tirer d'eux quelques mots. Ils ne savaient pas où étaient leurs parents. Peut-être avaient-ils été tués. Ils avaient passé la nuit quelque part sur la route, ils ne savaient pas au juste. L'oncle Pieter les emmena avec nous. Dans la voiture, ils regardaient constamment en arrière.

Arrivés à Dordrecth, l'oncle Pieter frappa à la porte d'un café fermé. Un homme vint nous ouvrir. Il expliqua qu'il avait fermé son établissement à cause des parachutistes. Nous fûmes confiés à lui.

L'oncle Pieter revint longtemps après. Un large sourire illuminait son visage. Tard dans la nuit, nous pourrons aller à Vlissingen. Les deux enfants étaient avec nous. L'oncle Pieter donna quelque argent au propriétaire du café et le pria de les garder jusqu'à ce qu'il trouve quelqu'un qui les connaisse. Le propriétaire ne voulut pas accepter l'argent.

A dix heures, l'oncle dit qu'il était temps de partir. Nous prîmes congé et nous engageâmes dans les rues noires. Arrivés là où nous devions prendre un bateau, nous fûmes engloutis par une grande foule. Chacun cherchait à partir. Au prix de beaucoup d'efforts, nous pûmes trouver place sur un petit bateau.

LUNDI 13 MAI 1940

Il nous a fallu plusieurs heures pour arriver à Vlissingen. Le bateau naviguait tous feux éteints. Je pensais continuellement à ceux que nous avions laissés là-bas, sous les bombardements. J'éprouve un sentiment de remords d'être parti sans nos amis dont j'aurais voulu partager les dangers. Mais l'oncle Pieter me dit que nous étions encore en danger. Je compris bientôt pourquoi, lorsque nous passâmes le pont de Moerdijh. Les Allemands l'occupaient. Ils étaient là, à quelque quarante mètres de nous.

A Vlissingen, rien de spécial n'arriva. L'oncle Pieter put nous trouver des places à bord d'un bateau en partance.

Nous nous embarquerons demain dans la nuit pour l'Angleterre. Cette après-midi nous devons dormir, car depuis longtemps nous n'avons pas goûté à un véritable sommeil. Trois jours de guerre nous ont semblé une éternité. Vlissingen grouille de soldats, mais les Allemands ne sont pas encore venus.

MARDI 14 MAI 1940

L'oncle Pieter a fait preuve d'une grande habileté en arrivant à nous trouver une place sur le bateau encombré de réfugiés. Nous partons dans une obscurité d'encre.

PLUS TARD

Le bateau glisse silencieusement sur les eaux du port. A travers les hublots, nous ne voyons rien. Je pense aux enfants que nous avons laissés à Dordrecth. Pourvu qu'ils aient retrouvé des parents! Nous sommes très nombreux à bord. Personne ne parle. C'est interdit.

PLUS TARD

J'ai dormi plusieurs heures de suite. Je fus réveillé en sursaut, par un cauchemar affreux. Je voyais tournoyer des bombes au-dessus de Keetje. L'oncle Pieter m'a enveloppé dans son immense manteau.

PLUS TARD

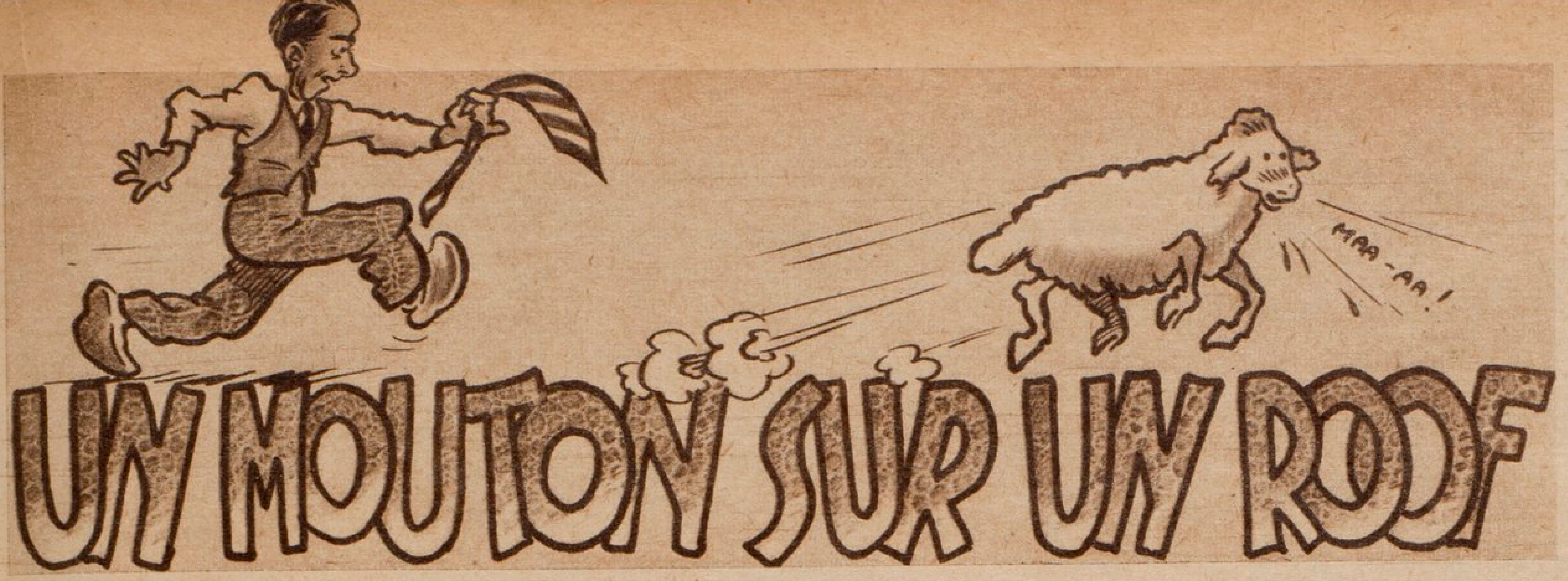
Le bateau est terriblement secoué. Je demande à l'oncle Pieter combien de temps il nous faudra pour arriver en Angleterre. « Longtemps, me répond-il, car il faut zigzaguer à travers les champs de mines.

Quelque temps après, nous entendons une forte explosion. Un autre bateau, devant nous, a sauté sur une mine. Le capitaine de notre navire essaye d'embarquer quelques survivants qui se débattent dans les flots noirs. Cette guerre est terrible. Elle tue tout le monde. J'espère qu'en Angleterre tout est calme, et que les Allemands ne viendront pas comme ils sont venus en Hollande. J'ai toujours désiré visiter l'Angleterre, mais je ne pensais pas que mon vœu se serait réalisé si tôt. Je prie pour papa. Ce serait terrible qu'il lui arrivât quelque chose, après la mort de maman. Je pense avec reconnaissance à l'oncle Pieter qui prend soin de nous pendant que papa est loin, au combat. Aujourd'hui, c'est dimanche. Chez nous, le dimanche, nous allons à l'église et puis nous faisons une longue promenade en auto. Une aube blafarde salue le dimanche...



Ruissellement d'Etoiles

...mais d'étoiles cinématographiques dont le sourire et la beauté étincellent au firmament. Dans ce numéro de Noël, elles vous apportent leur charme et l'attrait captivant de leur grâce. Voici (à gauche) Constance Moore, grande et élancée, puis Mary Martin, une nouvelle venue à la beauté fraiche et radieuse, Anita Louise (ci-dessus), gracieuse et juvénile, et, enfin, Merle Oberon, parfaitement «sophisticated».



Ceci n'est pas un conte de Noël, mais c'est un conte tout de même et qui, plus est, un conte vécu. Je vous le narrerai donc, quitte à m'attirer les foudres de ceux dont, un soir, j'ai troublé le sommeil. Qu'ils m'écoutent donc. Peut-être me donneront-ils l'absolution.

Il y avait une fois, pas très longtemps puisque la chose s'est passée il y a quelques jours, un homme et une femme qui habitaient un roof, c'est-à-dire un appartement situé au dernier étage d'un immeuble et possédant une grande terrasse. C'est, aujourd'hui, dans le domaine de l'habitation, le maximum du progrès. Ils y vivaient heureux et tranquilles et n'aspiraient qu'à y couler des journées calmes et des nuits paisibles. Ils vivaient heureux et n'avaient d'autres ambitions que de continuer à l'être. Mais, un soir, tout se gâta, et cela par la faute d'un mouton, d'un sale petit mouton, bruyant et tapageur qui, en quelques instants, rompit tout le charme du pacifique foyer.

Voici comment.

Pour la commodité du récit, je supposerai que l'homme en question c'est moi.

* * *

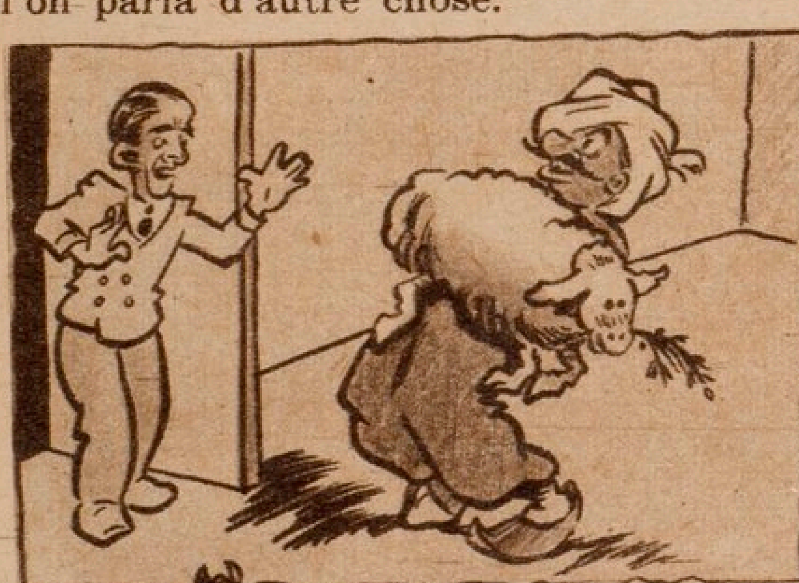
J'avais un soir à ma table quelques amis. Ils étaient, je crois, sept ou huit, dont un médecin et un agriculteur. Nous parlions de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, d'un coup raté à la belote, de lettres et de politique, quand la conversation dévia sur le terrain culinaire. Le médecin, qui se targuait d'être un maître dans l'art d'apprêter les plats, nous promettait de nous faire savourer un jour un « loup de mer sauce crevettes » à sa façon.

— Vous n'aurez jamais rien mangé d'aussi bon, nous dit-il, fût-ce dans le meilleur restaurant. Et, si vous le voulez, fixons à samedi prochain ce repas qui, je vous le promets, sera un véritable régal.

L'agriculteur le regardait narquoisement. Certes, ce digne disciple d'Esculape pouvait avoir des dons ignorés et des recettes magiques, et il ne se permettait de mettre en doute ni les uns ni les autres, mais lui, lui, mettait tout le monde au défi de déguster un mouton, farci à l'égyptienne, dont seraient jaloux les plus grands maîtres queux de France et de Navarre. Les autres convives souriaient d'aise à la perspective de deux bons repas auxquels ils ne manqueraient pas de prendre part puisqu'on les ferait juges de la qualité de l'un et de la saveur de l'autre.

— Permettez-moi, mon cher ami, fit-il en s'adressant à moi, de vous envoyer un mouton à mon retour de l'ezbeh. Je ne puis vous fixer de date, mais comptez sur moi. Je viendrai vous l'apprêter moi-même.

Ma femme me regarda du coin de l'œil. N'était-ce pas un encombrement de recevoir du bétail chez soi et ne s'exposait-on pas à des ennuis dont nous ne mesurions pas à ce moment la portée? Je ne répondis rien et l'on parla d'autre chose.



Mais un soir, un soir que nous étions seuls, ma femme et moi, à écouter la radio, voilà que la sonnette de la porte d'entrée tinte et que, à notre grand émoi, le chauffeur de mon ami l'agriculteur rentre en tenant entre ses bras un mouton, qui n'était vraisemblablement qu'un agneau. Grands dieux, qu'en faire? Il était dix heures du soir et les boucheries étaient fermées.

— Impossible de le garder, dis-je à ma femme. Où le mettre? Et si la nuit il se mettait à bêler, cela ferait un beau vacarme et l'immeuble entier serait réveillé.

— Tu compliques toujours les choses, repartit ma douce moitié. Un mouton, après tout, c'est plus calme qu'un chien ou qu'un perroquet et je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il passe la nuit sur le roof.

Devant une pareille logique, je ne pouvais qu'acquiescer. On installa donc l'animal dans un coin de la terrasse. On lui apporta de l'eau, un reste de salade, quelques morceaux de pain, sans savoir exactement de quoi se nourrissent, en général, les mammifères de cette espèce. Mais il ne voulut toucher à rien. De ses grands yeux bêtes il nous regardait fixement: « Toi, mon bonhomme, marmonnai-je, tu vas te tenir bien tranquille. C'est ta dernière soirée. Tâche de la passer le plus calmement possible. » Après quoi, nous revînmes, ma femme et moi, à la radio, satisfaits du confort relatif donné à la bête, mais tout de même légèrement inquiets des réactions qu'elle aurait au cours de la nuit. Puis vint le moment d'aller se coucher. On avait oublié la présence de notre hôte, et, la lumière éteinte, nous ne songeâmes plus qu'à dormir.

« Maa... Maa... » Est-ce un rêve ? Suis-je dans une étable? « Maa... » Où diable ai-je passé la nuit? Soudain, mon cerveau s'éclaire. Je me précipite hors de mon lit affolé, alors que les bêlements continuent de plus belle. Il fait, dans la chambre, nuit noire. J'ouvre les persiennes et une aube légère apparaît. J'aperçois alors, à mon grand désespoir, un mouton, furieux comme un taureau, courant à travers le roof, puis s'arrêtant, tendant l'oreille et courant encore tandis que ses bêlements se font de plus en plus sonores. Catastrophe! Je regarde ma montre. Il n'est pas encore cinq heures. Je jette un regard courroucé sur ma femme que tout ce bruit n'a pas gênée et qui dort encore. C'est elle, elle la responsable. Ma colère ne connaît plus de borne. Dans mon désarroi je fais un faux pas et trébuche, réveillant, cette fois, ma femme en sursaut.

— Ah! ça, qu'est-ce qu'il te prend? Tu deviens fou?

Mon expression furieuse et un bêlement significatif la rappellent à la réalité.

— Ah! c'est le mouton? Qu'est-ce que cela fait? Il finira bien par se taire.

« Maa... Maa... » Cela continue et ne s'arrêtera jamais. Hors de moi, j'ouvre un tiroir, saisis une cravate, n'importe laquelle, tandis que ma femme s'écrie:

— Malheureux, que vas-tu faire? C'est celle que je t'ai offerte pour ta fête.

Puis elle éclate de rire.

— Tu es vraiment inénarrable. Ah! si tes amis te voyaient!

Je n'entends rien, je ne cherche qu'une chose: faire taire l'animal de n'importe quelle façon. Je cours derrière lui, il me fuit. « Sale bête, sale bête, je t'aurai. » Malgré ma répulsion instinctive, je lui attrape le museau. Il se débat, donne des ruades, secoue la tête, essayant d'échapper à mon emprise. Mais déjà le nœud est fait. La cravate a servi de muselière. Victoire! J'ai gagné.

Tandis que continue dans la chambre le rire de ma femme, je regagne mon lit dignement, sans lui adresser une parole, et je songe avec effroi aux sarcasmes des voisins s'ils s'étaient doutés de quelque chose. Dieu merci, tout est arrangé maintenant et je peux reprendre sans plus d'inquiétude mon sommeil interrompu.

Mais voilà que dans le silence de la nuit retentissent à nouveau les bêlements inopportuns et que, de nouveau, éclate le rire de ma moitié. Ne me contenant plus, de ma bouche sortent les imprécations les plus grossières à l'adresse de la race animale tout entière et, je dois le dire, de mon ami l'agriculteur.

Ma cravate est déjà par terre, réduite en lambeaux, et l'animal me fixe toujours avec un air de défi. Des fenêtres s'entr'ouvrent dans le voisinage. Une tête hirsute apparaît sur un balcon. Le quidam à qui elle appartient regarde de tous côtés pour voir d'où peut venir tout ce vacarme. Aucune ferme n'entoure l'immeuble. Soudain, il tourne son regard vers moi. Mon sang se glace dans mes veines. Le ridicule m'a toujours terrorisé. On dit qu'il ne tue pas. Je croirais volontiers le contraire. Demain, je serai la fable de tout le quartier. Il n'y a plus qu'un parti à prendre: se débarrasser de l'animal coûte que coûte. Je cours chez la bonne qui couche à l'autre bout de l'appartement et que je tire brusquement de son sommeil.

— Allez vite réveiller le portier. Qu'il emporte l'animal avec lui où il voudra, qu'il le vende à son profit ou le lâche dans la rue, ce n'est pas mon affaire, mais je ne veux plus le voir une seconde de plus chez moi.

Elle hâsarde timidement:

— Mais, monsieur, c'est bien dommage.

— Allez, grondai-je, et ramenez-moi le portier en vitesse. Compris?

Il n'y avait plus à discuter et mes ordres furent exécutés à la lettre. Ouf! Enfin seul. J'ai eu chaud, ma parole. Ma femme, dont la tête narquoise sort des couvertures, me regarde avec une mine railleuse.

— Je t'assure que tu es à photographier.

Qu'elle plaisante tant qu'elle veut, maintenant que le danger a disparu. Pour toute réponse, je bâille. Je bâille longuement, délicieusement, enfin débarrassé du lourd fardeau qui pesait sur mes épaules, et, dans mon lit, je pense que le « loup de mer sauce crevettes » aura certainement mon approbation et que jamais, jamais plus je ne voudrais entendre parler de « mouton farci à l'égyptienne ».

ANTOINE TOMA

JEUX, ARBRES & CARILLONS DE NOEL 41



En France, autrefois, le cri de « Noël, Noël » était poussé par des foules en délire, en signe de grande joie. C'était l'ovation faite aux événements heureux. Et, tandis qu'en Orient, où la controverse est d'une essence plus compliquée, plus subtile, Pâques est considérée comme la « Grande fête », en alléguant que sans la Résurrection les vérités de la religion chrétienne n'auraient pas été scellées, en Occident, Noël est demeuré la solennité par excellence, en partant du point de logique claire et limpide que si Jésus n'était pas né, les autres mystères n'auraient pu s'accomplir.

Sans Noël, sans la douce lumière de la crèche, nous n'aurions pas eu non plus cet élément de tendresse humanitaire, de compassion, d'amour pour la pauvreté qu'elle nous enseigne, ce rayonnant manteau de bénédiction jeté sur les affres et les réalités de la maternité, jadis presque maudite, dans l'Eden. Noël c'est, pour un jour peut-être, mais un jour qu'on n'oublie pas, l'harmonie revenue autour de la table familiale ; c'est, dans les cœurs, dans les âmes, la tranquillité, la certitude retrouvées dans les bonheurs simples ; c'est le recueillement, la piété renouvelés au seuil d'une grotte, dont la silencieuse leçon morale surpasse toute science éthique.

Noël c'est, malgré les tourmentes, les rafales qui secouent et dévastent l'univers, l'émerveillement des petits, leurs visages épanouis devant l'arbre prometteur !

Peu de personnes savent que la coutume de l'arbre de Noël est venue d'une Allemagne superproductrice en jouets qui a lancé cette vieille tradition de chez elle pour les écouler, et l'idée fut immédiatement adoptée par les deux continents. Il est facile de croire que c'est aussi à elle, aux cerveaux de ses fils congénitalement affligés de guerromanie, que nous devons les panoplies, les régiments, les « dreadnoughts », les avions ornant les devantures et qui entretiennent dans l'esprit des enfants des sentiments malheureusement trop naturels. Cependant la théorie, souvent prônée, des jouets pacifiques, dans lesquels rien ne rappellerait des instincts vieux comme le monde, s'il faut en croire l'histoire de Caïn et d'Abel, serait, hélas ! une utopie. Témoin — ô ironie ! — cet article paru dans un journal londonien en mars 1914, cinq mois avant la Grande Guerre, et qui disait : « Les garçons aiment impulsivement la guerre. Ce n'est pas une raison de les encourager et de donner une forme permanente à leurs passions natives. A l'Exposition du Bien-Etre des enfants qui ouvrira à l'Olympia, le Concile de Paix émettra une suggestion aux parents, sous la forme d'une exhibition de « Jouets de la Paix ». Devant une représentation coloriée du palais de même nom de La Haye seront groupés non des soldats en miniature, mais des civils en miniature, non des fusils, mais des outils de campagne, des instruments industriels, etc. Il est à espérer que de cet effort... »

L'Histoire a répondu elle-même et ces histoires vécues démontreront comment, en ces temps tragiques que nous vivons, la mentalité même de l'enfance s'est déformée et ne conçoit les choses de la vie que sous l'angle des engins de mort. P..., 6 ans, entre dans un jardin planté de parasols multicolores. Réflexion :

— Oh ! maman, regarde les jolis parachutes !

Puisque Noël est l'époque des contes et des récits fantastiques, fermons les yeux et imaginons-nous un cauchemar de Hitler fait le 24 décembre 1941.

Le Führer dort d'un sommeil agité. Là-bas, dans l'océan Arctique, il aperçoit une île aux rivages dentelés dont les hautes montagnes recouvertes de neige étincellent au soleil. Soudain surgit de leur sein un arbre aux feuillages toujours verts, et tandis que sa cime monte vertigineusement vers le ciel, ses ramifications s'étendent rapidement, anormalement vers l'est, vers d'autres îles si piteusement convoitées, des steppes redoutablement trompeuses, formant ainsi un pont infranchissable pour l'ennemi, et sous lequel se pressent et se hâtent en chantant des millions de soldats, joyeux fils de l'Oncle Sam. Une sueur moite perle à son front. Ne pourra-t-il les briser, comme il a brisé tant d'autres ? Mais voici que la vision se précise. Dans l'arbre, au lieu des traditionnelles bougies, s'allument d'immenses projecteurs. Alors il distingue la silhouette du Père Noël (ou n'est-ce pas plutôt Roosevelt ?) avec son sourire railleur, ses yeux perçants, et qui, de son énorme hotte, fait pleuvoir sur les branches de l'arbre des myriades de jouets géants : tanks, croiseurs, aéroplanes font, en roulant vers le pont, un fracas effrayant. Il gémit, lève le poing... Enfin, voilà que du panier miraculeux tombent des quilles, un théâtre de marionnettes. Il respire. Qu'il est bon de se retrouver devant des objets inoffensifs ! Il les palpe, les retourne. Horreur... Dans les extrémités rondes et enluminées des premières, il reconnaît ses traits, ceux de ses amis les plus chers : Gœring, Gœbbels et consorts ; dans la troupe des comédiens fantoches qui agitent des bras impuissants, il distingue ses fidèles : Darlan, le Duce, Laval, Quisling, auprès desquels grimacent les faces simiesques des Togo, Tojo et consorts. C'en est trop ! Hitler cache son visage dans ses deux mains et recule... Alors l'arbre s'avance, Hitler recule encore, mais cette fois l'arbre, cet arbre auquel il a délibérément donné raison de croître, s'avance à une vitesse foudroyante, tourbillonne, s'amplifie et vient brutalement le frapper à la face. Etourdi par le choc, il s'affaisse en entendant tinter dans le lointain des carillons aux timbres divers : Noël 1939, voix de détresse et d'épouvante ; Noël 1940, voix douloureuse où gronde déjà la rumeur des révoltes ; Noël 1941, voix de souffrances d'où s'élèvent les clameurs de la revanche et résonne, graduellement plus vibrant, le son triomphant de la victoire alliée.

Se réveillera-t-il jamais ?

NICOLE

LES CLOCHES de Bethléem



NOEL ! NOEL ! LES CLOCHES DES EGLISES TINTENT A L'UNISSON. ET VOICI LA GRANDE CLOCHE DE L'EGLISE DE BETHLEEM. AU PREMIER PLAN, L'ARCHEVEQUE D'ASCALON, REPRESENTANT DU PATRIARCHE GREC.



DES SOLDATS SE PRESSENT AUTOUR DE LA GROTTE DEVANT LAQUELLE S'EST PROSTERNE LE MONDE CHRETIEN DEPUIS PLUS DE DIX-NEUF SIECLES.



L'ENTREE PRINCIPALE DE LA GROTTE DE LA NATIVITE. DEVANT CETTE PORTE ETROITE, LES PLUS PUISSANTS DOIVENT BAISSER LA TETE POUR PENETRER A L'INTERIEUR.



L'ENTREE DE LA GROTTE DE LA CHAPELLE DE LA NATIVITE. AU-DESSUS DE LA PORTE, UNE ICONE REPRESENTANT LA VIERGE ET L'ENFANT JESUS.

CHAQUE RITE CELEBRE LA MESSE DEVANT L'AUTEL DE SON CULTE. VOICI UN MOINE FRANCISCAIN EN ROUTE POUR LA GROTTE, SUIVI DES ENFANTS DE CHŒUR.

A LA MESSE DE MINUIT, CELEBREE DANS LA CHAPELLE DE LA NATIVITE, UN PRETRE ET UN ENFANT DE CHŒUR ENTONNENT DES CANTIQUES.


En raison du Black-Out et des difficultés de circulation sur la Voie Lactée...
...Le Père Noël informe ses petits amis qu'il a transféré son service de distribution de Jouets & Cadeaux chez
OROSDI-BACK
OROSDI BACK
Le Caire
Port Saïd
R.C. 302

LE REVEILLON DE REGINALD

On dit que seule la défaite est plus triste que la victoire. Si jamais il vous est arrivé de passer ce qu'il est convenu d'appeler les vacances de Noël avec des personnes ennuyeuses, il vous sera possible de transformer ce dicton et d'interpréter ce récit à votre aise. Pour moi, il m'est difficile d'oublier celles vécues chez les Babwold.

Mrs Babwold est une parente éloignée de mon père, une cousine de l'espèce : à laisser pour compte jusqu'à la prochaine occasion, ce qui fut considéré suffisant pour m'obliger à accepter son invitation, après six refus réitérés.

Cela ne m'aide pourtant pas à comprendre pourquoi les fautes d'un père doivent irrémédiablement retomber sur ses enfants.

Mrs Babwold est une femme affligée d'une majestueuse solennité, et on ne l'a jamais vue sourire, même lorsqu'elle dit des choses désagréables à ses amies.

Elle prend tristement son plaisir. Un éléphant domestique vous donnerait une impression similaire. M. Babwold jardine par tous les temps ; et, quand un homme sort sous une pluie torrentielle pour débarrasser les rosiers de leurs parasites, il est facile de deviner que sa vie familiale laisse un peu à désirer. Les parasites, eux, doivent en tout cas trouver la chose désagréable.



Nous étions, bien entendu, un certain nombre d'invités. Il y avait un major Machin qui avait chassé les bêtes fauves en Laponie. J'ai oublié desquelles il s'agissait, et ce n'est certes pas faute de les avoir entendu mentionner. Il nous les servait glacées à chaque repas, donnant continuellement force détails sur leur grandeur et leur grosseur. On aurait supposé à l'entendre que nous devions nous tailler dans leurs peaux un chaud vêtement hivernal. Je prêtais à ses discours une attention ravie, espérant, in petto, que cela me seyait assez bien, puis, modestement, un jour je mentionnais les dimensions d'un okapi, que je prétendis avoir abattu dans le Lincolnshire. Devant l'invraisemblance et la flagrante impertinence de cette assertion, les joues du major rivalisèrent avec la plus belle pourpre tyrienne (je me souviens avoir pensé à ce moment-là combien j'aimerais posséder une robe de chambre de cette couleur).

Mrs Babwold afficha immédiatement cet air de première assistance aux blessés, adéquat à pareille circonstance, et lui demanda avec componction pourquoi il ne faisait pas éditer ses souvenirs de voyage, affirmant que cela serait si... tellement... passionnant.

Elle devait se rappeler, hélas! bien plus tard, qu'il lui avait précisément envoyé deux volumes sur ce sujet, avec son portrait, sa dédicace, une préface, et enfin un appendice sur les coutumes des régions arctiques.

* * *

Le soir, mettant de côté les menus ennuis et plaisirs de la journée, nous commencâmes, paraît-il, réellement à vivre. Les cartes furent jugées trop frivoles, une façon insipide et futile de se divertir ; aussi décida-t-on de jouer « au livre ». L'un de nous devait sortir dans le hall y trouver une inspiration et revenir, par exemple, avec un haut de forme, une canne, une écharpe écossaise, le tout vous donnant l'air ridicule et empoté, et les autres devaient deviner que vous figuriez l'aventureux M. Pickwick. Après avoir protesté autant que le permettait la décence contre l'inanité de ce genre de distractions, je finis par me résigner, et, même, dans un sursaut de bonne volonté, j'acceptais à me « masquer en livre », non sans prévenir l'assistance du temps que cela me prendrait. Ils attendirent près de quarante minutes, tandis que je fumais des cigarettes sur le perron situé au bout du corridor. Au salon, la patience du début se mua en rage folle et je fus impuissant à les calmer en avouant avec douceur que j'avais été tout simplement « à la fin du passage » de Kipling.

— Je n'apprécie ni ne goûte cet auteur, fut le froid commentaire de Mrs Babwold, quand elle eût saisi la situation. Je n'ai rien trouvé de spécialement intelligent dans « Vers de terre en Toscane ». Ou bien est-ce de Darwin?

Ces amusements sont évidemment instructifs, mais, franchement, je leur préfère le bridge.

* * *

Nous étions supposés passer joyeusement la soirée de Noël, selon les meilleures traditions anglaises. Peu importait si le hall était infesté de courants d'air puisque l'endroit était approprié et qu'entièrement décoré d'éventails japonais et de lanternes chinoises, il réalisait un style parfaitement « Vieille Angleterre ».

Une jeune dame, d'une voix confidentielle, nous favorisa d'une récitation concernant une petite fille qui finit par mourir ou par faire quelque sottise aussi mal à propos. Ensuite le major nous donna un rapport graphique d'une lutte soutenue contre un ours blessé.

Je souhaitais en moi-même que les ours gagnassent parfois en ces occasions, du moment qu'il leur est impossible, à eux, de venir s'en vanter par la suite. Avant que nous n'ayons eu le temps de recouvrer nos esprits, nous fûmes soumis à une séance de lecture de pensée, par un jeune homme qu'on devinait à première vue avoir une mère attentive et un tailleur indifférent. Ce fut presque un succès. Il annonça pathétiquement que notre hôtesse pensait aux charmes de la poésie, ce qu'elle s'empressa d'admettre, en précisant : « Tennysson ». Je suppose qu'elle se demandait en réalité si les restes du gigot et de la dinde dûment accommodés et suivis d'un pudding suffiraient à composer le déjeuner des domestiques pour le lendemain.

Comme ultime distraction, on joua au « halma » avec la perspective de recevoir des tablettes de chocolat au lait, en guise de prix. J'ai été très bien élevé et je réprouve ce mode de récompense ; aussi alléguai-je une migraine et me retirai-je de la scène. J'avais été précédé quelques instants auparavant par Miss Langsham Smith, une personne vraiment formidable. Elle se levait à des heures indûment matinales et vous donnait l'impression d'avoir communiqué avec la plupart des gouvernements mondiaux avant son petit déjeuner.

En passant devant sa porte, je m'aperçus qu'un billet y avait été épinglé. C'était une requête signée spécifiant qu'elle devait être réveillée de très bonne heure. Pareille opportunité ne se présentant pas deux fois en une seule vie, je m'empressais de recouvrir le tout, signature exceptée, d'un avis conçu en ces termes :

Avant que ces lignes n'atteignent votre regard, j'aurai mis fin à une existence inutile et mal employée. Je m'excuse des ennuis que je cause à mes amis si chers et leur demande, en faveur dernière, de bénéficier de funérailles militaires.

Ensuite, prenant un sac de gros papier, je le gonflais à bloc d'air et le fis violemment éclater au-dessus de la cage de l'escalier donnant sur le hall, puis je poussais un gémissement théâtral pouvant s'entendre jusque dans les caves. Enfin, je poursuivis ma véritable intention en me mettant tranquillement au lit.

Le tapage, le tintamarre inconsidéré que firent ces gens-là pour forcer la porte de cette brave dame fut indécent.

La chambre, le lit, dans leurs moindres recoins, furent fouillés, dévastés par cette bande d'insensés à la recherche de balles et de sang avec autant d'ardeur et de fièvre que le plus historique des champs de bataille. Quant à Miss Langsham Smith, elle perdit les sens devant l'invasion brutale et ahurissante, et on la prit pour morte, durant un bon quart d'heure, ce qui compléta le tableau!

(Adapté de l'anglais)

CLASSE DE QUATRIEME...

(Suite de la page 8)

Mon père:

— Il y a le germe de l'anarchie.

Ma mère:

— Il a dit: « C'est évident ».

Alors je déchirai le billet. Si ce message sommaire avait déchaîné un tel tapage, si tout le monde m'avait vilipendé parce qu'on ne doit pas écrire de pareilles lettres qui ne sont pas littéraires, s'il est vrai qu'on apprend pour la vie et non pas pour l'école, qui sait combien mon ami Pradier se serait fâché de recevoir un message aussi indigne...

Dans le vieux recueil d'Alexandrins que j'envoyai chercher à la cave, je retrouvai la composition de Théodore Delavague, que je recopiai de ma plus belle écriture sur une feuille de papier à lettre vergé.

Finalement, j'avais la preuve que les études scolaires servent à quelque chose. Quand j'eus fini, je relus:

Cher ami,

A toi que le sort des dieux a désigné pour venir au monde sur les falaises crayeuses des îles d'Albion, bien que dans tes veines coule le généreux sang de la Doulce France, je demande l'indulgence si, faisant main basse sur quelques particules de ton temps, je m'adresse à ta courtoisie pour une faveur importante.

Ce matin, les yeux encore remplis de sable, je me prélassais dans mon cubicule, lorsque — toc, toc, toc — on frappe à ma porte et je reçois, devine ? une lettre ornée d'un timbre à l'effigie de l'inoubliable président Lincoln.

La curiosité avec laquelle je déchirai l'enveloppe est plus facile à imaginer qu'à décrire. Mais, hélas ! j'eus beau lire et relire, je ne fus pas capable de comprendre une seule syllable. La missive était écrite en anglais.

Jamais comme ce matin, je ne compris l'utilité de connaître les langues étrangères, et je me repentis de ne pas avoir étudié la langue de Shakespeare.

Je m'en fus réveiller mes frères, et tous les cinq, joyeux comme des poissons frétillants, nous fîmes le serment de nous mettre à l'étude de l'idiome de Dickens. Toi, qui eus comme faveur du destin d'apprendre cette langue en tétant le lait maternel, tu penseras qu'il est trop tard, à mon âge, pour entreprendre ce dur labeur sur un chemin hérissé de difficultés. Je reconnais que c'est là une tâche à faire figer le sang dans les artères. Mais pourtant, Caton a bien commencé à l'âge de 80 ans à étudier la langue d'Homère. Socrate était déjà vieux lorsqu'il entreprit l'étude de la musique. Et que dire de Plutarque qui s'attela, octogénaire, au latin ?

« Nihil volentibus arduum ».

Fier de cette devise que j'adopte, je me plongerai dans les arcanes insondables des langues anglo-saxonnes, et n'en sortirai que maître absolu de la syntaxe anglaise.

Fier de pouvoir être un jour, par ma volonté métallique, l'orgueil de la famille, de la patrie et de l'humanité, j'ai pensé t'acheminer cette œuvre épistolaire, afin que tu me la traduises.

Dieu veuille qu'un jour l'incoercible destinée me mette en mesure de te réintégrer dans cette faveur dont j'espère l'obtention de ta part.

Mais je ne veux pas abuser de ta patience. Obligé de te quitter par l'appel impérieux de mon devoir quotidien qui m'attend, je te donne une fraternelle accolade.

Une semaine plus tard, j'attendais toujours une réponse de mon ami. A l'usine, je fus accueilli par son secrétaire particulier, qui me dit:

— Oui, je m'en souviens parfaitement. Le patron a reçu une longue lettre calligraphiée.

— Justement.

— Ecrite à l'encre violette.

— Copiative.

— Dans l'enveloppe, il y avait une autre lettre écrite en...

— En anglais. Eh bien?

Le secrétaire hésitait. Je l'encourageai:

— Dites, dites, je vous en prie.

Alors il me déclara cruellement:

— Quand il reçut votre lettre, le patron en lut les premières lignes, puis quelques mots de la fin, recommença, lut à haute voix une citation latine, un « cubicule » des « arcanes », jusqu'au moment où il jeta le tout au panier, en disant: « Mais qu'est-ce qu'il veut celui-là? Mais qu'est-ce qu'il raconte? Mais est-ce qu'il pense que j'ai du temps à perdre? »

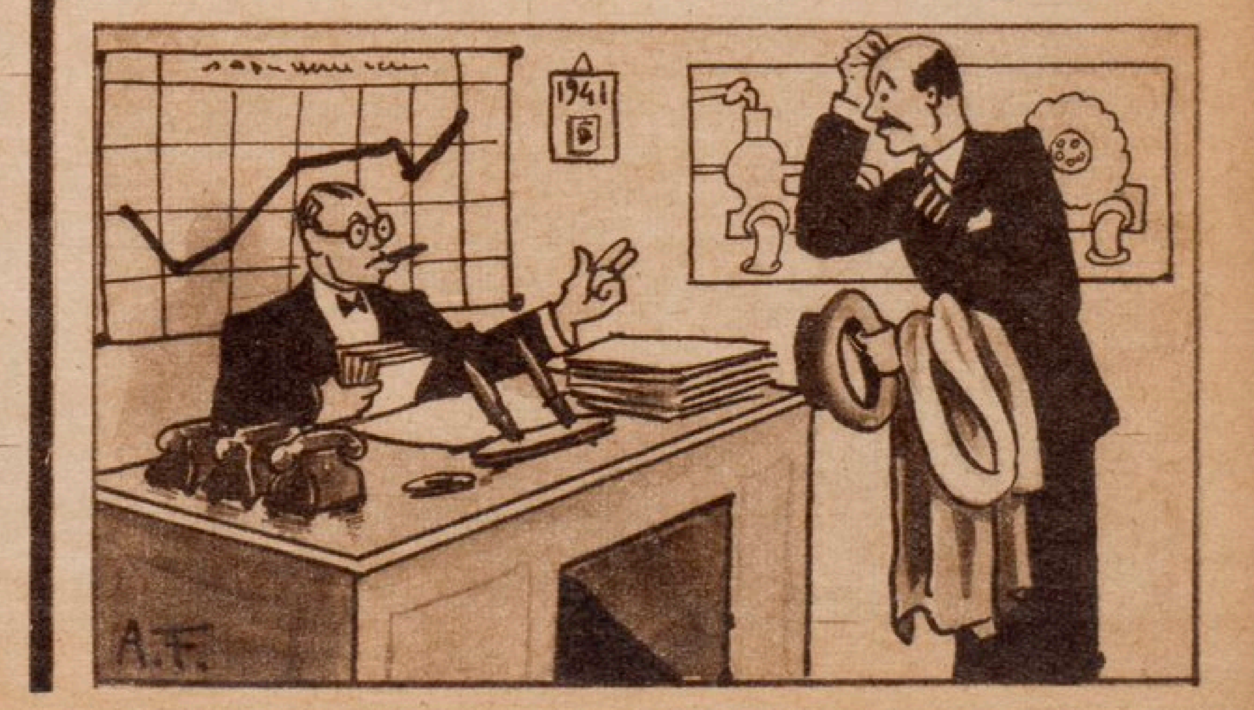
Je n'eus pas le temps de m'évanouir, parce que Pradier entrait en ce moment. Il s'assit à son bureau et me demanda, tout en décachetant une volumineuse correspondance:

— Parle, que puis-je faire pour toi? Tu veux acheter des moteurs? Je t'écoute.

A peine lui avais-je exposé le but de ma visite, il me regarda de ses yeux clairs qui auraient transformé un verre d'eau en un cylindre de glace et me dit:

— Mais n'était-il pas plus simple de m'écrire: « Cher ami, je te prie de bien vouloir me traduire cette lettre »?

(D'après « Pittigrilli »)





NOËL LIBANAIS

Jamais mois de décembre n'avait été plus triste, plus froid et plus neigeux que ce mois de décembre libanais de l'année 1917.

Sans être en guerre avec d'autres pays, le Liban fut cependant l'une des contrées les plus éprouvées du monde, pendant cette conflagration de 1914-1917.

Soumis à un régime de terreur, pillés et affamés, citadins, villageois et campagnards enduraient des souffrances et des privations sans précédent dans l'Histoire. Le tiers de la population avait péri, emporté par la faim ou la maladie. Seuls, quelques privilégiés du sort et de la fortune, quelques prévoyants et quelques spéculateurs vivaient à l'abri de la misère. Les autres, hâves et déguenillés, grelottant de froid, n'ayant plus le courage ou l'énergie nécessaires pour réagir, se traînaient, épaves en dérive, le long des routes ou à travers les forêts, arrachant les racines et les écorces des arbres, pour s'en nourrir et prolonger ainsi, d'un jour ou d'une nuit, une vie à laquelle ils n'avaient plus la force de s'accrocher. A l'intérieur des maisons aux murs branlants, aux toits crevés, des vieillards, des femmes, des enfants, figés dans une immobilité fataliste, attendaient paisiblement l'heure marquée par le destin. Ce peuple essentiellement gai et pieux ne riait plus, ne chantait plus, ne priait plus.

* * *

Dans ce hameau isolé, coincé au fond d'une profonde vallée, au pied du Sannine couvert de neige, aucune vie ne se manifestait, en ce soir du 24 décembre 1917. Seule la fumée qui s'échappait des toitures de quelques cabanes laissait deviner que, derrière les portes closes, tous n'étaient pas encore morts. La chapelle du petit village demeurait fermée. Aucun de ces montagnards maronites, autrefois si robustes, n'était plus tenté de manifester la force de ses muscles en faisant carillonner la vieille cloche. D'ailleurs, comme tous les habitants du hameau, cette cloche n'était plus, elle aussi, qu'un souvenir, qu'une image vague de ce qu'elle fut autrefois. Elle était fêlée et ne rendait plus qu'un son rauque. Et c'est pour cela que les villageois n'y touchaient plus et préféraient la voir à jamais silencieuse.

Quant au curé de la minuscule paroisse, il avait été terrassé par une pneumonie contractée au cours de ses visites aux malades. Enfin, dans le réduit attenant à la chapelle et qui lui servait de sacristie, il ne restait plus rien : ni cierges, ni hosties, ni huile, ni vin. A quoi bon se rendre dans une chapelle qui n'avait plus rien d'une chapelle, dont le curé était mort et la cloche fêlée !

En ce Noël de 1917, on priera chez soi — ou on ne priera point !

Quant au festin traditionnel, qui faisait jadis la joie des grands et des petits, quant aux cadeaux que les enfants attendaient du Petit Jésus — Tifl Yassou — il ne pouvait en être question. On apaisera sa faim en avalant des fruits de chêne cuits dans la cheminée, comme on apaisera l'impatience des gosses en leur faisant croire que le Petit Jésus, arrêté par les bourrasques et les vents furieux, ne pourra pas traverser les routes obstruées par la neige et arriver au village.

Et la nuit tombe, étendant sur le hameau son voile plus sombre que jamais, voile qui n'est peut-être qu'un linceul, car plusieurs des habitants ne se réveilleront sans doute plus, le lendemain, et iront rejoindre ceux qui les ont déjà précédés dans la tombe.

Mais soudain, un tintement déchire le silence. Puis un autre, puis un troisième...

La cloche ! Oui, c'est bien elle, la cloche fêlée, qui tinte, qui carillonne, puis sonne à toute volée ! Pareille au hurlement du loup, sa voix s'élance dans les nues, plane sur la vallée, retombe sur le village, pénètre dans chaque cabane et semble crier aux morts-vivants qui s'y sont terrés : « Debout, les fils de la montagne ! Accourez ! On fêtera, ce soir ! On mangera et on dansera, ce soir ! On priera, ce soir ! »

Les portes s'ouvrent. Tels des spectres sortant de l'ombre, ou des fantômes rôdant autour d'un cimetière, les villageois se hasardent hors de leurs demeures. Ils écoutent la voix d'airain qui emplit l'air. Ils s'appellent les uns les autres. Ils se cherchent dans l'obscurité ! Bientôt, des torches s'allument, des groupes se forment et, automatiquement, comme des hallucinés, les gens du village se dirigent vers la chapelle.

O prodige ! La porte est grande ouverte. L'intérieur de la maison de prière est illuminé. Sur l'autel, des cierges — des cierges neufs et innombrables — brûlent. La fumée de l'encens monte en spirale et parfume le lieu saint. Et la cloche fêlée sonne, sonne...

L'un après l'autre, les villageois passent le seuil de la petite église. Ils trempent leurs doigts dans le bénitier, font la génuflexion rituelle et s'avancent.

Qui donc vient d'accomplir ce miracle ?

Ils regardent : un homme est là, dans le coin, à droite de l'autel, tirant de toute la force de ses bras sur la corde qui, à travers une étroite ouverture pratiquée dans le toit, retombe du clocher.

Et c'est lui qui vient de lancer au village cet appel nocturne au réveillon de Noël. On le considère à la lumière des bougies. Soudain, quelqu'un s'écrie :

— Milad !

Et ce nom passe de bouche en bouche :

— Milad ! Milad !

Les vieux se remémorent. Les jeunes se rappellent certain récit tant de fois répété par leurs aînés.

Et la cloche fêlée sonne, sonne...

Tout le village est maintenant là, groupé au pied du sanctuaire, à genoux, priant, pleurant de joie. Les deux paires de cymbales, seuls instruments de musique dont disposait le défunt curé, retirées de la sacristie où elles gisaient depuis des mois, silencieuses comme la cloche, tournoient vertigineusement entre les mains expertes de deux paysans graves et solennels.

Et la cloche fêlée sonne, sonne...

Au milieu de ce vacarme, un hymne s'élève, et le village entier chante : « Gloire à Dieu dans le cieux ! »

* * *

Et l'étranger qui venait de réaliser cette résurrection s'arrête de sonner la cloche et parle :

— Mes chers compatriotes, vous m'avez reconnu. Je suis bien celui que vous venez de nommer : Milad, l'orphelin Milad, le déshérité du sort qui, seul, pauvre, sans ressources, fut adopté par vous tous et devint le pupille du village. Jusqu'à l'âge de quinze ans, quoique n'ayant pas de famille, je trouvai en chacun des hommes du village un père, et en chacune de ses femmes une mère. Sans foyer, j'en trouvai un sous chacun de vos toits. Je vécus de la charité publique. Malade et impotent, je fus soigné par vous. Voulant tenter ma fortune au loin, je fis part au curé de ma décision de partir. Discrètement, il me procura l'argent nécessaire et me prépara de ses mains les bagages indispensables à l'émigré. Je partis, il y a de cela vingt ans. Oui, vingt ans de lutte, de peine, de travail, de succès. Devenu riche, sans femme, sans enfants, c'est à vous tous que je pensais : vous, ma famille, vous qui tenez lieu, pour moi, de père, de mère, de frères et d'enfants. Au moment où je me disposais à rentrer au pays, la guerre éclata. Des nouvelles inquiétantes nous parvinrent, là-bas, en Amérique : nos montagnards, disait-on, meurent de faim. Je n'eus plus qu'un désir : revenir malgré la guerre, malgré les frontières fermées, malgré les fatigues ; revenir avec la fortune que j'ai amassée pour vous. Me voici. Ne me demandez pas comment j'ai pu traverser les mers et les continents, surmonter les difficultés. Il vous suffit de savoir que je suis là, que je suis riche, que j'ai fait transporter et cacher en lieu sûr, dans une grotte de notre vallée sauvage, assez de vivres pour nourrir tout le village, assez de vêtements pour l'habiller pendant toute la durée de la guerre. Personne n'aura plus faim. Personne n'aura plus froid. La joie reviendra dans tous les foyers. Et ma fête, demain — car n'oubliez pas que je m'appelle « Milad » — sera la fête du village !

* * *

Milad — qui veut dire en arabe « Noël » — s'était acquitté de sa dette.

Ce soir-là, dans la petite chapelle que Milad avait, pendant les nuits précédentes, ornée et embellie, les fidèles prièrent sans curé. A la lumière des torches, ils se rendirent ensuite à la grotte miraculeuse où l'orphelin reconnaissant avait amassé, on ne sut jamais comment, tout ce qui pouvait être utile et nécessaire à la vie. Il n'avait rien oublié. Les enfants eux-mêmes eurent leurs cadeaux et leurs jouets. Et ce Noël de 1917 fut le plus gai, le plus bruyant, le plus heureux que le petit village eût connu.

* * *

Sur la place de l'église, à l'ombre du vieux chêne centenaire, les réunions dominicales reprirent. Un jeune prêtre, nouvellement sorti du séminaire, remplaça le vieux curé, sur la tombe de qui on plaça une plaque en marbre. Le nouveau venu était presque un savant : tous les enfants du village sauront lire et écrire.

Milad voulut faire enlever la cloche fêlée, au son rauque, et la remplacer par une autre, toute neuve. Mais il reçut une délégation des doyens du village qui le supplièrent de n'en rien faire :

— Cette cloche, expliquèrent-ils, est un porte-bonheur. Nous autres, vieux montagnards qui n'avons pas voyagé, nous gardons toujours au fond du cœur un peu de superstition. Nous demeurons attachés aux vieilles choses du village. Cette cloche nous annonça ton retour, ô Milad, et sonna notre délivrance. Nous voulons la conserver, toute fêlée qu'elle soit !

Milad n'insista pas. Et jusqu'à ce jour, les échos de la vallée continuent de répercuter les sons enroués et les carillons saccadés de la vieille cloche fêlée qui, dans son clocher dominant le hameau, tous les jours, sonne, sonne, sonne...

HABIB JAMATI

HI ! CHANGE-MOI DONC ÇA !

PEU M'IMPORTE D'ALLER VOIR L'ARBRE DE NOËL. SI PAPA NOËL A QUELQUE CHOSE A M'APPORTER QU'IL VIENNE ICI....

COMMENT FAITES VOUS POUR METTRE VOTRE BARBE DANS LE MASQUE A GAZ ?

NE POURRIEZ VOUS REMETTRE LA "PARTY" POUR LE 27 AU LIEU DU 26 ? NOUS SERONS TOUS MALADES LE LENDEMAIN DE NOËL.

ATTRAPE ÇA ! POUR CE QUE TU M'AS APPORTE L'ANNEE DERNIERE

Le Noël d'un enfant terrible...

MISHA


LANA TURNER
Metro-Goldwyn-Mayer Star
ESSAYEZ LE MAQUILLAGE EMPLOYE PAR LES STARS
Il existe une Harmonie de Couleurs (Poudre, Rouge, Rouge à lèvres, Pan-Cake Make-Up) créée par MAX FACTOR, Hollywood, qui s'adapte parfaitement à votre teint. Essayez un de ces ensembles, il vous fera beaucoup plus belle et plus séduisante que vous n'avez jamais rêvé de l'être.
LA POUDRE donne à votre visage un charme qui rehausse considérablement sa beauté.
LE ROUGE A LEVRES « TRU-COLOR » est le premier rouge à lèvres qu'on peut qualifier de parfait. Vos lèvres seront pareilles à celles des Stars.
LE ROUGE donne à vos joues une couleur chaude, naturelle et pleine de vie.
LE PAN-CAKE MAKE-UP est le miracle de Hollywood. Il vous donne une beauté nouvelle et un teint éclatant de jeunesse.
Max Factor
★ HOLLYWOOD
EN VENTE DANS TOUS LES MAGASINS AUX PRIX D'AVANT GUERRE.



Le bateau de pêche de Nieudenkerke oscillait de son mât court dans la purée de pois d'un brouillard de la mer du Nord, roulant sur la houle. Les deux hommes de la barque — le vieux Hendrik penché sur les toiles de la poupe, le jeune homme agrippé aux filets au-dessous — fouillaient le brouillard sans rien dire.

« Ils sont partis, dit le jeune Willem dans un soupir rauque. Je n'entends rien. » Le vieux, la main sur le timon, ne répondit pas. Willem serra les poings.

« Nous avons besoin d'un homme de confiance, qui connaisse les courants de la mer du Nord et le sens de la marée de Douvres, cracha-t-il, toujours dans ce souffle rauque et tendu, et il fallait que ce soit toi. » Ses yeux gris lançaient des éclairs. Toi. Un paquet de terre sans vie, à l'âme arrachée par les bombes. Mais ils sont assez sauvages et malins. Du poisson à manger, c'est du poisson qu'ils veulent. Et nous pêchons pour eux sous les yeux de la patrouille côtière. Deux dans un bateau, mais un seul marin. Dix litres de pétrole et un torchon pour voile. Rien de plus. Et chacun laisse une femme, un enfant sur terre qui l'enchaîne et l'empêche de s'enfuir. Tous, sauf le vieux Hendrik. Hendrik n'a personne. Mais Hendrik est leur plus vieux sujet d'amusement. Chacun sait que Hendrik n'est plus un homme, mais un paquet de terre de Hollande sans... »

Son monologue amer cessa. Ses poings se desserrèrent lentement. Le vieil homme affermit la voile en gigot de mouton, apprêta le timon. Et le bateau passait en fantôme dans le brouillard, à angle droit avec le détroit de Douvres, se levant et tombant sous la vague. La tête du jeune Willem se déplaçait rapidement en grands arcs de cercle, pour épier l'ennemi à travers le mur aveugle et blanc.

« L'émetteur de radio de Van Klaasen a été découvert hier, murmura-t-il. Son exécution devait avoir lieu aujourd'hui. Johan paya pour ses pigeons, contre le mur de l'église hier soir. C'est notre dernière chance maintenant. L'attaque est fixée à la semaine prochaine, mon vieux. J'ai les objectifs, la force de chaque escadrille de bombardiers, leurs heures de départ et leurs altitudes de vol. J'ai même les dépôts de munitions et les champs de départ. Tout, sur les plans qui sont dans ce tube. »

Il le brandit, le tube mince, étanche, attaché à une lanière alourdie. Il le brandit en avant, cherchant la camaraderie, la compassion, un mot de réconfort dans ce moment d'effort terrible. Mais le vieil homme ne fit que bouger le gouvernail. Une colère féroce s'empara de Willem. Mais pour un instant seulement. Lentement, il laissa tomber son bras, songeant à autre chose.

« Je ne verrai plus Brunelda, dit-il d'une voix monocorde. Sais-tu ce qu'ils lui feront quand je ne répondrai pas à l'appel à Nieudenkerke? Le sais-tu? » La pensée pencha sa tête en arrière quelques instants douloureux. « Brunelda sait. Et elle m'a dit quand même... » Il s'arrêta. La violence s'empara de lui. « Pourquoi dire ma torture à une masse de terre stupide? cria-t-il au vieux Hendrik. Amène-moi assez près d'Angleterre pour que ces plans puissent... »

Sa voix s'interrompit brusquement et sa tête bondit. Un clapotis s'écoulait d'une coque qui glissait invisible. Le poing de Willem serra le tube précieux. Il attendit, crispé et sans souffle, ses yeux brûlants contre le mur de vapeur. Le voici. Le langage guttural atteignit clairement ses oreilles. Des Allemands. L'une de leurs patrouilles rapides sur vedettes, impitoyables, meurtrières.

Il se tourna. « Nous serons découverts. Je nagerai d'ici. »

Le vieil homme secoua tête. « C'est encore trop loin », dit-il.

Les yeux de Willem cherchaient à droite et à gauche, pris dans une cage embrumée. « Le courant, crois-tu qu'il m'emmène sur la côte de Douvres? »

Le vieil homme acquiesça de la tête. Immédiatement Willem prit une rame de direction et y attacha le tube précieux. Hendrik l'observait; son visage ridé était un masque immuable.

« Qui, dit-il, qui prêtera attention à une épave rejetée sur la côte... Donne-moi le tube. »

« Imbécile. Crois-tu qu'un vieux paquet comme toi pourrait ramer? »

« Halte! » L'ordre jaillit comme un coup de revolver à travers la mer brumeuse qui s'éclaircissait. « Anhalten! ».

Willem s'embarrassait désespérément de la lanière. Il savait qu'il ne manquait plus qu'un instant pour glisser la rame dans la mer. Puis une ombre passa sur ses mains, lui fit lever la tête. Le regard du vieil homme était le même. Il se tenait dans le bateau qui oscillait, les épaules voûtées, les yeux morts et la barre du gouvernail enlevée, dans son poing noueux. Et juste avant que Willem entendît le bruit assourdissant des machines du bateau de garde, le vieux Hendrik parla fort, pour la dernière fois.

« Je veux m'échapper en Angleterre. Tu ne peux m'en empêcher, même si tu as ta femme à Nieudenkerke comme otage de ta liberté. » Sa voix se bassa au ton d'un soupir terne: « Tu comprends? Retourne à ta Brunelda. Il y aura du travail pour tes fils un jour. »

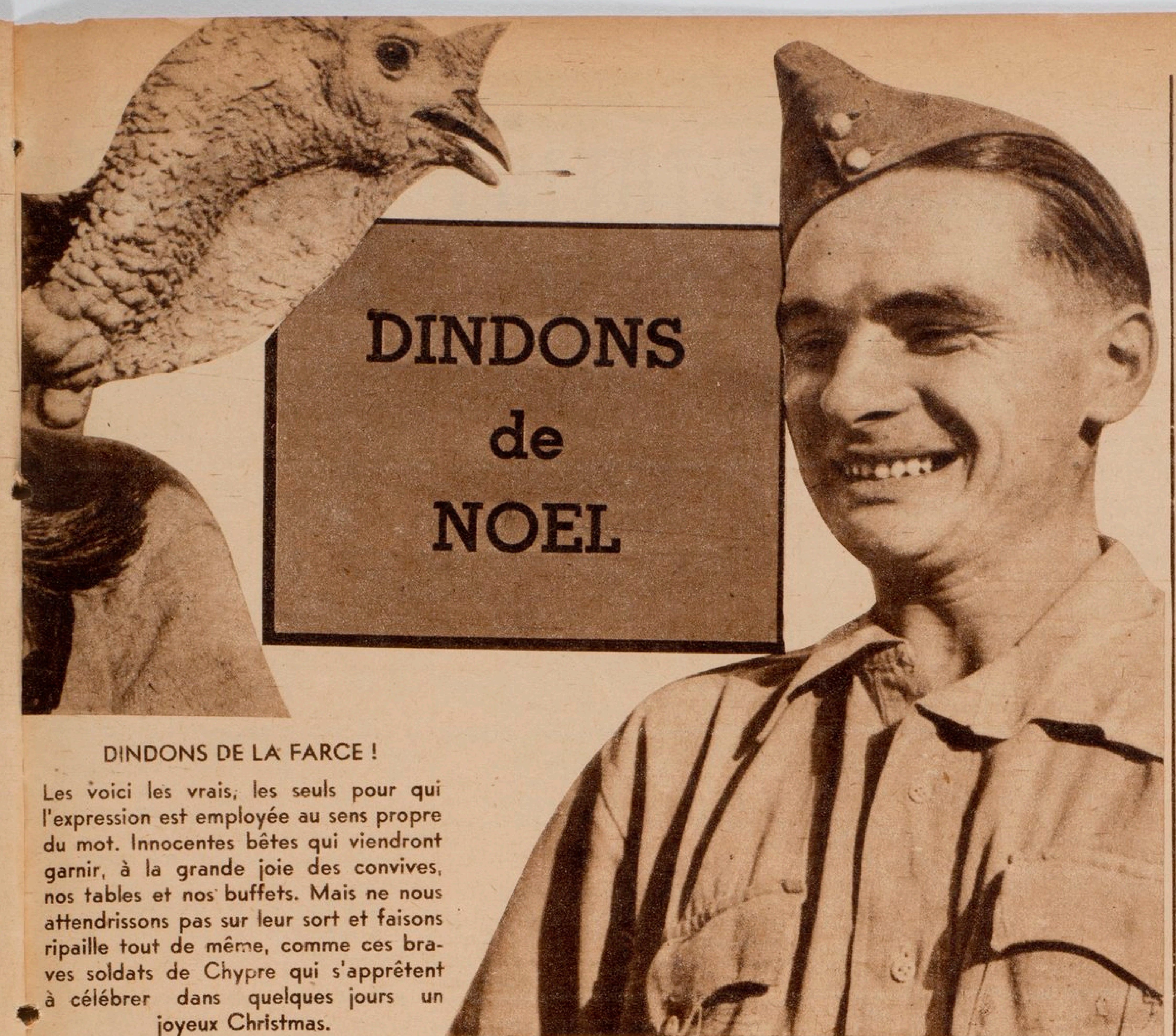
Sans crier garde, devant le bateau qui accourait, le vieil homme assomma le jeune homme d'un coup de timon sur la tête. Il tomba en arrière inanimé. Il ne se souvint de rien, jusqu'à ce qu'une rafale de mitrailleuse le rappelât à ses sens. Il se mit à genoux, étourdi, la tête sanglante, entendit un officier grogner: « Noch ein mal, Hans. » (L'on s'amuse en son temps! Pas maintenant.)

Willem jeta un coup d'œil. Le tireur sourit à l'idée d'une aussi belle occasion de chasse avant que la mitrailleuse ne crache à nouveau. Willem vit les jets de flammes qu'elle lançait dans la mer. Il les suivit. Il vit le vieil homme nageant au loin, sans regarder en arrière. Le vieux Hendrik nageait sans se presser, les bras levés et baissés régulièrement, lentement. Puis les jets d'écume levés l'atteignirent. L'eau montra des taches de sang. Mais ses bras continuèrent les mouvements un moment. Un mouvement, puis un second... Puis plus rien.

Willem put voir encore une seconde une ombre sans vie qui allait à la dérive sur une mer huileuse. Puis le brouillard l'ensevelit. Willem entendit le rire guttural du sous-lieutenant allemand.

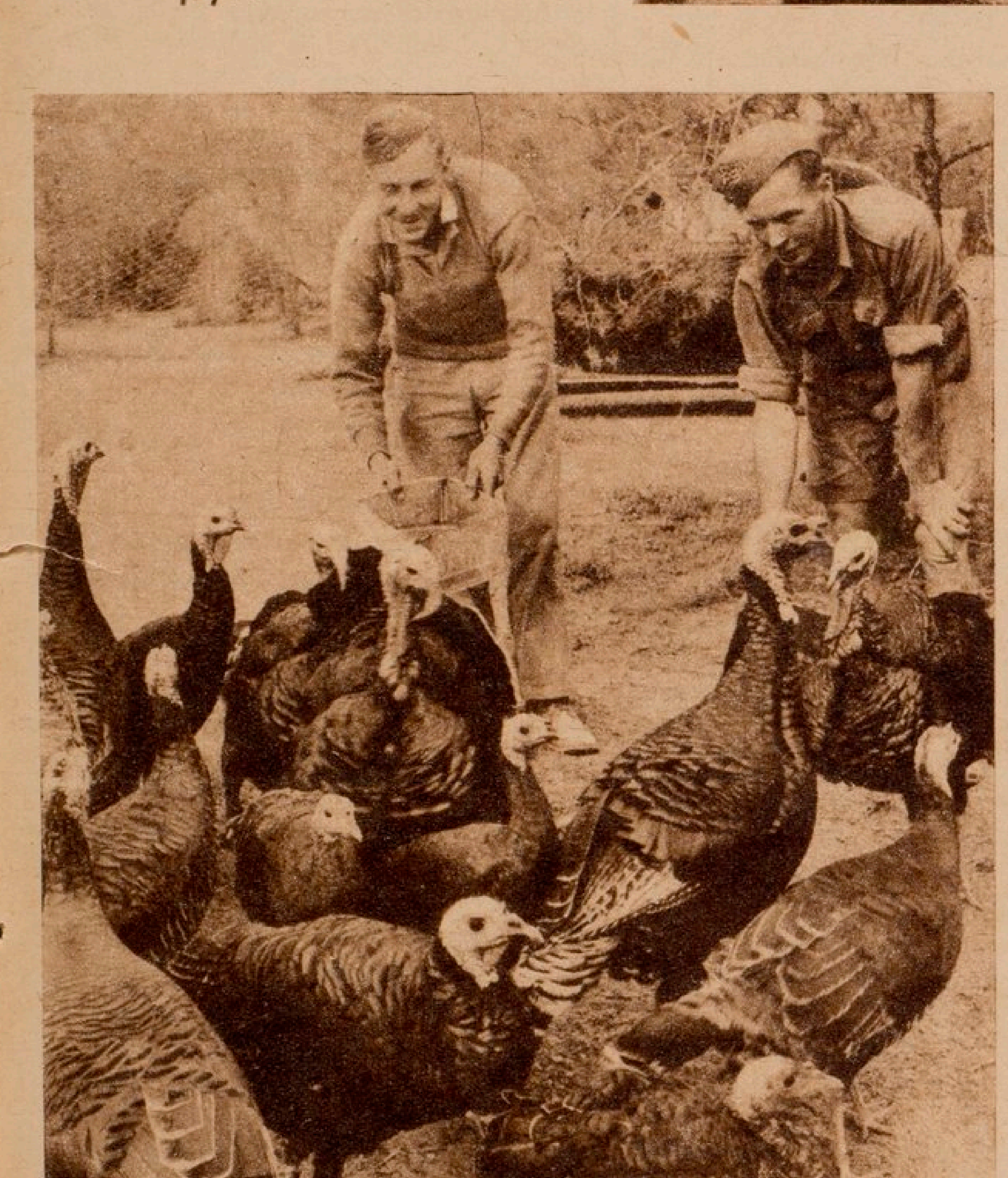
« S'échapper? Ja. Il sera jeté quelque part sur la côte de Douvres. Ils ont trop d'épaves de bateaux coulés sur la côte anglaise, pour prêter attention à une rame brisée ou une vergue pourrie. »

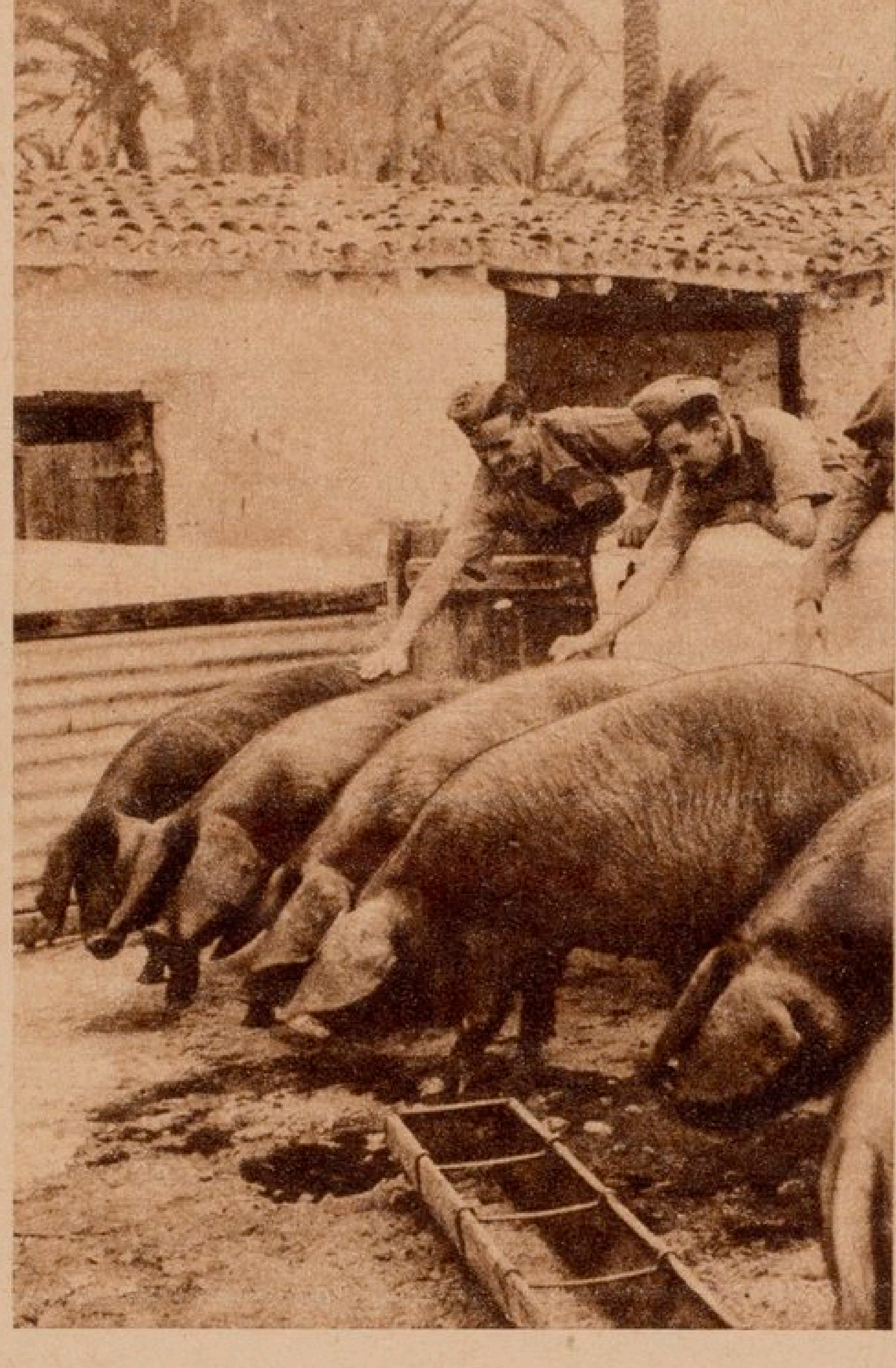
Le jeune Willem pencha la tête. Pour une raison étrange, il pensa à Brunelda quand il vit le timon sur les planches du bateau, à ses pieds. Mais avant de regarder, il savait que la lanière et le tube n'y seraient pas. Elle était attachée ailleurs, à un bois à la dérive, qui allait lentement vers la côte anglaise.



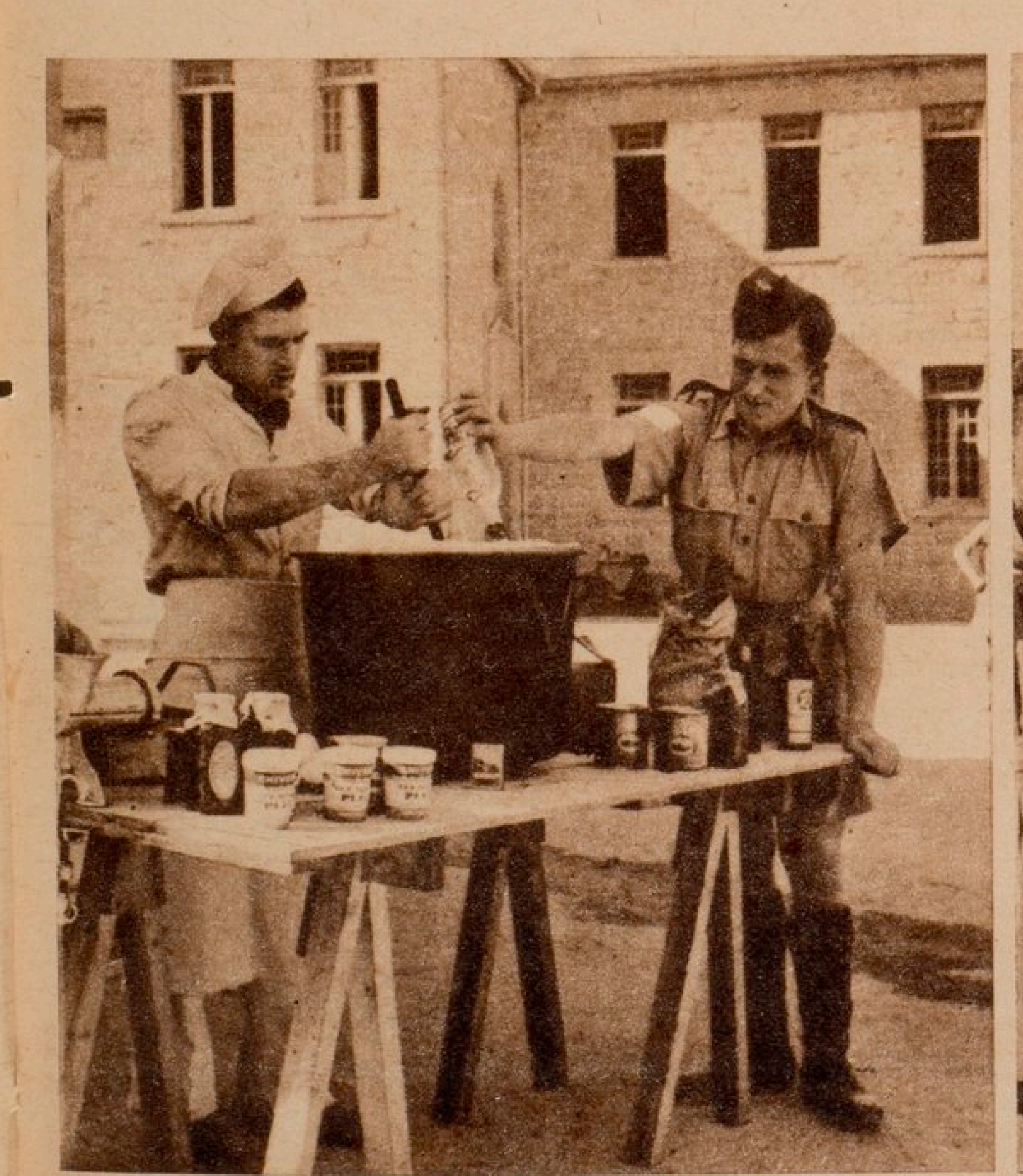
DINDONS DE LA FARCE !

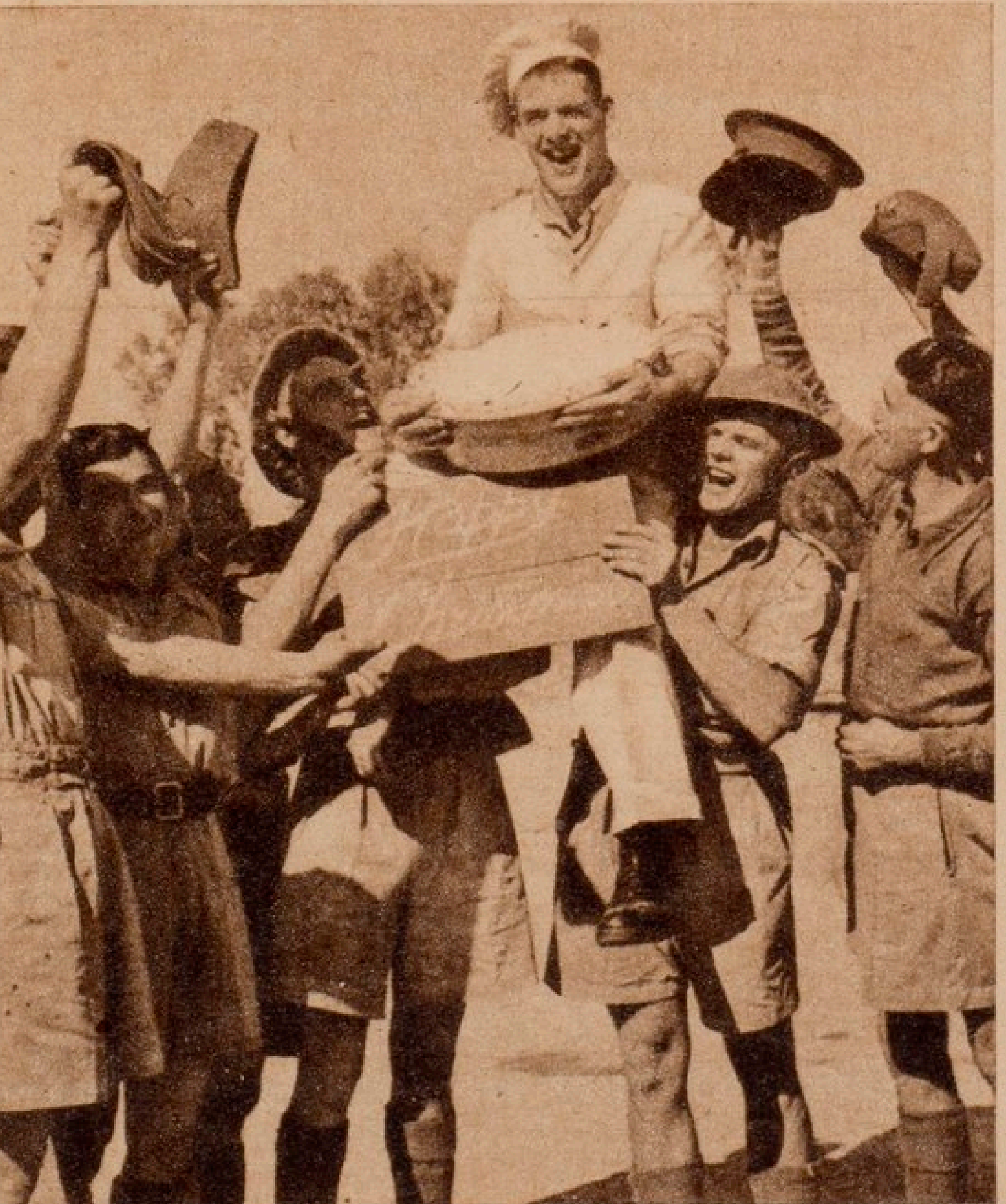
Les voici les vrais, les seuls pour qui l'expression est employée au sens propre du mot. Innocentes bêtes qui viendront garnir, à la grande joie des convives, nos tables et nos buffets. Mais ne nous attendrissons pas sur leur sort et faisons ripaille tout de même, comme ces braves soldats de Chypre qui s'apprêtent à célébrer dans quelques jours un joyeux Christmas.



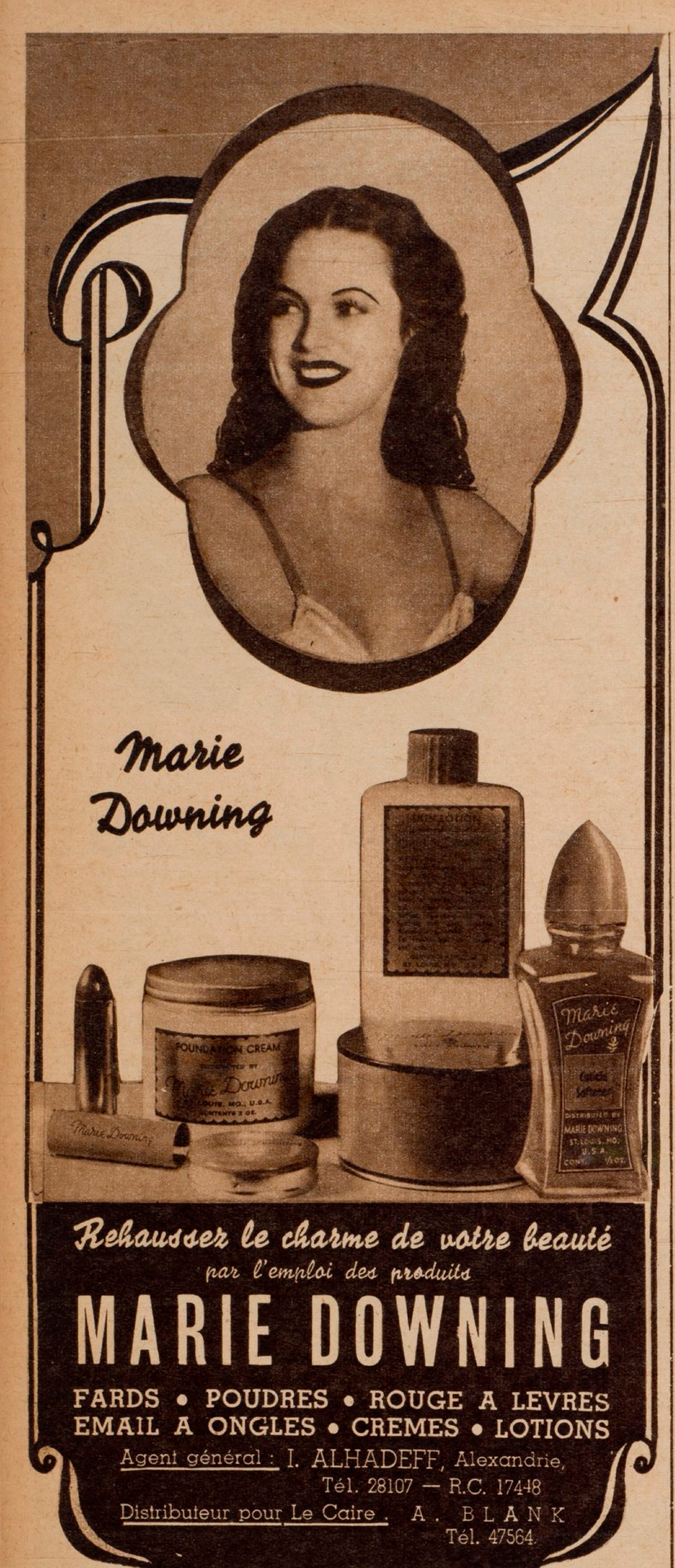


A Chypre, une garnison britannique, attentive et vigilante, se garde prête pour toute attaque-surprise de la part de l'ennemi. En attendant, officiers et soldats se préparent à fêter joyeusement Noël. Au-dessus (à gauche), dindes et dindonneaux profitent de leurs derniers jours de liberté. A droite, des porcs bien gras, en rangs serrés, provoquent l'amusement des soldats.





A gauche, l'apprêt des puddings et autres pâtisseries demande autant de science que d'adresse. A droite, le cordon bleu de la troupe est porté en triomphe par ses camarades.





UN CONTE POLICIER

LA RECONSTITUTION DU CRIME

En pénétrant dans son cabinet de toilette, le vieux David Kinlan pouvait encore entendre les applaudissements frénétiques de la foule venue au théâtre spécialement pour le voir. La maîtrise avec laquelle il jouait les rôles les plus divers et les plus difficiles lui avait, depuis plus de vingt ans, acquis une popularité immense.

Avec un « ouf » de soulagement, il s'assit devant sa coiffeuse et s'empara d'un journal qu'il parcourut pendant que son valet le démaquillait. Tout d'un coup, il eut un haut-le-corps et s'écria avec horreur : « Mon Dieu !... Mon Dieu !... Pauvre Charles !... Pauvre vieux Charles !... »

Il se retourna vers son valet :

— As-tu lu ça, Deacon ? Ah ! c'est terrible ! Mon ami, mon meilleur ami... Sir Charles Croft... assassiné hier soir...

— Ah ! Monsieur ! Quelle horreur, Monsieur ! bégaya Deacon, ne sachant que dire.

— Apportez-moi une boisson, quelque chose de fort, continua le vieil acteur d'une voix tremblante, et faites vite.

Le valet disparut et David relut de nouveau le journal. « Ah ! cela ne peut pas être vrai, mâchonna-t-il... Charlie n'avait pas un seul ennemi.... » C'était pourtant vrai. Le quotidien l'annonçait assez clairement... « Sir Charles Croft, le millionnaire bien connu, fut trouvé mort, ce matin, dans sa résidence de Raveland. Les détails nous manquent, mais nous pouvons affirmer que, jusqu'à présent, le mystère du crime ne fut point éclairci. »

David avala d'un trait le verre que lui tendait Deacon et congédia celui-ci.

— Je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.

Oui, ne serait-ce que pour un quart d'heure, il *devait* rester seul. Pauvre vieux Charles !... L'image de Croft surgit plus vivante que jamais dans la mémoire de David.

Il lui semblait entendre la voix chaude de son ami, revoir ses yeux francs, son sourire accueillant... Et cet homme était à présent mort... assassiné... dans sa villa de Raveland, dans ce merveilleux coin de terre dont il était si fier... Pauvre vieux Charles ! Il se remémora l'époque heureuse où ils allaient ensemble à l'Université, puis leurs débuts dans le monde des affaires: David s'était lancé dans le théâtre, Croft avait fondé la gigantesque Agence Africaine. Leur amitié est demeurée intacte dans les bons comme dans les mauvais jours. Le mariage de Croft avec Jenny (celle-ci préférant Croft et David lui disait qu'elle avait bon goût) ne diminua nullement l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Dieu merci... cette peine sera épargnée à Jenny. Elle est morte elle-même, il y a quatre ou cinq ans, laissant au monde la petite Jessica, vivante image de sa mère... Jessica !... Bon Dieu !... Que faisait-il là tandis que Jessica était seule à Raveland ? Elle attendait sans doute son arrivée d'un moment à l'autre... et lui traînait là, à moitié hébété...

Il regarda la photo de Jessica placée sur son bureau. C'était déjà une jeune fille de vingt ans fraîche et jolie... Il se leva d'un bond et s'habilla en quatrième vitesse. En retournant vers la coiffeuse, ses yeux tombèrent sur la dernière ligne du paragraphe : « Le mystère du crime ne fut point éclairci ».

— Par Dieu, Charles, murmura-t-il... Par Dieu... nous découvrirons le misérable.

Le lendemain matin, David était auprès de sa filleule Jessica, dans la villa de Raveland. La jeune fille, calme, les yeux secs, lui relata les détails de la récente tragédie.

— Mais nous saurons qui l'a fait, conclut-elle d'une voix haineuse.

David la fixa longuement, étonné de voir comment la petite fille de la veille a cédé la place à la jeune fille volontaire et déterminée d'aujourd'hui.

— Sûrement, approuva le vieux parrain.

Ils étaient seuls. Les invités avaient quitté la maison après avoir été soigneusement interrogés par la police.

— Mais n'y a-t-il absolument aucune solution ? demanda-t-il.

— Aucune...

Les yeux sombres lancèrent des éclairs.

« ...Mais nous trouverons la solution un de ces jours. Oui, nous la trouverons, j'en suis sûre... Je ne serais en paix que lorsqu'on découvrira l'assassin...

On tapa à la porte. Un domestique apparut:

— Encore la police, Mademoiselle, annonça-t-il.

— Faites entrer.

Deux hommes pénétrèrent dans la pièce.

— Je regrette de vous déranger, Mademoiselle, dit l'un d'eux, habillé en inspecteur. Je vous présente le détective Jones, de Scotland Yard. Nous avons besoin de son concours. Ce crime nous dépasse.

Le détective demanda :

— Me permettez-vous de vous poser quelques questions, Mademoiselle ?

Et il jeta un regard dans la direction de Kinlan.

— Je suis à votre disposition, dit-elle. Ce monsieur est le meilleur ami de mon père. Rien ne doit lui être caché.

— Très bien.

Il ouvrit son cahier de notes.

— L'inspecteur m'a donné quelques détails concernant cette affaire. Apparemment, personne n'a pu pénétrer cette maison durant la nuit du crime. Les portes et les fenêtres étaient demeurées fermées. Pas de trace de pas aux alentours du jardin...

— Rien, coupa l'inspecteur. Je fus appelé hier par téléphone à six heures du matin et suis arrivé en bicyclette à 6 heures 20. Rien n'avait été touché. J'ai tout examiné. Personne venant du dehors n'a pénétré dans la villa, j'en suis sûr.

— Très bien, inspecteur, dit le détective. Et maintenant, Mademoiselle, voulez-vous avoir l'amabilité de nous raconter tout ce que vous savez au sujet de cette affaire ?

— Je fus réveillée, hier matin, un peu avant six heures par la femme de chambre. Elle paraissait bouleversée et balbutiait des mots incompréhensibles. Elle me tira derrière elle, dans la bibliothèque. Là était assis mon pauvre père, la tête appuyée contre le bord de son bureau de travail. Une affreuse blessure ensanglantait l'arrière de son cou. Par terre traînait un revolver...

— Je vous l'ai montré, Monsieur Jones, dit l'inspecteur.

— C'était le revolver de mon père, celui qu'il gardait dans le tiroir du bureau.

— Une balle en avait été tirée... et c'est précisément celle qui a tué la victime, interrompit de nouveau l'inspecteur. Nous l'avons trouvée le lendemain du crime.

Le détective regarda son cahier de notes.

— Le docteur a établi l'impossibilité d'un suicide... remarqua-t-il. Continuez, Mademoiselle.

— Je téléphonai alors à Docteur Merritt et à la police.

— Avez-vous, en arrivant, trouvé la bibliothèque éclairée ?

— Oui, les persiennes étaient fermées et la femme de chambre m'a dit avoir elle-même tourné le commutateur électrique.

— Aucune trace de lutte ?

— Aucune.

— Votre père n'avait-il pas d'ennemis ?

— Je ne lui en connais point.

— Et les domestiques ? Ne s'était-il jamais disputé avec l'un d'entre eux ?

— Tous l'adoraient, répondit-elle avec émotion.

— Hum ! Ceci diminue le nombre des suspects... Mais enfin, on ne sait jamais... Et maintenant, dites-moi, Mademoiselle, y avait-il des étrangers dans la maison, le soir du meurtre ?

— Oui, Monsieur, quatre personnes.

— Des amis de la famille ?

— Oui, Monsieur... Mais aucun d'eux n'a pu...

— Nous verrons cela. Je vous prie, en tout cas, de me dire tout ce que vous savez à leur sujet.

— Je les ai tous interrogés, Mr Jones, interrompit l'inspecteur. Ils ne se doutaient de rien et furent terriblement choqués en apprenant par moi la mauvaise nouvelle. Ils avaient l'air innocents.

— C'est très bien.

Il se retourna vers Mademoiselle Croft :

— Et alors ?

— Il y avait Mrs Windrum, commença la jeune fille.

David Kinlan sourcilla involontairement. Il n'aimait pas cette femme...

— Mrs Windrum ? demanda le détective. Qui est-ce ?

— C'est une veuve... une dame bien connue de la société.

— Etait-elle, excusez mon indiscrétion, était-elle une amie intime de Monsieur Charles ?

— Mon père la connaissait depuis un certain temps, répondit la jeune fille d'un ton gêné. Elle est venue vendredi avec son père. Mr Edgard Bamfield, pour passer le week-end avec nous.

Kinlan admira l'art avec lequel la jeune fille s'esquiva d'une réponse qui aurait pu porter atteinte à la réputation du défunt. Si Charles avait eu certaines faiblesses, il était inutile de les dévoiler publiquement. Mrs Windrum avait d'ailleurs tout intérêt à conserver la vie de son amant... Une fois mort, que pouvait-elle tirer de lui ?

Le détective poursuivit son interrogatoire :

— Qui donc est Mr Bamfield ?

— L'associé de mon père. Il se rattacha à l'Agence Africaine il y a plus d'un an.

Kinlan avait plusieurs fois recontré Bamfield. Cette homme, malgré toute sa cordialité affectée, lui avait déplu. Mais ce ne pouvait être le meurtrier. Etant membre de l'Agence Africaine, il avait tout intérêt à conserver la vie du fondateur de cette association... Croft mort, les titres ne tarderont pas à baisser de valeur....

— Etaient-ils en bons termes ? s'enquit le détective.

— J'en suis sûre. Lorsque mon père partit pour l'Afrique du Sud, Bamfield le remplaça au travail.

— Quand donc Sir Charles est-il rentré ?

— Il y a plus d'un mois.

— Quels sont les autres invités ?

— Mr Armytage et Colonel Prampton.

— Que savez-vous à leur sujet ?

— Colonel Prampton est un vieil ami de mon père. Il s'est retiré de l'armée il y a bien longtemps. Il vient souvent nous voir.

David connaissait bien Prampton. Il l'avait toujours trouvé sans scrupules, mais sa vive amitié pour Croft éloignait de lui tout soupçon de culpabilité.

— Et Mr Armytage ?

Les joues de la jeune fille s'empourprèrent légèrement.

— Mr Armytage est le fils de Sir Edward Armytage, membre du Parlement. Mon père fit sa connaissance à Ascot et l'invita pour le week-end.

— Ne l'aviez-vous jamais rencontré auparavant ?

— Si. Je le connaissais depuis quelque temps.

— C'est un homme jeune, je suppose.

— 27 ans.

— Vous ne pensez pas qu'il ait pu...

— Oh ! non... Ceci est impossible ! s'écria-t-elle impulsivement.

— Est-il riche ? demanda le détective.

— Pas pour le moment...

Elle rougit de nouveau.

(*Lire la suite en page 24*)

A l'occasion des Fêtes,
4 SPECTACLES PAR JOUR :
10h30 a.m., 3h15, 6h30 & 9h30 p.m.

UN GALA COMIQUE POUR LES FETES

UNIVERSAL PICTURES présente

BUD ABBOTT ✦ LOU COSTELLO
DICK POWELL
THE ANDREW SISTERS

dans

"IN THE NAVY"

FANTAISISTE! DESOPILANT! Une croisière de joie avec la flotte de l'humour!

DU LUNDI 22 AU DIMANCHE 28 DECEMBRE AU CINEMA **ROYAL**

Rue Ibrahim Pacha — LE CAIRE — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

AU PROGRAMME
UNIVERSAL NEWS
Arrivé par avion
•
WAR PICTORIAL NEWS
Le journal filmé de la guerre

Ne manquez pas de voir ce film !

WARNER BROS. présente

GARY COOPER
JOAN LESLIE

dans

SERGEANT YORK

LE CLOU DE LA SAISON !

Hâtez-vous au Cinéma

METROPOLE

Rue Fouad 1er — LE CAIRE — Tél. 58391 — R.C. 7374

AU PROGRAMME
WAR PICTORIAL NEWS
Arrivé par avion

A l'occasion des Fêtes : 4 SPECTACLES PAR JOUR à 10 h. 30 a.m. 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.



« ...Je n'ai pas le droit de discuter des affaires privées de Mr Armytage, mais je suis sûre qu'il est prêt à répondre lui-même à toutes les questions que vous voudriez lui poser.

Le détective se leva.

— Merci bien, Mademoiselle. Et maintenant, voulez-vous nous conduire au cabinet de travail de votre père ?

Les trois hommes suivirent la jeune fille au deuxième étage de la villa. Le détective demanda, en pénétrant dans la chambre du crime :

— A quelle heure avez-vous vu votre père pour la dernière fois, Mademoiselle Croft ?

— A 11 heures. Il remonta ensuite dans son bureau comme d'habitude... J'accompagnai Mrs Windrum jusqu'à sa chambre et allai me coucher.

— Et les messieurs ?

— Mr Bamfield et Colonel Prampton jouaient au billard. Mr Armytage se promenait au jardin.

— C'est exact, affirma l'inspecteur. Mr Armytage m'a dit qu'il s'était promené à l'air frais jusqu'à 11 heures 45', puis était monté directement se coucher. Ceci est appuyé par la déposition du valet de chambre qui a fermé la porte derrière lui. Les deux autres messieurs jouèrent au billard jusqu'à minuit dix. Après quoi, ils se dirigèrent vers leurs chambres respectives. Le valet éteignit les lumières du premier étage à 12 heures 15'. Il ne remarqua rien de suspect.

— Le cadavre fut retrouvé vers les 6 heures du matin. A quelle heure eut lieu le décès ? demanda Kinlan.

— Vers 1 ou 2 heures du matin, d'après le docteur, répondit l'inspecteur.

Ils pénétrèrent dans la pièce. Rien n'y avait été touché.

— Le revolver fut trouvé là, derrière le bureau, dit l'inspecteur.

Le détective ouvrit le premier tiroir du bureau.

— C'est là que mon père mettait de coutume son revolver, expliqua la jeune fille. Il avait l'habitude de fermer ce tiroir à clef.

Le détective s'empara du papier buvard placé devant le défunt. L'étalant en face du miroir, il put déchiffrer ces quelques mots :

29 *Juin*
Charles Croft
Porteur...
Mille livres
1.000 *Charles Croft.*

— Hum ! fit le détective... 29 juin, c'est le jour du crime... Un chèque de mille livres... ce n'est pas peu. Votre père aurait-il pu retirer une somme pareille pour son usage personnel ?

— Non, je ne le pense pas.

— A quelle heure l'ancien buvard fut-il remplacé par celui-ci ?

— Je vais me renseigner auprès de la femme de chambre.

— Vers neuf heures du soir, comme d'habitude, avait répondu la servante au détective qui la questionnait.

— Sir Charles a donc écrit ce chèque après 11 heures, conclut ce dernier. Si seulement nous arrivions à apprendre à qui il était destiné...

Puis, soudain :

— Où sont les clefs du bureau ? demanda-t-il.

— Les voici, Mr Jones, répondit l'inspecteur. Je les ai retirées de la poche même de la victime.

Le détective s'en empara et ouvrit l'un des tiroirs. Ses yeux tombèrent sur le cahier de chèques. Il l'ouvrit à la dernière page noircie et lut tout haut : « Personnel... 1.000 livres... »

— Ceci ne nous avance en rien... Mais c'est curieux : Sir Charles a dû enfermer son cahier de chèques et remettre les clefs tranquillement dans sa poche, après avoir écrit le chèque. Notre assassin doit être très habile...

— Nous le découvrirons quand même, mâchonna Kinlan entre ses dents, en regardant la pauvre Jessica dans les yeux.

Le soir, il téléphona à la banque : « Non, Monsieur, personne n'a retiré le chèque », lui répondit-on. « Et personne ne sera assez bête pour le retirer dorénavant », se dit-il en prenant, quelques heures plus tard, le train de Londres.

* * *

Le meurtre de Sir Charles Croft fit au début grande sensation. Puis, l'absence d'une clef révélatrice l'avait petit à petit relégué dans le domaine de l'oubli. Scotland Yard avouait son impuissance... et la police locale classa l'affaire dans le dossier des « crimes insondables ».

Seuls, David Kinlan et Jessica n'avaient pas jeté les armes.

— J'espère réussir cette fois-ci, dit le premier à la jeune fille en descendant du train qui le ramenait de Londres. Sont-ils tous arrivés ?

— Oui, tous, répondit-elle.

— Ne leur avez-vous rien expliqué ?

Elle hocha la tête négativement.

— Que leur avez-vous écrit ? demanda-t-il en montant dans la voiture de la jeune fille.

— Que j'avais besoin d'eux pour une affaire ayant trait à l'assassinat de mon père... N'est-ce point ce que vous m'aviez demandé de faire ?

— Et le détective ?

— Lui aussi est arrivé. Je lui ai transmis votre message.

* * *

Un quart d'heure plus tard, Jessica, émouvante dans sa robe de satin noir, pénétra dans la salle à manger où l'attendaient ses invités. Ils étaient tous là : Mrs Windrum, Edgard Bamfield, son frère, Colonel Prampton et le jeune Armytage. L'un de ces quatre était certainement l'assassin. Elle regarda Armytage en rentrant et lui sourit tendrement. « Ah ! ce ne peut sûrement pas être lui », murmura-t-elle tout bas.

A la fin d'un dîner des plus embarrassants, Jessica pria ses invités de l'accompagner au deuxième étage. Ils la suivirent en hâte, curieux de savoir enfin la raison pour laquelle ils furent conviés à Raveland. Elle les introduisit dans une large chambre tapissée de livres et meublée par d'énormes fauteuils en cuir. Un grand bureau, garni d'une lampe éteinte, était placé en face de la porte.

— Dieu ! s'éclama tout d'un coup le colonel Prampton, exprimant l'étonnement général. Mais ce doit être...

— Oui, répondit froidement Jessica, c'est là que mon pauvre père fut assassiné.

Mrs Windrum pâlit :

— Mais, ma chère, c'est affreux, c'est...

— Voulez-vous vous asseoir ? dit Jessica calmement. Vous serez bien gentils de me tenir compagnie pour ce soir. Je pense que certaines choses vont nous révéler l'identité du meurtrier.

— Quoi ! allons-nous voir apparaître des fantômes ? grommela le vieux Prampton.

— Ah ! pourvu que non, gémit Mrs Windrum. Je ne pourrai le supporter...

— Quelle bêtise ! Les fantômes n'existent pas. Dites, Mademoiselle Croft, que nous voulez-vous ?

Elle ne répondit pas. Tous les présents paraissaient nerveux.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans cette pièce ? demanda timidement Armytage.

Jessica mit un doigt sur la bouche :

— Silence, s'il vous plaît...

— Ceci est enfantin ! s'écria Bamfield. Si c'est tout ce pour lequel vous nous avez fait venir...

Il s'arrêta net. L'électricité venait tout d'un coup de s'éteindre.

— Mon Dieu ! s'exclama Prampton. Il ne manquait plus que cela...

Quelques secondes plus tard, une faible lumière, éclairant tout d'un coup le coin où se trouvait le bureau, effraya les convives autant que la subite obscurité l'avait fait auparavant. Tous avaient les nerfs tendus, la respiration lourde... Ils fixaient le bureau, fascinés par la lumière, attendant...

— Est-ce... est-ce... ? commença Bamfield.

— Chh... Chh... chuchota Jessica.

Quelques moments encore et la porte s'ouvrit. Qui est-ce qui pénétra dans la chambre ? L'obscurité dans laquelle étaient plongés les trois quarts de la pièce les empêcha d'identifier au premier abord le personnage qui s'avançait lentement vers eux... Il portait une simple jaquette de dîner et... Un cri étouffé surgit de l'assistance : « Dieu ! Mais c'est Sir Charles Croft... »

Il alla s'asseoir comme de coutume derrière son bureau, avec le même sourire et les mêmes gestes que lui connaissaient si bien ses amis.

Tous regardaient Sir Charles, incapables du moindre mouvement.

— Pourquoi... Pourquoi est-il venu ? bégaya Prampton.

— *Vous le savez.*

Ils sautèrent sur place. C'était sans aucun doute la voix basse et incisive de Sir Charles...

— Edgard, prends-moi dehors... supplia Mrs Windrum. Je n'en peux plus...

— La porte est fermée à clef, murmura doucement Jessica.

— *Vendredi soir, l'un de vous quatre est venu dans cette chambre,* continua le nouvel arrivé en souriant malicieusement. *Qu'il se présente devant moi.*

Tous avaient l'air paralysés par la présence du surnaturel.

— *Qu'il se présente devant moi,* répéta le fantôme d'un ton autoritaire.

Quelqu'un se leva et fit deux pas en



avant. Jessica mordit ses lèvres et s'accrocha des deux mains aux bras du fauteuil. C'était Armytage qui s'avançait vers Sir Charles.

— *Approchez, jeune homme, et répétez ce que vous m'avez dit il y a un mois.*

— Oui... Oui... Monsieur, bredouilla le jeune homme (il commença comme un écolier récitant sa leçon). J'ai vu de la lumière sous votre porte et, comme j'avais certaines choses à vous dire, je me suis permis de vous déranger...

— *Et alors ?*

— J'ai entendu par hasard, l'autre soir, une conversation que tenaient à votre sujet deux de vos amis. Le monsieur faisait du chantage à la dame en employant votre nom. Je ne voudrais rentrer dans les détails, mais voici en résumé ce que la dame a dit en partant : « Je vais tâcher de tirer quelque chose du vieux Charlie. Je le fais facilement tourner autour de mon petit doigt. » Cette scène eut lieu dans un parc, il y a une semaine... et j'ai senti qu'il était de mon devoir de vous la rapporter, Sir Charles.

— *Quelle est cette dame ?*

— Elle est ici actuellement.

— *Et qu'ai-je dit après ?*

— Vous m'avez fait jurer de ne jamais répéter cette conversation à qui que ce soit.

— *C'est exact.*

Puis, après un moment :

— *Vous rappelez-vous à quelle heure eut lieu notre entretien ?*

— Vers minuit.

— *Bonne nuit, mon ami.*

— Bo... Bonne nuit, Sir Charles.

Armytage retrouva son siège en tâtonnant dans l'obscurité.

Le fantôme leur sourit :

— *La seconde personne, s'il vous plaît.*

Mrs Windrum se leva en chancelant :

— Charlie... Charlie... si c'est vraiment toi... tu dois bien savoir que ce n'est pas moi qui ai... qui ai...

— *Répète ce que tu m'as dit, ce soir-là*

— Je... Je... bégaya-t-elle. Je suis venue te demander de l'argent... comme l'a dit Mr Armytage.

— *Ce n'est pas vrai...*

— Non... Non... Je sais que ce n'est pas vrai... Je suis (elle avala sa salive)... Je suis... venue te demander de... de laisser Edgard faire ce qu'il voulait... Je...

— *Tu es venue me faire tourner autour de ton petit doigt...*

Elle approuva de la tête.

— *Et que désirait Edgard ?*

— Tu t'en rappelles sûrement... Vous vous étiez déjà disputés à propos... à propos... de l'Agence... Tu voulais publier le télégramme...

— *Et alors ?*

— Ah ! tu le sais mieux que moi.

— *Et alors ?* répéta l'homme d'un ton autoritaire.

— Certaines difficultés financières l'ont obligé à vendre ses actions de l'Agence Africaine à l'époque où elles ne valaient rien. Le télégramme vous informait de la hausse considérable de ces mêmes actions... et... Edgard voulait retarder la publication de cette nouvelle afin d'avoir le temps de racheter à un faible prix ces obligations qui valaient une fortune.

— *Il désirait me faire faire de la fraude aux dépens de mes actionnaires... ?*

— Oui, dit-elle. Tu t'en souviens... Ce sont tes propres paroles...

— *Et qu'ai-je fait alors ?*

— Tu... tu m'as regardée... comme tu le fais à présent... Puis tu as ouvert le tiroir... Tu en as pris ton cahier de chèques... Puis... puis tu en as retiré une feuille, tu l'as signée... Après quoi, tu as remis le cahier en place et tu m'as dit : « Tu veux de l'argent, je suppose. Tiens, mais sache que c'est la dernière fois... »

— *Et qu'advint-il alors ?*

— Ah ! rien... Tu sais bien ce que tu m'as dit...

— *Et je le répète : « Envoie-moi ton frère ».*

Mrs Windrum poussa un cri et retourna en sanglotant vers son siège.

Il y eut un silence... puis Prampton s'écria :

— Par Dieu, Bamfield, lève-toi...

Bamfield se dirigea lentement vers Sir Charles. La sueur perlait sur son front.

— *Eh bien, Edgard,* dit le fantôme d'une voix ironique...

— Que... Que voulez-vous ? articula Bamfield d'une voix mi-soumise, mi-provocante.

— *Je voudrais que vous répétiez ce que vous avez dit... et fait ce soir-là.*

L'intonation de voix, le geste, le sourire ne laissaient aucun doute quant à l'identité de Sir Charles.

— Je vous ai menacé...

Croft retira du tiroir son revolver.

— *C'est ce que j'ai fait alors, n'est-ce pas ? Et je vous ai demandé votre démission.*

— J'ai accepté... J'étais prêt à l'écrire... si vous ne m'aviez induit en tentation.

— *Comme ça, n'est-ce pas ?* dit le spectre en plaçant l'arme sur le bureau. *Venez maintenant écrire votre démission comme vous l'aviez fait l'autre soir.*

Bamfield hésita.

— *Venez... Répétez exactement vos gestes d'alors...*

— Non ! s'écria Bamfield en fermant les yeux.

Puis, comme mû par une force supérieure, il s'empara du revolver et le braqua contre le dos de l'homme installé devant le bureau :

— Voici ce que j'ai fait. Et il tira.

Aucune détonation ne se fit entendre. Le prétendu Sir Charles sauta sur ses jambes, enleva rapidement sa moustache et sa perruque et attrapa Bamfield par l'épaule.

— Kinlan ! David Kinlan ! s'exclama celui-ci.

Jessica éclaira subitement la chambre et un homme apparut derrière un fauteuil. C'était le détective.

— Edgard Bamfield, dit-il, je vous arrête pour avoir délibérément assassiné Sir Charles Croft.

Jessica courut vers David et lui chuchota en l'embrassant au milieu de ses larmes :

— Oh ! David, comme je suis heureuse que ce ne soit pas Harry.

— Harry ?

Elle rougit :

— Je veux dire Monsieur Armytage.

(Adapté de l'anglais)

NAISSANCE

M. Simon Goldstein, le commerçant bien connu du Caire, est depuis quelques jours l'heureux papa d'un garçon qui a reçu le nom de Salomon-Raymond-Marc. Toutes nos félicitations aux heureux parents.







Féminités

A Noël

Prenez la résolution de changer vos habitudes

Beaucoup de femmes s'imaginent qu'elles doivent passer leur temps à geindre, à pleurer ou à se lamenter sur les difficultés que la guerre a fait surgir.

Je ne prétends pas qu'elles aient tort. Nous vivons, certes, des jours bien durs, mais en pensant aux privations imposées dans les autres pays, nous devons nous considérer toutes comme des privilégiées. Il ne nous manque ni de la nourriture, ni des vêtements, ni des carburants, ni du savon. Nous avons tout ce que nous désirons, au prix fort, parfois, mais nous l'avons quand même.

Prenons donc, au seuil de Noël 1941, la résolution de devenir des femmes optimistes et confiantes en l'avenir.

Voici ce que je vous conseille de faire pour hâter votre transformation :

1. Si vous avez des soucis et des ennuis — et qui n'en a pas ? — ne vous laissez pas abattre, surtout lorsque vous êtes en société. Efforcez-vous d'être normale et n'ennuyez pas les autres avec vos problèmes personnels.

2. Apprenez un jeu qui, lorsque vous êtes crispée, vous détendra les nerfs.

3. Donnez à des pauvres vos robes un peu tristes et faites-en de nouvelles qui soient de tons gais et jeunes. N'oubliez pas que les toilettes, si elles sont trop sombres, influent sur notre moral et nous donnent le « cafard ».

4. Achetez un bon roman chaque mois et, lorsque vous l'aurez lu, rangez-le sur une étagère. Au bout de quelque temps, vous aurez une petite bibliothèque qui vous tiendra compagnie.

5. Faites un effort pour écrire des lettres. Pensez à vos amies lointaines qui attendent une réponse, depuis peut-être des mois.

6. Achetez un gros cahier dans lequel vous noterez, au jour le jour, vos impressions et les événements survenus. N'oubliez pas que nous sommes en train de vivre des moments historiques et que, plus tard, vos enfants et vos petits-enfants seront fort intéressés par la lecture de ce journal.

7. Occupez-vous d'orphelinats, d'œuvres de charité ; apportez votre contribution au confort des tout-petits.

8. Invitez des amis une fois par mois. Cela ne vous coûtera pas grand'chose, si vous savez vous y prendre, et réjouira tous ceux qui vous aiment et qui apprécient l'atmosphère de votre home.

9. Faites-vous de nouveaux amis. Soyez aimable et souriante avec tous. Ne réservez pas vos grâces pour les grands de ce monde. Chez les plus humbles l'on trouve de véritables trésors d'affection.

On portera cet hiver...

- des broches et pendentifs ayant un genre nettement ancien sur des toilettes noires de coupe moderne.
- des colliers, bracelets et boucles d'oreilles en forme de roses, marguerites, œillets, lilas ou chrysanthèmes.
- des chaussures, avec sac à main assorti, en peau de serpent, de lézard ou de léopard.
- de petites toques de fourrure garnies de fleurs et d'une longue voilette que l'on pourra rouler autour du cou.
- des chaussures ayant des talons américains et qui accompagneront les robes les plus habillées. Grâce à la guerre, les talons Louis XV sont en train de disparaître à vue d'œil de la circulation.
- de grosses bagues faites de pierreries exotiques et serties dans de l'or, du platine ou de l'argent.
- des écharpes faites de deux couleurs et retenues par des fermoirs éclair, ce qui permettra de porter seulement un pan parfois.
- beaucoup de toilettes noires, marine ou marron, sans aucune fioriture superflue.
- des gants en peau de serpent ou de fourrure pour accompagner les tailleurs ou les manteaux de sport.
- beaucoup de fleurs ou des agrafes de pierreries pour retenir les cheveux.

QUELQUES RECETTES

SALADE POLONAISE AUX ŒUFS

Prenez six œufs durs, coupez-les en deux, puis arrosez-les avec la sauce suivante : mélangez une tasse à café de mayonnaise avec 2 cuillerées à soupe de tomato-Ketchup (Heinz), 1/2 cuillerée à café de Worcestersauce et 1/2 cuillerée à café de moutarde. Garnissez le plat de persil et de tranches de citrons.

SALADE AUX POMMES DE TERRE

Prenez 1 kilogramme de pommes de terre en robe de chambre, pelez-les dès qu'elles sont refroidies et coupez-les en tranches. Ajoutez 1/4 de litre de bouillon fort, les anneaux de [illegible] oignons rouges, 4 cuillerées à soupe d'huile, 4 cuillerées à soupe de vinaigre, un peu de sel, de poivre et de persil. Laissez reposer au moins deux heures avant de servir.

CREVETTES AU DOCTEUR

Pour une oke de crevettes bien bouillies, préparez la sauce suivante : faites fondre dans une casserole 1 cuillerée à café de beurre mélangée à 2 cuillerées à café de farine, ajoutez 1/4 de litre de la même eau qui vous a servi à bouillir vos crevettes. Laissez refroidir le mélange, ajoutez deux tasses à café de sauce mayonnaise, 1 cuillerée à soupe de Sherry et une autre de Ketchup. Les crevettes, agrémentées de cette sauce, seront servies ensuite dans des coupes de champagne garnies de tomato-Ketchup.

MADAME LEVY-LENZ

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif)	**P.T. 75**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle	**P.T. 100**
Autres pays	**P.T. 130**

Adresse : Poste Centrale - Le Caire

FRIANDISES POUR UN NOËL DE GUERRE

Beaucoup d'entre nous n'ont pas cette année la possibilité de fêter Noël avec le faste d'antan. Les circonstances actuelles nous obligent à des économies, des ingéniosités, auxquelles nous n'aurions jamais songé jadis.

Mais, puisqu'il faut s'adapter à l'esprit du jour qui est d'éviter le gaspillage et les dépenses, voici quelques recettes de douceurs qui coûtent très bon marché, sont excellentes et feront honneur à n'importe quelle table :

SAVARIN « DELICES »

120 grammes de pain rassis (mie et croûte), 2 tasses de lait, 2 tasses d'eau, 1 tasse à thé de sucre, 1 cuillerée de rhum.

Coupez en petits morceaux le pain rassis. Laissez tremper dans le lait et l'eau mélangés sucrés, jusqu'à ce que le pain soit complètement délayé. Ecrasez soigneusement avec une fourchette. Aromatisez avec du rhum. Versez dans un moule. Faites cuire au four ou, à défaut, au bain-marie. Quand votre gâteau sera bien consistant, faites-le refroidir. Démoulez et garnissez d'une compote à votre choix. Vous aurez un savarin aussi délicieux que nourrissant et qui suffira amplement pour quatre personnes.

SCONES « LES GOURMETS »

2 tasses à thé de farine, 3 cuillerées à café de sucre, 1 cuillerée à café de sel, 3 cuillerées à café de levure, 1 cuillerée à soupe de beurre, 1 tasse de lait.

Incorporez à votre farine le lait, puis le beurre, le sucre, le sel, la levure. Mélangez le tout. Aplatissez la pâte au rouleau. Faites des ronds de 8 centimètres de diamètre et de 2 centimètres d'épaisseur. Dorez avec un jaune d'œuf. Mettez au four assez chaud jusqu'à ce qu'ils soient bien croustillants. Mangez chaud avec du beurre et de la confiture.

PUDDING « ECONOMIQUE »

100 grammes de farine, 50 grammes de graisse de rognons de bœuf, 100 grammes de raisins secs, 10 amandes hachées, le zeste haché d'un demi-citron, 1 verre et 1/2 de lait, 2 cuillerées à soupe de sucre, 1 pincée de sel, 1 petit verre de cognac ou de rhum.

Passez au hachoir la graisse de rognons ainsi que les 10 amandes et le zeste d'un demi-citron.

Posez dans une terrine la farine, la graisse hachée, les raisins secs, les amandes, le zeste de citron, le sucre, le sel et mélangez le tout. Versez lentement le lait et malaxez fortement tous les ingrédients jusqu'au moment où l'ensemble a la consistance d'une purée épaisse. Graissez un moule, versez-y la pâte que vous couvrez d'un papier parcheminé et d'un linge et ficelez fortement. Cuisez au bain-marie. Lorsque le pudding sera cuit, laissez refroidir un peu, démoulez, saupoudrez d'un peu de sucre, arrosez de rhum ou de cognac et flambez.

SABLES « JOYEUX NOEL »

125 grammes de farine, 100 grammes de beurre, 70 grammes de sucre, 2 jaunes d'œufs, 1 pincée de sel. Dans une terrine, mélangez la farine, le sucre, le sel, puis le beurre et les œufs. Travaillez bien le tout. Posez cette pâte molle sur la pinache à pâtisserie bien farinée. Etalez au rouleau, en farinant pâte et rouleau, jusqu'à épaisseur d'un demi-centimètre. Découpez toute la pâte à l'aide d'un verre à bordeaux. Posez tous les disques sur une plaque beurrée et laissez cuire à feu doux de 6 à 7 minutes, puis laissez refroidir. Ces sablés, assez délicats à préparer à cause de la friabilité de la pâte, sont délicieux et peuvent se conserver longtemps.

NE VOUS FIEZ PAS AUX APPARENCES

Cela est parfois bien difficile, je vous le concède. La première impression est de croire à ce que l'on voit. On a beau avoir été avertie, dès la première année de l'école primaire, que « tout ce qui brille n'est pas or », mais quand cela « brille » et que « c'est bien porté », nous sommes séduites, convaincues, et souvent trompées.

Il ne s'agit pas de se méfier, mais tout simplement d'être clairvoyante. La véritable aristocratie se reconnaît aux manières, la véritable intelligence à l'à-propos, la véritable science des affaires à un bilan bien établi et la beauté féminine à l'harmonie des lignes du visage et du corps.

Voyons maintenant si vous vous y connaissez entre le vrai et le faux. Mais ne vous trompez pas vous-même. Jugez bien équitablement, à chaque question de ce test, s'il vous est jamais arrivé de vous laisser prendre à l'apparence qui vous est citée.

Si vous vous êtes trompée, notez-vous 0. Si vous avez seulement failli vous y laisser prendre une fois ou deux, mettez un 5. Si jamais vous n'avez pris pour le vrai ce qui était du faux, alors, carrément, adjugez-vous un 10.

Additionnez le total des points. Si vous avez obtenu entre 100 et 125, c'est « qu'on ne vous la fait pas ». Entre 50 et 100, vous vous ferez encore tromper. Avec moins de 50, résignez-vous, vous risquez d'être longtemps le dindon de la farce, ce qui n'est à souhaiter à personne et à quoi vous pouvez remédier en vous surveillant un peu plus et en essayant de n'être pas trop crédule.

* * *

1. Si vous rencontrez une femme couverte de bijoux, pensez-vous avec envie « Ce qu'elle doit être riche » ?

2. Quand vous voyez un homme qui porte une bague ornée d'un blason, en concluez-vous immédiatement que c'est un aristocrate ?

3. Dites-vous d'un orateur qu'il a bien parlé, simplement parce qu'il a employé des mots difficiles et des imparfaits du subjonctif ?

4. Quand vous vous trouvez, en voyage, avec quelqu'un qui réfléchit dans son coin et ne parle à personne, lui reprochez-vous intérieurement d'être fier ?

5. Etes-vous sûre que cette chanteuse avait du talent et du sentiment parce qu'elle faisait vibrer sa voix dans les trémolos ?

6. Quand vous entendez, à la radio, une musique ennuyeuse et sévère à laquelle vous ne comprenez rien, vous écriez-vous avec conviction : « Ça, c'est de la musique classique » ?

7. Décidez-vous qu'un jeune homme est « rangé » et sérieux parce que vous le voyez chaque jour, avec le même costume et des lunettes de laiton, prendre le même tram à la même heure ?

8. Confiez-vous, d'office, vos intérêts à un M. X... parce qu'il occupe un immense bureau dans un quartier d'affaires et qu'il a une nuée de secrétaires ?

9. Achetez-vous sans méfiance votre viande au prix fort parce que le morceau qu'on vous vend est joliment bardé et ficelé ?

10. Quand un homme se montre le boute-en-train de ses amis, presque le comique attitré, en déduisez-vous qu'il est gai ?

11. Prétendez-vous que votre interlocuteur n'est pas nerveux parce qu'il ne s'est pas mis en colère au cours d'une discussion mouvementée ?

12. Croyez-vous vraiment que votre enfant n'est pas affectueux parce qu'il n'aime pas que vous le câliniez ?

13. Traitez-vous un homme de lâche parce que vous le voyez pâlir à l'approche d'un danger ?

* * *

Faites le total des points obtenus. Voyez à quel point vous êtes crédule ou pas et, selon vos résultats, prenez la résolution de changer immédiatement, car rien n'est aussi laid et ennuyeux que de voir une personne se laisser prendre aux apparences qui, comme on vous l'a également enseigné dans les classes primaires, sont souvent trompeuses.

ANNE-MARIE

RECETTES EXPRESS...

Lorsque votre nappe blanche vient d'être salie par des taches de thé, mettez sur celles-ci, quand elles sont encore fraîches, une pincée de bleu de lessive et lavez ensuite à grande eau.

* * *

Si vous voulez que votre bébé n'ait pas froid, faites sa chemise de nuit plus longue de 20 à 25 centimètres. Ménagez un large ourlet et glissez dans celui-ci un gros cordon. En le tirant, le bas de la chemise de nuit se ramassera comme une aumônière et l'enfant aura ainsi ses petits pieds bien à l'abri.

* * *

Si vous avez un lapin pour votre repas, mettez dans la marmite à cuisson une petite pomme. Ainsi, le plat n'aura pas ce petit goût aigrelet que certaines personnes ne peuvent pas supporter et la viande sera plus tendre et aura une belle couleur.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Tout pour lui »

Cet homme est une espèce de parasite qui s'accroche à vous et cherche à exploiter votre pitié. Qu'il aille ailleurs, dites-le-lui franchement.

Nièce « Isa »

Isa Miranda se trouve actuellement à Hollywood, mais elle ne tourne pas beaucoup, car on la boycotte, étant donné ses relations avec le dictateur italien. Elle avait, il y a quelques mois, annoncé qu'elle quitterait l'Amérique, mais, depuis, je n'ai plus entendu parler d'elle.

Nièce « Viens près de moi »

Quand un homme quitte une femme aussi brutalement, il ne faut pas que celle-ci continue à espérer son retour. Dites à votre amie de ne pas se laisser aller ! A quoi servent les larmes ? Soyez continuellement auprès d'elle et dites-lui de m'écrire. Je voudrais tellement l'aider...

Neveu « Un à qui on ne la fait pas »

Permettez-moi de vous dire, neveu qui vous croyez très à la page, que la religion et Dieu m'ont très souvent aidée dans des moments où je désespérais de tout.

Nièce « Je suis seule au monde »

Je comprends très bien votre solitude, car j'ai moi-même perdu mes parents alors que j'étais très jeune. Mais vous ne pouvez rien faire contre l'irréparable. Essayez de vous organiser d'une manière intelligente. Pourquoi n'habitez-vous pas chez cette tante, puisqu'elle vous l'a proposé et qu'elle est tellement gentille ?

Nièce « Je ne veux plus aimer »

J'ai entendu cette phrase très souvent, mais je n'y crois pas beaucoup, car le temps est un grand médecin qui guérit les peines de cœur. Vous vous étiez trompée dans votre choix et c'est surtout cela que vous pleurez aujourd'hui. Ayez du courage, vous verrez que tout sera oublié un jour.

Nièce « Dois-je le lui dire ? »

Vous ne devez rien cacher de votre vie passée à celui qui sera bientôt votre mari. Vous avez eu tort de ne pas lui avoir dit la vérité dès le début, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Si votre fiancé vous aime, il vous comprendra et vous pardonnera.

Nièce « J'aime »

Votre lettre est tellement belle que j'aurais aimé la publier dans les colonnes de cette rubrique. Vous êtes remplie d'enthousiasme et de confiance dans la vie. Vous rendrez votre mari très heureux et vous lui ferez rapidement oublier cette déception d'amour.

Nièce « Reine des Tropiques »

Passez vos cheveux au henné ou bien allez chez un bon coiffeur qui vous fera une teinture adaptée. Pourquoi ne portez-vous pas cette robe ? Elle est charmante. Seulement il lui manque un petit col de dentelle blanche qui la transformera et lui donnera un cachet nouveau.

Nièce « Abdullah »

Si vos cheveux ont perdu leur lustre et leur souplesse, donnez-leur un bon bain d'huile. Laissez l'huile en contact avec les cheveux pendant une ou deux heures. Ayez soin de ramener les pointes sur le dessus de la tête pour qu'elles s'imprègnent bien. Recouvrez d'une serviette-éponge.

Nièce « Obèse en détresse »

Une cure d'amaigrissement intelligemment comprise doit se composer de régime et de culture physique. Les bains de paraffine sont, en effet, très bons lorsqu'il s'agit de perdre quelques kilos. Si vous m'envoyez votre adresse, je pourrai vous donner l'adresse d'un bon institut de beauté.

Nièce « Pamela »

Voici un bon masque rajeunissant : préparez avec du lait très chaud une bouillie de farine d'orge. Ajoutez à l'assiette une cuillerée à dessert d'huile d'amandes. Trempez-y une compresse de linge fin, recouvrez-en votre visage et gardez aussi longtemps que possible.

Nièce « Chimiste »

Voici une recette pour enlever les taches de rousseur qui m'a été donnée par un docteur de mes amis. Ne l'ayant cependant pas essayée, je ne puis vous en garantir l'efficacité. Lotionnez toutes les parties tachées avec : amandes douces décortiquées et pilées : 20 grammes ; amandes amères : 5 grammes ; eau de rose : 200 grammes ; teinture de benjoin : 75 grammes.

TANTE ANNE-MARIE



Un incomparable régal musical

POUR LES FETES !

20th CENTURY-FOX présente

BETTY GRABLE ✦ DON AMECHE
CARMEN MIRANDA ✦ CHARLOTTE GREENWOOD

dans

DOWN ARGENTINE WAY

EN TECHNICOLOR

DU LUNDI 22 AU DIMANCHE 28 DECEMBRE AU CINEMA

DIANA PALACE

Rue Elfi Bey, LE CAIRE — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

AU PROGRAMME
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
Arrivé par avion
•
WAR PICTORIAL NEWS
Le journal filmé de la guerre

Vu l'importance de cette superproduction 4 SPECTACLES CHAQUE JOUR à 10h30 a.m., 3h15, 6h30 & 9h30 p.m.